DETAILLE

DETAILLE

MARIUS VACHON

DETAILLE

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

MDCCCXCVIII



PRÉFACE



GRENADIER DE LA GARDE
(1870)



ÉTUDE DE CHASSEUR A CHEVAL (1887)

LA PEINTURE MILITAIRE FRANÇAISE

L'HISTOIRE de la peinture militaire française offre une série de maîtres dont les œuvres sont d'une variété d'idées et de formes qui temoigne superbement de la fécondité et de la puissance de notre génie national.

Le premier chronologiquement, Jacques Callot a décrit en philosophe les misères et les malheurs de la guerre. Après avoir, en cent planches diverses, avec une verve inépuisable, toujours spontanée et vigoureuse, avec le sens le plus profond de la vie, et une vérité donnant parfois le frisson, représenté incendies, pillages, massacres, pendaisons, sièges, batailles et combats, il inscrit, au bas de la dernière page, ces vers qui sont la morale humoristique de tout cela :

Que du pauvre soldat déplorable est la chance !
Quand la guerre finit, son malheur recommence ;
Alors il est contraint de s'en aller gueusant,
Et sa mendicité fait rire le passant.

Mais, dans cet œuvre militaire, si pittoresque et si émouvant, il y a un savant, dont la précision fait de ce qu'il dessine des documents aussi précieux pour l'historien que pour celui qui n'y cherche que des impressions d'art. Aucune des questions de la topographie et de la tactique ne lui est étrangère; il a appris ce qui en est nécessaire à son métier, et même beaucoup plus, en suivant les cours que professe, à Florence, son maître, Parigi, et dont les auditeurs assidus sont des condottières, des hommes de guerre, comme le duc d'Arnolfi et Piccolomini. Les sièges de Bréda et de la Rochelle ont été exécutés, d'après des études sur le terrain, si minutieusement et avec tant d'exactitude, qu'un spécialiste pourrait dresser l'inventaire de tous les travaux de fortification, de toutes les batteries de siège, de toutes les tentes du camp, et de tous les corps de troupes par régiments, compagnies et escadrons. Callot est un maître unique dans l'histoire de l'art.

Lebrun a fait de la mythologie et de l'allégorie militaires; les batailles de Louis XIV sont les batailles d'Alexandre; le passage du Granique est le passage du Rhin. Fonctionnaire autant qu'artiste, historiographe à la façon de Boileau, van der Meulen continue la peinture topographique, égayée, dans la monotonie des vues de villes, des sites, des épisodes de combat, qu'impose le caprice du Roi, au moyen des premiers plans de tableaux où les cavaliers frisés, poudrés et empanachés, caracolent autour du cheval apocalyptique du souverain et des carrosses féeriques des princesses et des favorites invitées à orner de leurs grâces ces parades de cour et d'armée. Bourguignon, Parrocel et Casanove, qui n'ont jamais vu de champ de bataille, assisté à aucun combat, pratiquent le genre militaire avec la fantaisie, l'emphase et la convention que leurs contemporains mettent à peindre les mythologies pompeuses et sans vie.

Les tableaux de Gérard et de Girodet, dans leur apparat et leur solennité, sont la traduction artistique des Bulletins des armées de Napoléon. Gros en fait des poèmes épiques. Charlet, avec un humour attendri, souvent avec une émotion éloquente, célèbre les volontaires de la Révolution, les grognards de l'Empire, met à leurs lèvres des paroles sublimes dans leur naïve simplicité d'héroïsme, en même temps



à l'Atelier

D'après le tableau de Lemeunier

que son crayon donne à leur visage martial, à leur uniforme paré de la poussière de tous les grands chemins de l'Europe, et de cicatrices reçues en cent combats, une expression si intense de vérité qu'elle en semble idéale. Raffet réconcilie la poésie avec l'histoire; et, Horace Vernet, en une prose admirable de verve, d'entrain et d'esprit, conte les batailles d'Afrique, et peint les soldats comme Béranger les chantait.

Meissonier représente les gigantesques chevauchées impériales, noblement ambitieux d'en résumer en quelques pages la gloire et la grandeur, mais avec l'esthétique et la philosophie des maîtres du siècle de Louis XIV, moins préoccupé d'en montrer l'image sanglante, douloureuse, et ainsi d'affronter les difficultés de la figuration des mêlées, que de faire œuvre de portraitiste, merveilleusement habile, du grand capitaine et de ses lieutenants.

Le soldat de Bellangé partage ses amours entre la vivandière et le drapeau, et porte au cabaret des toasts à la victoire. Pils cherche avec conscience, et réussit souvent, à peindre d'une façon expressive l'allure fantaisiste et un peu débraillée du troupier de Solférino, d'Inkermann et de Puebla.

La jeune génération des peintres militaires qui succède va apporter des idées et des formes nouvelles, d'où sortira une révolution. Dans un de ses Salons, Diderot écrivait ceci : « Il faut avoir vu, soit qu'on peigne, soit qu'on écrive. Dites-moi, monsieur Casanove, avez-vous jamais été présent à une bataille? Non. Eh bien! quelque imagination que vous ayez, vous resterez médiocre. Suivez les armées, allez, voyez et peignez. » Et, dans une autre page consacrée à van der Meulen, l'illustre philosophe esthéticien ajoute sur le même sujet : « C'est qu'il n'y a rien de si ingrat que le genre van der Meulen. C'est qu'il faut être un grand coloriste, un grand dessinateur, un savant et délicat imitateur de la nature, avoir une prodigieuse variété de ressources dans l'imagination, inventer une infinité d'incidents particuliers et de petites actions, exceller dans les détails, posséder toutes les qualités d'un grand peintre, et cela dans un haut degré, pour contre-balancer la froideur, la monotonie et le dégoût de ces longues files parallèles de soldats, de ces corps de troupes oblongs ou carrés et la symétrie de notre tactique. »

L'école nouvelle réalisera, et au delà, l'idéal de Diderot. Elle va peindre la guerre telle qu'elle est, parce qu'elle l'a vue; et, dans cette représentation exacte, à côté de la vie elle mettra l'âme, parce qu'elle y aura pris part.

L'étude de l'œuvre de l'artiste qui, à l'heure présente, est à la tête de cette école, a pour but de montrer que l'évolution accomplie dans la peinture militaire française n'est point simplement la conséquence d'un mouvement d'idées artistiques nouvelles, mais qu'elle a été amenée par l'exaltation des sentiments patriotiques, nés de nos revers, et de la foi dans les hautes destinées de notre pays.





LES DÉBUTS



CROQUIS (1866)



BATTERIE D'ARTILLERIE LÉGÈRE DE LA GARDE IMPÉRIALE (1865)

A L'ATELIER DE MEISSONIER — « HALTE DE TAMBOURS » « LE REPOS PENDANT LA MANOEUVRE AU CAMP DE SAINT-MAUR »

On ne trouverait pas aisément, dans l'histoire de l'art, de peintre, ancien, moderne ou contemporain, dont la biographie puisse servir de démonstration plus complète aux partisans de la théorie de Taine sur l'influence de la race, du temps et du milieu, dans la formation d'une personnalité artistique. Detaille appartient à une vieille famille d'origine picarde, mais devenue parisienne depuis le commencement du siècle, à l'époque où Paris s'était, pour ainsi dire, transformé en un camp immense. Son grand-père fut fournisseur aux armées sous la République et l'Empire; c'est à lui que Napoléon confia la mission d'assurer le transport en poste de la Garde impériale du camp de Boulogne en Allemagne. Son père qui avait quatre ans — l'âge où les premières sensations s'incrustent profondément dans le cerveau tout frais, en images que le temps ne fera que grandir et auréoler de la teinte prestigieuse de la légende — put remplir ses yeux du spectacle féerique de cette préface d'Austerlitz, Iéna, Friedland et Tilsitt, dont les bulletins de victoire allaient être les livres où sa génération devait apprendre à lire. Il fut cause d'une chute de cheval de l'Empereur, en traversant brusquement

la chaussée, au moment où passait l'État-major; et il se souvenait fort bien que Napoléon, en se relevant, s'écria : « Sacré petit maladroit! » La sœur de son père avait épousé l'amiral Leblanc, qui fut ministre de la marine.

L'enfance de Detaille, né le 5 octobre 1848, s'est donc passée tout entière au milieu de personnes ayant vécu dans le monde du premier Empire, et parlant des batailles épiques de ce temps, comme nous parlons aujourd'hui des campagnes de Crimée et d'Italie. Aussi, tout ce



PASSAGE D'UN GUÉ (1862)

qui touche à la guerre, à l'armée, le passionne. « Je me roulais dans les albums de Raffet et de Charlet, me disait-il un jour, à ce propos. Avant de savoir mes lettres, je devinais les sujets des batailles, les noms des généraux illustres, l'arme des officiers et des soldats, par les images que j'avais admirées dans les livres de Norvins, de Laurent de l'Ardèche, dans les albums des campagnes de l'Algérie. Je me souviens fort bien du voyage de la Reine d'Angleterre en France, du retour des troupes de Crimée. D'ailleurs, on m'emmenait partout, comme un enfant vraiment peu encombrant, absorbé qu'il était par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. J'ai vu toutes les pièces militaires fameuses des théâtres du boulevard du Temple, du Cirque Olympique, de la Gaîté. Par mon frère aîné, qui était maréchal des logis chef aux Guides de la Garde impériale, je ne manquais pas une revue; et, pendant les vacances, ma joie était d'assister aux manœuvres des régiments, et d'aller écouter les trompettes dans la forêt de Saint-Germain. En 1865, pen-

dant les grandes manœuvres du camp de Châlons, dirigées par l'Empereur, j'eus l'honneur, dont je n'étais pas peu fier auprès de mes camarades, de coucher sous la tente avec le commandant Corot, du 2e cuirassiers, dont plus tard je fis le portrait en pied. Aussi, ne rêvais-je que des épaulettes, de l'épée et du shako empanaché des Saint-Cyriens. » Sur les bancs du lycée Bonaparte, Detaille témoignait de dispositions peu communes pour le dessin, et d'une véritable vocation de peintre militaire. Ses livres de classe et ses cahiers d'études étaient plus souvent illustrés de croquis que remplis de notes littéraires et scientifiques. Professeurs et écoliers se disputaient ses compositions où le futur auteur de « L'Armée française » se révèle en crayonnant à sa façon, avec habileté et fantaisie spirituelle, les grands événements du temps, au lieu de les mettre en alexandrins, suivant la tradition scolaire.

Le père de Detaille aimait les arts; sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, il avait vécu dans le monde artistique; il était très lié avec Horace Vernet; et, il maniait habilement le crayon de lithographe, fort à la mode à cette époque. Loin de contrecarrer les goûts et les idées de son fils, il l'encouragea à les développer; et, quand le jeune homme eut en poche son diplôme de bachelier, après avoir remporté les plus hauts prix de littérature et d'histoire, il le poussa vers le métier de peintre. Un intime ami de la famille, Joseph Fau, un fin collectionneur qui achetait, avant leur vogue, des tableaux à Ingres, à Decamps, à Alfred de Dreux, etc., et était ainsi fort connu et estimé des artistes, le présenta à Meissonier, de qui il désirait solliciter une lettre d'introduction auprès de Cabanel. L'enseignement de ce maître était très recherché; Meissonier ne voulait point faire d'élève et ne dirigeait aucun atelier. Celui-ci déclara qu'une recommandation auprès de son confrère ne serait pas d'un grand poids; mais, il eut la curiosité de se faire montrer quelques croquis et dessins du candidat dont Fau vantait les dispositions. Surpris et enchanté, il offrit de prendre chez lui, à Poissy, un garçon aussi bien doué. Cette combinaison imprévue combla de joie le jeune homme qui n'aurait jamais espéré cette bonne fortune de recevoir les leçons du peintre célèbre de la « Bataille de Solférino ». L'élève fut

immédiatement mis à l'étude d'après la nature et d'après le modèle vivant, dans les champs, dans la forêt, sur les grands chemins, avec interdiction absolue de s'abandonner à sa facilité extraordinaire d'improvisation. A ce régime sévère, Detaille fit de rapides progrès. En 1867, à dix-neuf ans, il peignait et exposait au Salon son premier tableau :



ENTRÉE DES FRANÇAIS A PÉKIN (1862)

« Intérieur de l'atelier de Meissonier », qui se fit remarquer par une certaine finesse d'exécution, et par l'instinct de l'observation, ingénieuse et précise autant que spirituelle.

En 1868, la « Halte de tambours » attirait l'attention sérieuse de la critique et du public. « Je vois poindre un jeune élève de Meissonier qui pourrait bien passer maître un jour ou l'autre, écrivait-on dans la « Revue des Deux Mondes ». Il se nomme Detaille, il a exposé une « Halte de tambours », un vrai bijou. » A l'ordre donné pour la halte, au cours d'une longue et pénible étape, les tambours ont mis bas leur caisse, sur le talus de la route, et se reposent. Les uns restent debout



Halte de Tambours

pour se détendre le jarret; d'autres font de leur instrument un siège, et les plus harassés s'étendent sur le gazon. On sort la pipe de l'étui; on roule une cigarette; l' « En avant.... arche! » trouvera des hommes ragaillardis par ces quelques minutes d'arrêt, et de nouveau fort disposés à entraîner allègrement la troupe, par des roulements plus sonores et mieux rythmés. Que les tambours paraissent préoccupés de poser devant leurs camarades, que leur physionomie, leurs gestes et leurs attitudes soient étudiés et traités avec l'obsession évidente d'une diversité et d'une expression accentuées, cela n'est point contestable; mais, il faut y voir simplement l'exagération naturelle à un tempérament juvénile, hardi et impatient de se faire connaître, et qui précède toujours la période de réflexion et d'expérience. D'ailleurs, ces défauts, à ce moment-là moins sensibles qu'aujourd'hui, étaient compensés par une recherche de l'exactitude dans l'uniforme, et par une notion des habitudes du soldat, justifiant des encouragements. Ce tableau a une anecdote. Le modèle ordinaire de Meissonier, Leusen, ayant flairé une bonne affaire, avait résolu d'acheter la « Halte de tambours » ; il réunit toutes ses économies — 800 francs — et les donna à Detaille qui accepta avec joie. Le jour de l'ouverture du Salon, la princesse Mathilde en fit offrir 1500 francs. Le Mécène du jeune artiste était récompensé de son flair et de son bon goût.

Cette même année, Francis Petit, le célèbre marchand de tableaux, acheta au prix de 100 francs, fort élevé pour un débutant de cette époque, une aquarelle représentant un fantassin de la garnison de Poissy.

Pendant l'hiver 1867-1868, Meissonier emmena sur la Côte d'Azur sa famille et ses élèves qu'il avait pris en paternelle affection. Là, sous ses yeux, Detaille débuta dans la peinture militaire historique par le tableau : « Cuirassiers de la garde ferrant leurs chevaux sur la route d'Antibes (Campagne d'Italie, 1859) ». Un instant le jeune artiste manifeste la velléité de faire de l'illustration : C'est une crise de jeunesse à laquelle aucun n'échappe, dans l'ambition instinctive, aux débuts de

la carrière, de produire rapidement et de gagner de l'argent. Hetzel publia de lui un album pour la jeunesse : « Les Idées de Mlle Rose », d'une aimable ingéniosité, et qui réussit assez pour que l'éditeur s'empressât de lui proposer de faire une « Flore de la Méditerranée », dont un seul dessin, une « Plantation d'eucalyptus » fut exécuté; et que le dessinateur songeât à offrir sa collaboration à la « Semaine des Enfants » de la maison Lahure. Il dessinera encore une originale composition : « Le Savetier et le Financier », pour une édition illustrée des « Fables de La Fontaine »; mais, la peinture le reconquit bien vite; et, il s'y consacra désormais.



CROQUIS A L'AQUARELLE (1866)

En 1868, Detaille peignait « La lecture du journal au Luxembourg », et « Une grille de jardin public ». Dans ces deux petites compositions, l'influence de la manière de Meissonier, dont la « Halte de tambours » n'offrait que peu de traces, se fait sentir au point qu'elles paraissent de simples pastiches de ses Incroyables, et de ses Liseurs. On la retrouve, non moins évidente, dans tout ce qu'il produit avec une fécondité et une rapidité peu communes, jusqu'au tableau « Le repos pendant la manœuvre au camp de Saint-Maur », qui date l'émancipation. D'ailleurs, tout cela était des commandes commerciales, exécutées avec conscience et avec soin, mais sans aucun enthousiasme; l'artiste lui-même, malgré



CROQUIS A L'AQUARELLE
POUR « HALTE DE TAMBOURS »

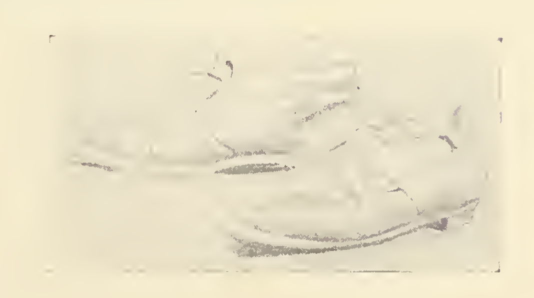
leur succès, avait hâte de les abandonner, pour se livrer aux études de soldats qui entraient beaucoup plus dans ses goûts et dans ses ambitions. Il n'y reviendra jamais, par un sentiment délicat de respect filial, quelque pressantes qu'aient été les tentatives des marchands, ayant un écoulement fructueux de ces aimables fantaisies.



Les tableaux de cette série sont : « Le renseignement » : un grenadier de la garde, en haut bonnet à poil, le fusil à pierre au bras, en faction devant une guérite, indique son chemin à un obséquieux bourgeois; « Le plan de campagne » : un incroyable, futé et goguenard, debout contre un arbre, dans le jardin du Luxembourg, trace du bout de sa canne, sur le sable, les grandes lignes stratégiques conçues par le général en chef, pour l'instruction d'un pauvre hère, au chapeau bossué, à la redingote élimée, aux bottes éculées et bayantes, qui l'écoute avec une mine de naïf étonnement; « Un coin de café sous le Directoire » : un soldat et un incroyable, attablés en face l'un de l'autre, discutent de la valeur d'un vin que l'enfant de Mars est en train de déguster sans enthousiasme; « La confidence » : deux jeunes jocrisses, assis sur un banc, dans un jardin public, se content leurs fâcheuses mésaventures dans la poursuite de quelque Cydalise indifférente; « La lecture des affiches » ; et « Au bord de l'eau » : des



DESSINS POUR « LE SAVETIER ET LE FINANCIER » (1867)





ÉTUDE AU CRAYON
(ATELIER DE POISSY, 1866)

grognards retraités qui reviennent de pêcher à la ligne, et regagnent leur logis par le chemin de halage.

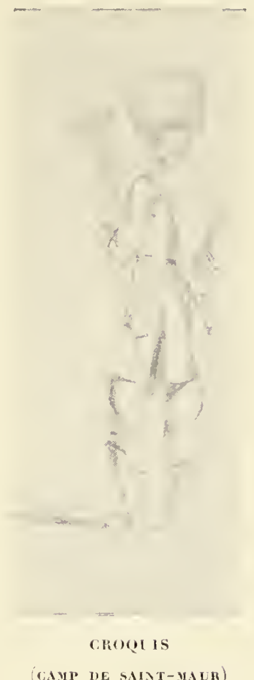
C'est en suivant les exercices au camp de Saint-Maur, où évoluaient tour à tour toutes les divisions de la Garde impériale, que le jeune artiste conçut le tableau « Le repos pendant la manœuvre », qui l'intéressa particulièrement à faire, à la fois parce qu'il répondait à ses visées, et qu'il l'arrachait à la corvée des incroyables et des muscadins. Il le peignit à Poissy, dans l'atelier de Meissonier. L'exécution, sur panneaux, de nombreuses études de cavaliers et de chevaux, avait précédé la peinture définitive. Quand survint le siège de Paris, Meissonier emballa soigneusement tout ce qui se trouvait dans son atelier. Il y resta, dans des coins, quelques esquisses de ses élèves, que les Prussiens emportèrent religieusement comme des œuvres du maître.

La critique fit à la composition nouvelle un accueil chaleureux. « On dit qu'il a vingt ans ce jeune homme, écrivait Edmond About; où n'arrivera-t-il pas s'il continue? Il a l'esprit, il a la verve, il sait les secrets de son art comme un maître; il connaît les mouvements, les mœurs, les grimaces du troupier comme un vieux colonel;



ÉTUDE AU CRAYON
(ATELIER DE POISSY, 1866)

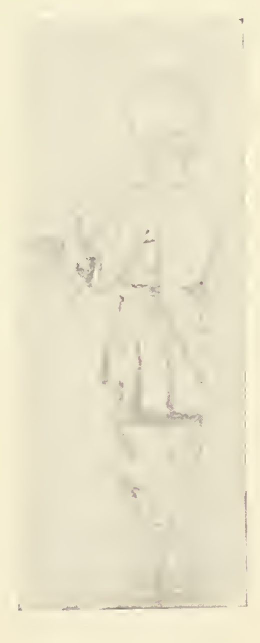
bon paysagiste d'ailleurs, et nullement embarrassé de loger ses figures en bon air, sur un terrain solide, à l'ombre de vieux arbres. Son souvenir du camp de Saint-Maur est le coup d'essai d'un jeune Cid ni plus ni moins. » Théophile Gautier se montre aussi enthousiaste : « Quelle finesse, quelle observation, quelle entente des allures militaires chez ce jeune homme qui est un maître à l'âge où les autres ne sont encore que des élèves! » Les bonnes fées ont entouré le berceau du peintre. Dès ses débuts, il est encouragé, et loué; personne ne l'attaque ni même le discute. L'heure est dangereuse. Les difficultés font la force; la lutte dirige la vie du côté de la réalité, seule féconde; la souffrance est le but qui empêche l'imagination d'aller se perdre dans les hauteurs, où l'on ne peut plus respirer. Hier, j'en montrais en Puvis de Chavannes l'exemple superbe. Mais, il y a, en ce jeune artiste, un tempérament solidement trempé, que le succès, à l'heure des griseries faciles, ne semble pas avoir plus surpris et troublé que ne l'aurait fait, sans aucun doute, un échec. Et, toute sa vie, jusqu'ici, il montrera l'impassibilité, calme, énergique et souriante, — dont son visage est le reflet, — que donnent la confiance en soi, inspirée par l'amour du travail, et par l'habitude de la volonté; la fixité d'un but pratique : faire son métier de peintre avec honneur; et, l'adoption décisive d'un idéal qui a de la grandeur : peindre l'histoire militaire de son pays.



CROQUIS
(CAMP DE SAINT-MAUR)



CROQUIS
(CAMP DE SAINT-MAUR)



CROQUIS
(CAMP DE SAINT-MAUR)

A étudier, de très près et avec

sévérité, ce tableau, on pourrait s'étonner qu'il ait fait tant de sensation, qu'il ait recueilli tant d'éloges, si l'on ne se reporte à la situation de la peinture militaire au moment où la critique le jugeait. Le naturel et la simplicité, l'esprit d'observation, qui allaient bientôt donner de l'originalité aux œuvres de Detaille, ne sont guère là qu'à l'état d'espérances; mais, déjà ces qualités réjouissaient un public à qui l'on n'offrait plus guère, en fait de tableaux militaires, que des batailles et des combats où il n'y avait que des masses bigarrées et confuses sous prétexte de vigueur et d'éclat, sinon des compositions fadement sentimentales, des vaudevilles grossiers, pour donner l'illusion d'une piquante psychologie. L'artiste, avec la préoccupation de l'exactitude des uniformes et des physionomies, avait mis dans son œuvre tant de bonne grâce et d'esprit que le public, las du poncif et de l'excentricité des derniers élèves de l'école d'Horace Vernet, en fut séduit immédiatement et lui fit un grand succès.



CROQUIS
(CAMP DE SAINT-MAUR)

DESSIN POUR
« LE REPOS PENDANT LA MANŒUVRE »

D'ores et déjà, par la « Halte de tambours », par « Le repos pendant la manœuvre au camp de Saint-Maur », de Detaille, comme par les tableaux d'Alphonse de Neuville, une peinture militaire nouvelle, naturaliste avec délicatesse, sa-

vante avec simplicité, faisait son entrée dans l'art français.

Un instant, la vie parisienne attire le jeune artiste; il peint « Le moulin de Bagatelle », — qui d'ailleurs est resté longtemps inachevé, — où sont groupés avec goût des types de mondaines, de lorettes, de gandins, de cavaliers et de promeneurs, que les futurs Goncourt étudieront, pour s'informer des élégances de la fin du second Empire, comme le fait aujourd'hui d'un Carle Vernet, d'un Debucourt, etc., tout érudit qui veut s'instruire de la mode et des mœurs du Directoire et du Consulat.

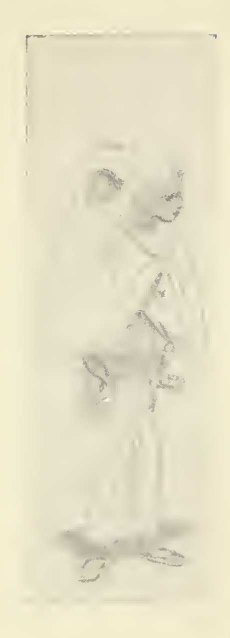


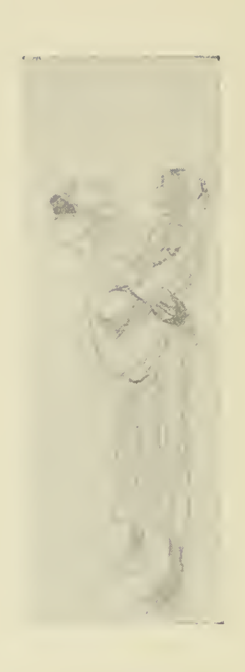
CROQUIS (1867)

Au printemps de 1870, Detaille prend part à une excursion artistique en Algérie, et en Espagne, organisée à frais communs par un groupe de jeunes peintres parisiens, Vibert, Louis Leloir et Berne-Bellecour. Il visite Bou-Saïda, Oran, Mascara, Tlemcen, Mansourah, Valence et Madrid; tout le long de la route, crayonnant et peignant paysages, bêtes et gens, mendiants picaresques drapés noblement dans leurs manteaux troués, ca-



FEUILLE DE CARNET DE VOYAGE
(ALGÉRIE 1870)





valiers arabes aux burnous flottants, musiciens ambulants, muletiers aux équipages pomponnés, vieilles maisons mauresques à élégants patios de marbres et de faïences, porches de blanches mosquées, murailles branlantes de ksours, diligences à six chevaux lancés à fond de train sur les routes poudreuses, marchés grouillant de pasteurs bibliques et de juives voilées. Les carnets de ce voyage sont intéressants à feuilleter; les croquis et les dessins montrent un sens du pittoresque, des dons d'observation et de précision exceptionnels, et surtout une gaieté juvénile charmante, une aimable simplicité.

La guerre de 1870 entraîna la dislocation de l'atelier de Meissonier, qui comptait à ce moment quatre élèves : Charles Meissonier, Detaille, Lucien Gros et Maurice Courant.

On est toujours le fils de quelqu'un, disait spirituellement Alexandre Dumas. Detaille, artistiquement, est bien le fils de Meissonier; mais, il ne lui ressemble pas plus qu'il n'y a dans l'ordre physique, aussi bien que dans l'ordre intellectuel, d'analogie véritable entre deux générations. « L'influence de Meissonier sur ma carrière et sur mon œuvre, m'écrit-il, a consisté dans la conscience artistique dont il me donnait l'exemple journalier; et, je n'ai jamais cherché à me dégager de ses merveilleuses leçons qui se résumaient toujours ainsi : « Fais comme moi; la nature, toujours la nature ». J'ai tenu



CROQUIS
(ALGÉRIE 1870)



par la suite à éviter de composer des tableaux des époques et des sujets qu'il affectionnait ; je n'ai jamais voulu oublier son exemple, la limpidité et la simplicité de son enseignement qui vraiment n'était pas compliqué. J'ai appris la peinture un peu à la façon des conscrits de 1813 qui faisaient en route leur éducation. »

De Meissonier, Detaille a hérité le souci de la perfection du travail, la recherche de l'expression individuelle dans la physionomie et dans le costume, la pénétrante netteté du dessin, en même temps que le goût de la synthèse, l'épisode ne devant toujours être traité, suivant le mot si pittoresque du maître, que pour « se faire sourire l'âme ». Il en a hérité aussi la passion et l'habitude du travail régulier. Pendant toute sa vie, Meissonier a fait des journées de dix à douze heures, debout dans son atelier, ou en plein air, l'été avec trente degrés de chaleur, les yeux brûlés par le soleil, l'hiver avec dix degrés de froid, les pieds dans la neige. Ses élèves devaient l'imiter ; ils en sont devenus des travailleurs acharnés, qui, à son exemple, aiment avant tout leur métier et le pratiquent avec probité et conscience. « Vous devez vous figurer qu'il s'est passé des choses extraordinaires depuis votre départ, répond humoristiquement l'artiste à un ami qui lui demande, pendant un voyage lointain, de le renseigner sur sa santé et sur ses travaux ; ça fait toujours cet effet-là quand on





CROQUIS
(MADRID 1870)

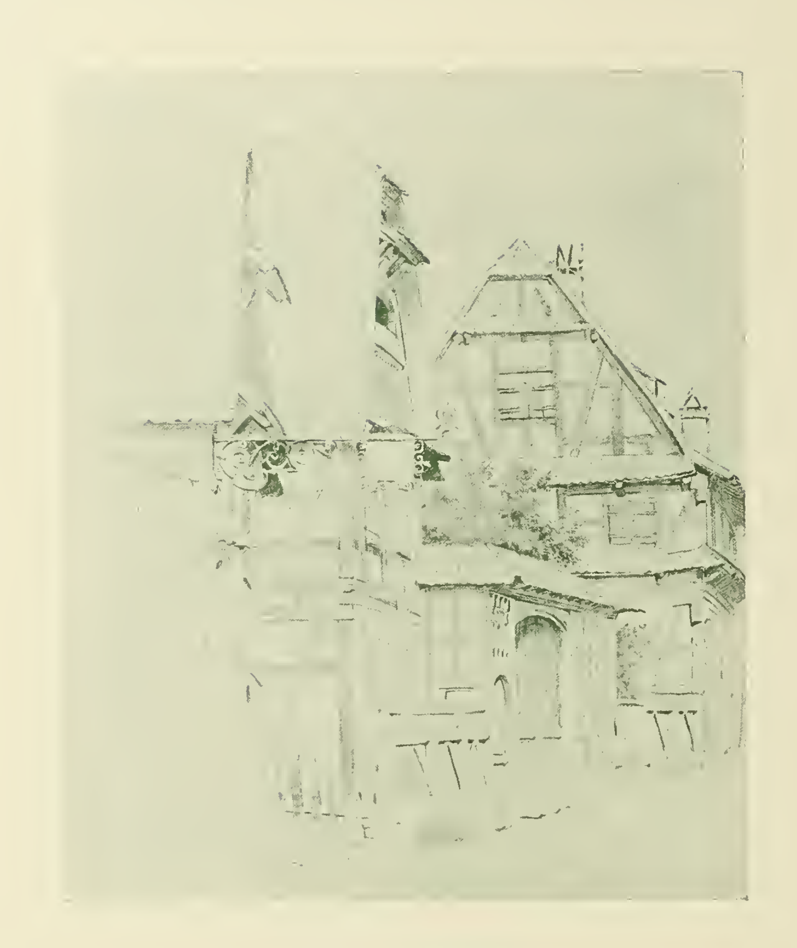
n'a pas de nouvelles; eh bien! vous retrouverez tout à la même place. Je vois peu de monde; ma porte est toujours close ; et, le soir, j'évite l'orgie. » Mais, cette sévérité dans la vie professionnelle, ces habitudes laborieuses n'excluront, à cette heure, comme plus tard, rien de ce qui fait l'homme du monde accompli, le gai et spirituel causeur dans l'intimité, l'artiste aimé et respecté de ses camarades et de ses pairs, se consacrant dans ses fonctions de président d'association, d'académicien et de membre de jurys, avec dévouement et activité, à la défense constante de leurs droits et de leurs intérêts. Bientôt, à son tour, il recevra des jeunes gens qui viendront lui demander des conseils ; il leur donnera le même enseignement simple, méthodique, qui, par le culte de la nature et par le développement de la personnalité, libère des vaines formules l'esprit et la main; il les entourera de la même sollicitude, tendre et éclairée.



CROQUIS POUR UN ALBUM D'HETZEL

LA GUERRE DE 1870-1871





MAISONS DE MORSBRONN



DESSIN POUR « A 400 MÈTRES, A MITRAILLE »

LE SIÈGE DE PARIS
« EN RETRAITE ». — « LES VAINQUEURS », ETC.

Dès la déclaration de guerre à l'Allemagne, Detaille avait obtenu du général Pajol la faveur d'être attaché à son état-major à titre civil, pour suivre de près les opérations ; il était doublement exempt du service militaire, comme fils de veuve, ayant déjà un frère sous les drapeaux. Après des courses folles de Metz à Thionville, à Keydange et autres points de la frontière, dans le désarroi épouvantable qui marqua si tristement les débuts de la campagne, — où il ne devait pas manquer un bouton de guètre à nos soldats, — désespérant de découvrir son chef, il rentra à Paris, et s'engagea dans le 8e bataillon de mobiles, 4e compagnie. Maintes fois, il fut de grand'garde aux avant-postes; un jour, parti en avant comme éclaireur dans le village de Bondy, avec quelques camarades, parmi lesquels se trouvait le peintre du Paty, il était pris entre deux feux, et fort péniblement, sa petite bande laissant sur le terrain un mort, ramenant un blessé, il put rejoindre le gros du bataillon, où on l'avait déjà porté comme disparu. Il assista aussi à l'affaire du plateau de Châtillon; et, fit le coup de feu dans les maisons barricadées de Villejuif.

En novembre, le général Appert l'attacha à son état-major, mais en lui laissant la plus grande liberté pour mettre à exécution son projet arrêté d'aller partout et de tout voir. C'est ainsi qu'il put suivre les opérations du général Ducrot sur la Marne, dans les tragiques journées du 30 novembre, des 1er et 2 décembre. Le soir de la première bataille de Champigny, tout près de Joinville, un major de l'armée rencontra un « moblot », à la vareuse et au pantalon couverts de boue glacée, qui regagnait Paris, à pied, seul, mélancolique, tenant d'une main son fusil, de l'autre un casque allemand. Il l'arrête et lui dit : « Mon garçon, veux-tu me vendre ton casque? — Permettez-moi de vous l'offrir, docteur » : répondit le moblot, en saluant avec une politesse toute mondaine. Le major, intrigué, fixa attentivement son interlocuteur, reconnut Detaille, lui serra affectueusement la main en le complimentant, et accepta le casque comme un souvenir, doublement précieux pour lui, de la bataille de Champigny. Le même jour, le jeune peintre vit le commandant Franchetti au moment où il venait de recevoir un éclat d'obus, dans le chemin, bordé de murs, qui descend de Villiers sur Bry; le blessé, qui avait la hanche droite fracassée, et vers lequel il se précipite immédiatement, lui dit en souriant : « Ce n'est rien! Mais faites donc un petit souvenir de moi; on ne sait pas ce qui peut arriver. » L'héroïque chef des Éclaireurs parisiens, quelques jours après, mourait du typhus au Grand-Hôtel ; l'artiste a encore aujourd'hui le remords de n'avoir point réalisé le vœu du blessé.

Detaille s'était souvenu du mot si expressif de Charlet : « Le vrai peintre militaire doit tout croquer sous le feu. » Au plus fort de la bataille du 30, il prenait des croquis sur ses carnets, comme à Villejuif, sur la porte d'un cabaret, que quelques heures après l'on incendiait, il avait dessiné au charbon des soldats prussiens contre lesquels il venait de se battre. Sur les conseils et à l'exemple de son maître, c'est ainsi qu'il donnera de la vie à ses œuvres, réalisant pour ainsi dire le rêve de Meissonier, qui eût été « de ne faire que des croquis, de prendre çà et là des notes vives, et de les jeter sur la toile, comme Pascal jetait ses notes errantes sur le papier ». Toutes les sensations et visions, dont le souvenir nous sera présenté, après la période d'incubation cérébrale, qui fut la

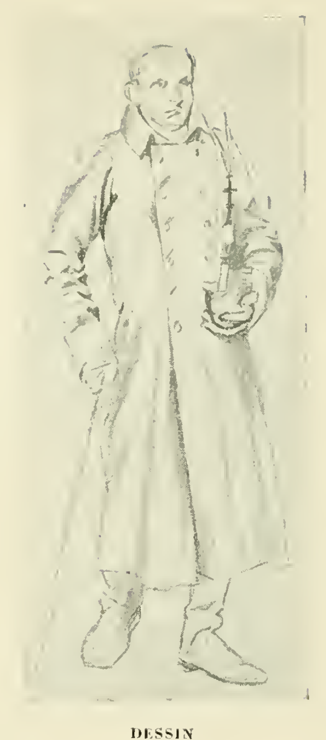
Commune, — pendant laquelle il voyagea en Belgique et en Hollande — auront l'expression qui nous touche si fort parce qu'il les a notées immédiatement, grâce à cette faculté d'observation et d'analyse que l'émotion intense semble rendre plus puissante encore chez les peintres d'un vrai tempérament d'artiste.

« Je cherche surtout à faire ce que j'ai vu et ce qui m'a frappé, écrit-il à Jules Claretie ; il est cependant des scènes très grandes et très compliquées que j'ai pu voir et que je traiterais aussi volontiers que le côté intime. Une impression que l'on ne pourra jamais rendre, c'est celle des cadavres défigurés, des blessés sans bras ni jambes, de cette sorte de musée d'anatomie. Jamais l'on ne pourrait se permettre, je crois, de présenter cela au public. J'aimerais faire un tableau de ce genre et essayer de rendre l'idée d'un endroit où ont passé les projectiles. » Ce tableau, il l'a fait, le premier de toute cette série de la Guerre de 1870-1871. C'est : « Un coup de mitrailleuse ». En rôdant, entre Villiers et Petit-Bry, il aperçut, dans un chemin creux, un tas de cadavres de soldats



CROQUIS DE CADAVRES SAXONS (1870)

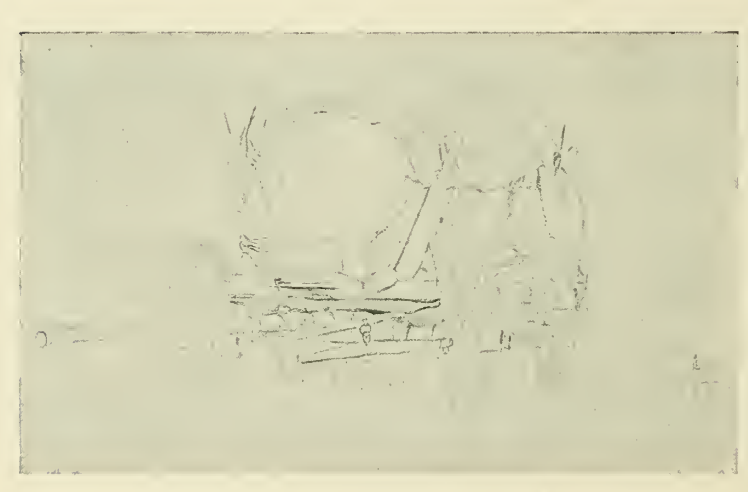
allemands, hachés, pour ainsi dire, par la mitraille. Au commencement de la bataille du 30, sur cepoint, un aide de camp du général d'Exèa, le capitaine Louis, qui observait le mouvement en avant du 6e régiment d'in-



DESSIN
POUR « LES VAINQUEURS »

fanterie saxon, calcula qu'en amenant des mitrailleuses sous le mamelon du Perreux, il pourrait prendre en enfilade toute la ligne de l'ennemi. Il court chercher la batterie du capitaine Clavel, la braque et ordonne le feu. Sous la trombe des balles, une partie du régiment est broyée; ceux qui ne sont pas tués ou blessés prennent la fuite à toutes jambes, se terrent dans les vignes ou disparaissent derrière les murs de jardins et les maisons de Bry. Rarement, une peinture a été amenée à une expression plus poignante de la guerre. Combien auprès de cela sont banals et puérils les combats de Bourguignon, de Casanove et de Salvator Rosa!

A son retour de l'étranger, le jeune artiste retrouvait encore autour de Paris les Allemands; il assiste à des scènes singulièrement pittoresques, dont la reproduction le tente parce qu'elles étaient, à la fois, pour le peintre matière suggestive à des œuvres originales, et pour le patriote des souvenirs historiques, précieux à conserver aux futures générations. Il exécute en 1871 « Un convoi allemand », dont toutes les études ont été faites, d'après nature, pendant l'évacuation du département de Seine-et-Oise. Une file de lourds chariots, chargés du produit des rapines et des déprédations, débouche de la voûte du chemin de fer à Triel, sur la route de Pontoise. La physionomie des soldats de l'escorte trahit leurs regrets d'être obligés d'abandonner un pays aussi plantureux, regrets compensés, il est vrai,



CROQUIS POUR « UN CONVOI ALLEMAND »



Les Vainqueurs

par la satisfaction d'un riche butin. Pendant l'hiver de 1871-1872, à Chatou, d'après des esquisses et des croquis, pris également sur le vif aux environs de Paris, à la fin de 1871, il peint le tableau « Les Vainqueurs », conçu dans le même esprit de synthèse philosophique et sociale de la guerre allemande, se résumant, batailles gigantesques, combats héroïques, bombardements de villes et incendies de village, dans les convois immenses de meubles, de matelas et de nippes, qui s'acheminent lugubrement sur les longues routes de l'Est, aux ornières profondes de neige et de boue, sous l'escorte de juifs sordides et d'hirsutes soldats.



DESSIN POUR « EN RETRAITE »

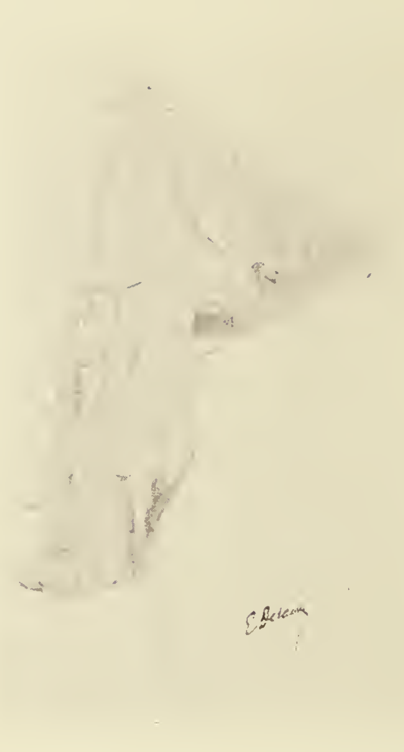
Les deux tableaux, envoyés au Salon de 1872, furent retirés, par ordre du gouvernement, pour éviter une réclamation diplomatique de l'Allemagne. L'humour ironique de l'artiste se donnera, plus tard, libre carrière dans une spirituelle fantaisie d'éventail, représentant un vol de soldats prussiens aux talonnières de Mercure, dont chacun emporte joyeusement dans ses bras un spécimen varié de l'horlogerie française, depuis un lot de montres de femmes, ornées de diamants et de perles, jusqu'à la lourde horloge de bois à gaine des paysans. Le prince de Galles en a malicieusement placé une reproduction dans son cabinet.

L'année suivante, fut exposé « En retraite », qui valut à l'artiste la



DESSIN POUR « EN RETRAITE »

croix de la Légion d'honneur. C'est le soir d'une glaciale journée; le soleil couchant éclaire de ses rayons livides le sommet des arbres engivrés; la terre est couverte de neige boueuse. Harassés, affamés, écrasés par des troupes supérieures en nombre, que renouvellent toujours des réserves, nos pauvres soldats se retirent. Un bataillon de chasseurs à pied et une pièce d'artillerie couvrent la retraite. Caché dans les broussailles, l'ennemi fusille et canonne les derniers combattants. Haut sur son cheval, qui se cabre d'épouvante au milieu de ce bruit infernal, et paraissant encore grandi dans sa haute taille par le courage et le sentiment du devoir sublime, le commandant crie





DESSINS POUR « EN RETRAITE »

l'ordre de mettre de nouveau en batterie la pièce, et de tirer à toute volée. Les derniers servants chargent et pointent, indifférents aux balles



qui sifflent, aux obus qui tombent, brisant tout autour d'eux.



Dans cette composition, qui ne reproduit aucun épisode historique, mais les comprend tous dans leur immuable analogie d'héroïsme inutile et de fatalité douloureuse, l'artiste a voulu allégoriser l'agonie de l'armée du siège de Paris, luttant jusqu'à la dernière heure avec une farouche énergie; et, dans ses sorties impétueuses, malgré les pertes cruelles infligées à l'ennemi qu'elle empêche d'avancer, quand elle ne le culbute pas, toujours obligée de battre en retraite.

Il est intéressant d'observer, à propos de ce tableau, une particularité caractéristique. A mesure que dans les œuvres de Detaille se manifeste, comme exécution, plus de netteté et de vigueur, que la préoccupation de l'exactitude et de la précision des physionomies, des uniformes et des accessoires devient de plus en plus évidente et produit des effets surprenants, la composition tend résolument à l'ampleur des synthèses d'idées générales. « Les Éclaireurs », « Le parlementaire », peints la même année féconde, « L'interrogatoire des prisonniers », de 1876, le « Parlementaire aux



DESSINS POUR
« L'INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS »

avant-postes », de 1879, sont de simples épisodes, au spectacle plus calme, qui ont pour objectif de révéler le côté de coulisses des préliminaires ou des suites d'une bataille, dont ils accentuent, par le contraste la grandeur ou l'atrocité. Le « Combat dans une grange crénelée », de 1875, est la psychologie poignante de cette partie de la guerre où le soldat pour combattre n'a plus la griserie de l'action collective violente, l'exaltation des chevauchées et des charges, dans l'espace, sous les yeux des armées. Une compagnie de chasseurs à pied s'est emparée d'une ferme, et se hâte de la mettre en état de défense. On barricade la porte d'entrée de la cour, avec des tonneaux, des persiennes et des madriers; on crénèle les murs à coup de pioche. Au fur et à mesure du travail, les tirailleurs engagent la fusillade avec l'ennemi. Une balle a brisé l'épaule d'un soldat, qui passe stoïquement ses cartouches à un voisin; le capitaine réconforte le pauvre garçon par de bonnes paroles. On amène deux cacolets pour transporter les blessés. Au milieu de la grange, le poing sur la hanche, le clairon attend avec impassibilité les ordres de sonnerie du commandant. Ce tableau est accompagné au Salon



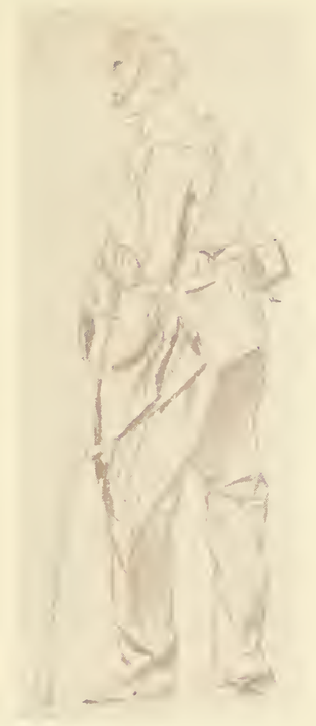
CROQUIS
POUR « L'INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS »

par un autre, « Prisonniers bavarois », conçu dans un ordre différent d'idées, mais témoignant de la même préoccupation de synthèse, qui a inspiré « Un convoi allemand » et « Les Vainqueurs ». Sous l'escorte de cuirassiers, pistolets au poing, les prisonniers traversent les lignes de la cavalerie de réserve pendant la bataille. A voir leurs visages ternes, sans émotion, il semble que la capture soit pour eux un événement de fatalité; un officier d'état-major, penché sur sa selle, en interroge un qui répond, insolemment flegmatique. Les cavaliers français regardent les prison-



Salut aux blessés

niers avec le calme, fier et sévère, des soldats, qui considèrent comme un devoir le respect des vaincus. L'artiste développera cette idée, en accentuera le caractère et l'émotion, dans « Salut aux blessés », de 1876. La composition a subi plusieurs transformations avant son état définitif. Tout d'abord elle représente des officiers français, officiers de chasseurs, hussards, fantassins, turcos et zouaves, tuniques déchirées, bras en écharpe, tête entourée de bandeaux ensanglantés, défilant, fiers et sombres, sous la garde de hussards, revolvers au poing, devant un groupe d'officiers allemands, par un ciel gris et bas, sur une route boueuse. L'artiste avait voulu exprimer là, comme dans le tableau « En retraite », mais sous une autre forme, plus douloureuse, l'émotion poignante du souvenir de ces soirs de batailles, où nos soldats et nos officiers, malgré leur



CROQUIS D'ARTILLEUR A CHEVAL (1872)



CROQUIS D'ARTILLEURS A CHEVAL (1872)

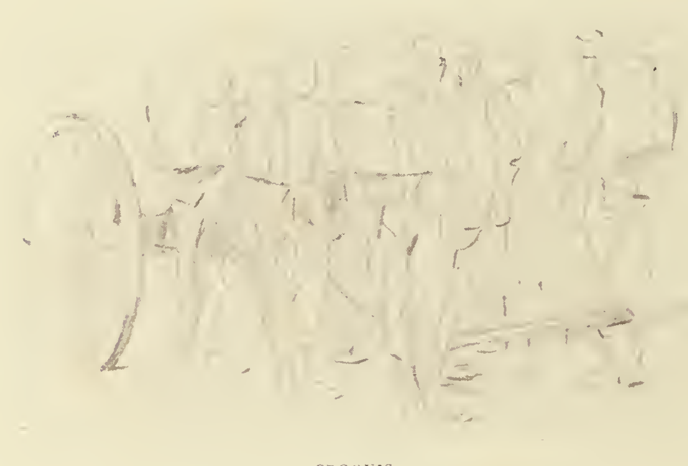
héroïsme, étaient toujours accablés par le nombre des ennemis, et, après avoir reçu toutes les blessures qui laissent encore un homme debout, mis



CROQUIS
(CAMP DE SAINT-GERMAIN, 1872)

hors de combat, n'avaient plus qu'à se rendre. Quand il fut achevé, le tableau lui parut trop cruel. Il renversa le sujet; et, des blessés français fit des blessés allemands. Ce tableau, sous cette version nouvelle, eut, à son exposition, le même sort que « Les Vainqueurs ». Le directeur des Beaux-Arts, Charles Blanc, craignant une protestation de l'Allemagne, invita l'artiste à le retirer. En vain, celui-ci fit-il observer que la composition n'avait rien d'offensant pour l'armée allemande, qu'on ne pouvait lui reprocher aucune ironie malséante dans les attitudes et les expressions des officiers et des soldats français, moins encore une intention caricaturale quelconque dans celles des soldats allemands. Charles Blanc ne voulait rien entendre; il accueillit enfin, comme solution, la proposition de rendre méconnaissables les uniformes allemands. Le lendemain de la clôture du Salon, les blessés avaient repris leur identité.

« Champigny », synthèse du courage héroïque des soldats de la Défense de Paris, est chronologiquement le dernier tableau de cette série, et en constitue l'œuvre la plus importante, la plus populaire. Detaille a pris pour thème de la composition cette phase de la bataille du 2 décembre, que résume ainsi, dans la « Défense de Paris », le général Ducrot : « Neuf heures, Champigny se fortifie. Le lieutenant-



CROQUIS
(CAMP DE SAINT-GERMAIN, 1872)



DESSIN POUR « CHAMPIGNY »

colonel Pottier, commandant le 113e de ligne, prend ses dispositions pour gagner Champigny. De concert avec le génie, les 2e et 3e bataillons retournent contre l'ennemi les défenses qu'il vient d'abandonner. La demi-section du génie du lieutenant Montès fortifie la tête du village; les maisons à droite et à gauche du village sont crénelées; des communications intérieures sont établies à travers les murs; la propriété située à la fourche des deux routes de Chennevières est solidement organisée ». C'est dans cette propriété même que l'artiste a placé la scène représentée. Des soldats du génie trouent les murs d'un jardin, — par ces ouvertures nombreuses, on fera éprouver à l'ennemi de grandes pertes; — d'autres barricadent la porte charretière avec des madriers, des tonneaux, des tables, des sacs de terre et des



DESSIN POUR « CHAMPIGNY »



DESSIN POUR « CHAMPIGNY »



DESSIN POUR « CHAMPIGNY »

paillassons roulés. Le général Faron, accompagné de ses officiers d'ordonnance, est venu se rendre compte des travaux, interroge le vieux jardinier de la maison. Des mobiles attendent impassiblement, assis sur les châssis, sur les mottes de terre gelée, que leur capitaine les conduise faire le coup de feu derrière les murs crénelés ; d'autres ont pénétré dans la villa, au fond du jardin; du balcon, garni de meubles et de matelas, quelques hommes répondent aux assaillants, malgré les balles et les obus, dont un vient d'éclater sur le perron; ceux qui ne sont pas atteints se défilent dans le jardin, se mettent à l'abri derrière la maison.

Ces trois parties du tableau, d'un contraste si émouvant par leur caractère et leur physionomie, n'en forment pas moins un ensemble d'une unité si parfaite que l'absence, le déplacement ou la réduction de l'une d'elles le détruirait : ce qui est l'essentielle condition de l'œuvre d'art. Et, si, de l'ensemble, on porte l'analyse sur une de ces parties, sur les éléments variés qui la constituent, chaque figure, chaque groupe, apparaît conçu et exécuté avec la préoccupation sincère d'une expression vivante, en harmonie avec l'idée qui a inspiré la composition.

« Champigny », de tous les tableaux de Detaille, est, sans conteste, celui qui montre le mieux son esthétique, sa méthode de conception, et ses procédés de travail. Le peintre militaire y apparaît avec netteté de l'école littéraire de Stendhal et de Tolstoï. Sincèrement réaliste, il ne demande rien à la convention, ni à la tradition; il peint ce qu'il a vu et senti ; il s'en tient, non à la vraisemblance, mais à la vérité. Sur le champ de bataille même, il a pu se rendre compte qu'il n'y a pas de héros au sens attaché à ce mot, d'après les légendes artistiques et littéraires ; que ce sont, comme les définissait hier l'auteur d'un volume de Souvenirs militaires, le lieutenant-colonel Patry : « des hommes faisant consciencieusement et dignement leur devoir, c'est-à-dire visant en tirant, se défilant tout juste pour être à peu près abrités, mais pas assez pour être gênés dans le tir, se levant au commandement et marchant en avant, sans se laisser arrêter par le feu de l'ennemi, même le plus intense », et, ce sont ces soldats qu'il peindra fidèlement. Il a constaté



La division Faron à Champigny

aussi ce fait, ignoré ou méconnu des fantaisistes et romantiques peintres militaires d'autrefois, qu'on ne « voit » jamais de bataille; que le soldat, l'officier, souvent le général, ne connaissent qu'un point du combat, et agissent en conséquence. C'est qu'il en est de cette forme sociale de la vie comme de toutes, où le corps, unique apparemment, est constitué par une infinité d'autres, qui portent en eux-mêmes leur but. Mais, en vertu de la loi d'harmonie et de solidarité universelles, à la façon dont quelques hommes se battent et meurent sur un point, l'imagination du spectateur perçoit immédiatement la sensation que partout il y a unité de sentiment et d'action. Ainsi, l'œuvre restreinte s'agrandit; sa vérité et son émotion deviennent celles, désormais irréductibles, de l'événement tout entier. L'artiste a passé aisément de l'idée à sa représentation, parce que la vision toujours a été nette et vive, qu'il y a en lui un homme de métier, d'une rare habileté, d'une conscience intransigeante, dont les qualités natu-



LE PONT DE CHATOU (1871)



CROQUIS (1870)

relles d'observation et de précision ont été développées par des études et un travail incessants.

Cette esthétique, qui semble devoir simplifier singulièrement les difficultés, impose au contraire une technique supérieure; car, outre le choix délicat d'un sujet suggestif, un effet profond ne peut s'obtenir que par une exactitude dans tous les détails des physionomies, des uniformes, des accessoires et du paysage, qui conduit à une expression aussi proche de la vérité qu'on peut la concevoir. Elle commande la méthode de travail de l'artiste, qu'il m'expose ainsi lui-même : « Je compose un tableau dans ma tête comme un musicien compose, sans piano; mais, pour la gestation, il faut la promenade, la solitude, le grand air, la nature. Tel tableau demande des mois entiers de réflexion intérieure; il en est d'autres qui ont germé dans mon cerveau pendant des années. C'est seulement quand je l'ai vue intérieurement que je jette sur le papier ma vision, qui apparaît alors complète, et que je modifie rarement. Bien entendu, il n'y a pas de méthode absolue qui ne comporte des exceptions. Il m'est arrivé de modifier ma première vision; mais, cette modification est presque instantanée et n'exige pas de longs et pénibles remaniements. Si je prenais une toile blanche et un fusain, avec l'idée de chercher un tableau, je ne trouverais rien. Donc, je compose par la pensée et même les choses les plus compliquées, surtout les choses compliquées, qu'il faut voir par grandes masses.

« Alors, commence le travail de la mise au net de ma pensée, travail que je ne laisse pas au hasard, car je fais toujours d'après nature ces premières indications sommaires; je déteste les barbouillages où le hasard joue le plus grand rôle. Si je fais un grand tableau, mon esquisse est très arrêtée et très mûrie sans être pour cela ce qui s'appelle exécutée. Cette esquisse de petite dimension me sert pour la mise en place sur la grande toile.

J'ai beaucoup de mal à peindre d'après des études. Je perds tout mon entrain en me copiant; et, c'est toujours directement d'après nature que j'exécute un morceau. Ce n'est pas toujours commode; mais, l'exécution est bien plus franche et plus vivante au contact direct de la nature.



LA PORTE MAILLOT (NOVEMBRE 1870)

« Un système que j'emploie souvent, et que j'aime beaucoup, est d'exécuter d'abord le paysage, très à l'effet, très poussé, très serré, d'après nature, et d'y mettre ensuite les figures qui doivent entrer dans la composition. »

Quant aux procédés techniques de peinture, une lettre de Detaille, adressée à Eugène Montrosier, nous fait connaître ceux qu'il a adoptés, et qu'il pratique le plus volontiers, suivant le caractère et la destination de chaque tableau :

« Je ne suis pas un aquarelliste pur; je suis et veux rester peintre d'histoire. Je n'aurais jamais choisi l'aquarelle pour peindre soit des sujets historiques comme la « Charge du 9ᵉ Cuirassiers à Morsbronn » ou bien « La division Faron à Champigny »; soit des sujets

philosophiques de la guerre comme « Les Vainqueurs », « En retraite », « En reconnaissance », « Salut aux blessés », « L'alerte », ni même... le Panorama de la bataille de Champigny, ni celui de Rezonville que je com-



LE CAMP DE GRAVELLE (1870)

mence en ce moment avec de Neuville. Il défile tant de choses sous les yeux d'un peintre, il éclôt tous les jours tant de sujets dans son cerveau, que l'existence ne suffirait pas à mettre à exécution tous les projets qu'il a en tête. L'aquarelle, avec son procédé rapide et si commode, se prête merveilleusement à exprimer les thèmes qu'on entrevoit en voyage, et qu'il faut fixer de suite avant que le souvenir s'en efface. Toutes les aquarelles que j'ai faites sont toujours des impressions de marche, de grandes manœuvres; mais, le jour où j'ai un épisode sérieux, une page épique, c'est à l'huile que je l'exécute; ce sera toujours le procédé applicable aux morceaux de longue haleine. L'immense avantage de l'aquarelle consiste à ce qu'on n'a pas besoin d'ébaucher son tableau, de le laisser sécher; on peut le faire tout d'un trait, on en conserve l'entrain si nécessaire à l'exécution d'une œuvre. J'entends par aquarelle la gouache aussi, car je pense qu'on ne doit négliger aucun instrument. La peinture est déjà bien assez difficile sans qu'on aille se priver de tous les auxiliaires qu'on se procure : allez donc peindre une tunique, un pantalon boueux avec de petits tons frais et transparents! Donc, j'emploie de tout pour rendre ce que j'ai vu; j'ai exposé chez George Petit deux dessins où il y avait un mélange de fusain, de pastel, de crayon noir, d'aquarelle et de gouache. »

Detaille pratiquera aussi la lithographie et l'eau-forte, mais en manière de passe-temps artistique. J'ai trouvé, dans les collections d'estampes contemporaines de la Bibliothèque nationale, un certain nombre de pièces, militaires, pittoresques, humoristiques, qu'il a lui-même oubliées, entre autres des types de la Guerre de 1870-1871, hulans, dragons, cuirassiers et chasseurs à cheval, exécutés à la pointe sèche; une page de croquis d'incroyables, mousquetaires, grenadiers et dragons; et, une fantaisie charmante d'esprit et de gaieté, « Rêve d'enfant ». Sur une série de planches à l'eau-forte reproduisant les principaux tableaux de Meissonier, il a mis des remarques personnelles, qui sont de véritables compositions.

Comme Alphonse de Neuville, deux ans après, par « Les dernières Cartouches », Detaille par « Champigny » entrait fièrement dans la popularité; et, le public ne séparera plus désormais, dans son admiration, les deux jeunes maîtres, déjà liés par une amitié fraternelle, et qu'une collaboration prochaine allait réunir plus étroitement encore, sans que la personnalité artistique de l'un et de l'autre, très distincte, ait subi la



LES FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE RELEVANT LES MORTS A CHAMPIGNY

moindre atténuation du fait d'une communion constante d'idées, d'impressions et de sentiments.

Pendant ces trois jours des batailles de la Marne, le peintre a été le témoin ému de l'héroïsme et du dévouement surhumain des Frères de la

Doctrine chrétienne. Il a voulu en consacrer le souvenir dans un tableau spécial, et, plus tard, dans le panorama de Champigny.

Dans tous ces tableaux du siège de Paris, si variés de sujets, mais d'une si harmonieuse unité d'idéal patriotique et de conception d'art, Detaille a mis toute son âme d'artiste, tout son cœur de soldat. Aujourd'hui, après plus d'un quart de siècle, à les regarder, une profonde émotion vous étreint. Ils font revivre, et de la vie la plus intense, ces combattants de Champigny, de Bry, de Villiers, du Bourget, de Châtillon, de Bagneux et de Buzenval, qui donnèrent plusieurs fois à la cité, enfermée dans un cercle de feu, l'espérance, l'illusion même, d'une victoire décisive, toujours suivie d'une chute plus profonde dans l'horreur des inutiles souffrances, des héroïsmes stériles et des caprices sanglants d'une ironique fatalité.



CROQUIS

POUR « LES VAINQUEURS »



CROQUIS POUR LE PANORAMA DE CHAMPIGNY

LE PANORAMA DE CHAMPIGNY
DETAILLE ET ALPHONSE DE NEUVILLE

Les épisodes ou plutôt les parties diverses de la bataille de Champigny ont fourni à Detaille le sujet d'une création spéciale : un panorama colossal, qu'avec Alphonse de Neuville, son collaborateur, il élèvera de la tradition des trompe-l'œil à la conception et à l'exécution supérieures d'une œuvre d'art, pleine de réalité vivante, émouvant par la représentation exacte de la nature et des événements qu'un véritable peintre a vus et sentis non point seulement en témoin mais en coopérateur. « J'ai fait ce panorama, me disait-il un jour que nous causions de cette entreprise, pour m'habituer à peindre en grand, ce que je n'avais pu encore tenter, et parce qu'il était intéressant pour moi au plus haut point de ne pas m'astreindre à faire de la synthèse, de pouvoir développer une composition comme la nature la donne, sans entrave, ni convention. A l'origine, nous devions faire chacun un panorama, Neuville et moi; après réflexion, nous avons pensé qu'il était préférable de nous associer comme deux collaborateurs, pensant et voyant de même. Quand nous eûmes choisi Champigny comme thème, et étudié à fond la bataille, nous avons parcouru, souvent et longtemps, le terrain

pour trouver l'endroit d'où l'on pourrait voir se dérouler toute l'action. Une fois l'endroit adopté, nous avons, après de longs débats, fixé une heure; et, il nous a fallu compulser de nouveau tous les récits des historiens et des chroniqueurs, recueillir les déclarations d'officiers survivants, pour les compléter en un grand nombre de points. Cela fait, nous nous sommes mis à l'œuvre, Neuville se chargeant de la partie ouest, de Bry à Paris, et moi de la partie est, de Villiers à Champigny. »

C'est la seconde journée de la bataille, le 2 décembre, à trois heures de l'après-midi. L'état-major allemand, surpris et inquiet de l'offensive énergique du 30 novembre, avait résolu de rejeter à tout prix l'armée de Ducrot sur la rive droite de la Marne, de reprendre Champigny et Bry; de Moltke donnait au général de Fransecky, le héros de Sadowa, et au prince Georges de Saxe, l'ordre de se précipiter, dès le matin, avec toutes leurs forces, sur les deux villages. Malgré les attaques incessantes, le soir, le drapeau tricolore continuait à flotter au sommet des clochers de Champigny et de Bry : victoire stérile, puisque, si les assiégés couchaient sur le champ de bataille, ni Cœuilly ni Villiers, les clefs de position, n'avaient pu être emportés d'assaut par les mobiles et les jeunes lignards, qui tinrent tête avec vaillance aux vieilles troupes victorieuses de Forbach et de Sedan.



CROQUIS POUR LE PANORAMA DE CHAMPIGNY

A gauche du panorama, au delà des hauteurs de Villiers, est le village de Bry qu'on ne peut apercevoir, mais au-dessus duquel planent les fumées d'un combat qui se livre entre les fantassins de la brigade Daudel, les mobiles du colonel de Miribel, et



La reconnaissance

les Saxons, mis en fuite et obligés de se retirer dans Villiers.



CROQUIS POUR LE PANORAMA DE CHAMPIGNY

Au-dessus de la voie ferrée, s'étend le plateau de Villiers contre lequel, dans les deux journées, est venu se briser l'élan des troupes françaises. Le village a été mis en état de défense vers l'est; au sud, le flanque un château crénelé et barricadé, dont l'immense parc couvre à l'ouest Villiers, en opposant à la ligne des crêtes de nos positions un mur de 2 mètres de hauteur, et de plus de 100 mètres de longueur. Les terrains sont des vergers, des jardins et des vignes; cinq routes les sillonnent, venant de Joinville, de Bry, de Noisy-le-Grand, de Cœuilly et de Malnoue, au nord en pente raide, en pente douce au sud.

Les mamelons entre Villiers et la Marne sont couronnés par la fumée des batteries françaises, qui, tout en souffrant beaucoup, par suite de leur position à découvert, luttent avec énergie contre les six batteries allemandes rangées de Villiers à Cœuilly. Sur les pentes, les troupes de la division Berthaud, abritées derrière les tranchées que l'on a creusées pendant la nuit, tiraillent avec succès contre les Allemands.

Puis, c'est le Grand four à chaux, pittoresque entassement de maisons, de hangars, de trous de carrières, point stratégique important, en raison de sa situation sur le chemin de Champigny à Bry, et sur le ruisseau de la Lande, qui se jette dans la Marne, après avoir suivi la ligne du chemin de fer. Sur la droite, Viollet-le-Duc, le 1er décembre, avait établi une façon de redoute, d'une dizaine de mètres de relief; et, en avant, dans la nuit du 1er au 2, construit une batterie de 8 pièces de 24. On les a reliées aux batteries d'artillerie de la marine, élevées entre les Carrières et le Bois de la Lande, à la Batterie de la Plâtrière et à la Batterie blanche. Derrière, se trouve le plateau du Signal qui domine à la fois les Carrières, la Plâtrière et le Grand four à chaux, et

qui, toute la journée, sera le théâtre de combats acharnés. De cet endroit, le matin, après la mort du colonel du régiment des mobiles de la Côte-d'Or, Mandat de Grancey, qui s'est, de désespoir, jeté au-devant de l'ennemi pour essayer d'arrêter la panique de la retraite, et a été frappé de deux balles, le commandant d'Andelarre, chef du bataillon



CROQUIS POUR LE PANORAMA DE CHAMPIGNY

de grand'garde, et le capitaine Loranchet de Montjamont ramenèrent dans les carrières la moitié du bataillon, les mobiles d'Ille-et-Vilaine ; et réussirent, appuyés par les batteries du commandant Briens, à maintenir les Wurtembergeois; mais, ils s'étaient fait décimer par les feux plongeants des batteries de Cœuilly et de Villiers, et avaient perdu leurs chefs, le colonel de Vignerol, le commandant Le Gonidec, le commandant Le Minutier de Saint-André, le chef de bataillon Duzersene. Néanmoins, les courageux et intrépides soldats nettoyèrent le plateau

des ennemis, les rejetèrent dans la Plâtrière, dans le Petit bois et dans le verger de la Maison-Rouge, sur le versant de Cœuilly.

Plus tard, à l'heure où la division Faron luttera dans Champigny, les Prussiens attaqueront le Four à chaux. En deçà de ce point, l'artiste a représenté le général Ducrot, escorté de ses officiers d'état-major, le général Appert, le colonel Warnet, le colonel Maillard, de l'artillerie de marine, le commandant Franchetti, des Éclaireurs parisiens. Le général Ducrot indique au général Frébault, commandant en chef de l'artillerie, la position à faire occuper par des batteries, en vue de renforcer l'artillerie du 1er corps, installée dans le bois du Plant, qui cherche à démonter les batteries de Cœuilly. Au centre, l'on voit Champigny, dont chaque maison est une redoute, chaque rue une barricade, où les murs des jardins et des vergers ont été convertis en autant d'enceintes crénelées.



DETAILLE PEIGNANT LE PANORAMA DE CHAMPIGNY

Vient ensuite le Petit bois, entre la nouvelle et la vieille route de Chennevières, à l'est du grand parc, dominant la plaine de la Marne, où, le matin, eut lieu la fatale surprise de nos troupes par les six compagnies du 7e régiment Wurtembergeois qui s'y massèrent silencieusement dans la nuit et furent pris pour des soldats de la brigade de la

Mariouse chargés de mettre le bois en état de défense et de l'occuper. Au-dessus, sont les hauteurs de Cœuilly, garnies de l'artillerie ennemie. Le long des pentes descendent en colonnes serrées les Poméraniens du régiment n° 9. Des hommes du 122e régiment français, renforcés par quelques-uns du 121e, bordent les Carrières; ils viennent de repousser énergiquement un bataillon du 6e régiment Poméranien dans le Petit bois et la Plâtrière, en leur faisant une cinquantaine de prisonniers, et en délivrant quarante de nos soldats. Les yeux s'attachent irrésistiblement sur cette Plâtrière sinistre, où les Wurtembergeois ont massacré les mobiles de la Côte-d'Or surpris dans leurs tentes, et que le capitaine Forest-Defage va reprendre à la baïonnette, en forçant à mettre bas les armes les ennemis cachés derrière les charrettes et les tas de charbon et de chaux.

Le colonel de la Monneraye figure là, au moment où il vient d'être frappé mortellement d'une balle dans la cuisse, en jetant de flanc trois



FEUILLE DE CROQUIS

compagnies de son 122e sur le bataillon du 6e régiment Poméranien, qui s'efforce de couper la retraite à la compagnie du 122e, montée à l'assaut de la Maison rouge. De cette maison, entourée d'un jardin, clos de murs.

à la naissance des pentes du plateau de Cœuilly, les Prussiens fusillaient la première ligne de nos troupes; d'un bond, la compagnie a atteint le mur nord-ouest, l'a franchi; mais, sous l'ouragan des balles de l'ennemi qui tire, à l'abri derrière les clôtures, elle dut battre en retraite précipitamment.



TROMPETTE DE HULANS

La dépression de terrain, à pente douce, qui existe entre la Maison rouge et le chemin de fer de Mulhouse, constitue le ravin de la Lande. Du petit bouquet de bois, près de là, sortirent les réserves des 121e et 122e, qui ont accompli un des beaux faits d'armes de la journée.

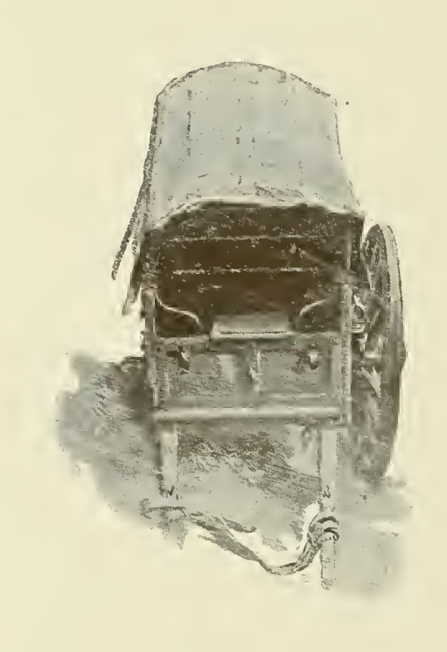
D'un côté, le général Paturel, à pied, l'épée à la main, à la tête de ses hommes, culbute les Wurtembergeois, les pousse jusqu'à la première route de Villiers sous le chemin de fer, et les arrête définitivement malgré la fusillade des ennemis embusqués derrière le remblai du chemin de fer, malgré la canonnade des batteries de Cœuilly. De l'autre, la compagnie du capitaine Bapst s'élance avec rapidité, gravit hardiment le sommet de la pente du côté de Villiers, et ne l'abandonne que lorsqu'elle constate qu'elle n'a pas été suivie.

En avant, au premier plan, sont les ambulances de la Société française de secours aux blessés militaires et les Frères de la doctrine chrétienne qui relèvent et transportent les soldats, tombés pendant les combats de la matinée.

La route de Champigny se déroule au sud, encombrée de charrettes, de troupes et de cacolets, jalonnée de pièces d'artillerie; près de la Fourche, trois batteries ont été placées par le général Blanchard, avec

ordre de mitrailler les Allemands, quand ils déboucheront du village de Champigny, s'ils parviennent à le réoccuper; près de la rivière, l'artillerie de réserve canonne Bel-Air et le plateau de Cœuilly. Enfin, à l'horizon, dans la brume, se silhouettent le donjon de Vincennes et le Panthéon.

Le panorama de Champigny obtint un grand succès artistique. Après son exploitation à Paris, on l'envoya à l'étranger, d'où il revint pour être découpé en nombreux fragments qui furent vendus aux enchères publiques. L'œuvre de Detaille et d'Alphonse de Neuville méritait un moins triste sort.



ÉTUDE
POUR LE PANORAMA DE CHAMPIGNY



GRANDE RUE DE VANDENHEIM

DANS L'EST

« LA CHARGE DU 9e CUIRASSIERS A MORSBRONN »

Toutes les œuvres consacrées au siège de Paris ont été peintes par Detaille d'après nature ; on peut même dire qu'il les a vécues, ayant pris part aux événements, ayant été témoin actif des épisodes qu'elles représentent. Mais, les batailles des armées du Rhin et de la Moselle, où la fatalité semble avoir joué un rôle plus tragique encore que sous les murs de Paris, hantent l'imagination de l'artiste et du soldat. Pendant deux années, en 1879 et 1880, à intervalles peu espacés, il refera sur le terrain les étapes sanglantes de cette partie de la guerre, accompagné dans ce douloureux pèlerinage, par son ami Alphonse de Neuville, scellant ainsi tous les deux, dans la communion constante des émotions, des pensées et des rèves patriotiques, leur fraternelle amitié.

Je viens de suivre le jeune peintre pas à pas, de Forbach à Sedan, sur ses collections d'esquisses peintes, sur ses carnets de voyage remplis de notes, de croquis et de dessnis, suggestifs des mêmes émotions que


SAARBRUCK

la réalité lui fit éprouver. Voici la silhouette du fameux village de Saarbruck, qui a donné son nom à la première bataille de la guerre; une impasse où une aristocratique maison de style Louis XIII, aux balcons ventrus, côtoie une ferme, et qu'emplit de son ombre le haut clocher de l'église. De ce point évacué dès l'aurore par le général Frossard, le général de Kamecke lançait sans cesse, comme d'un cantonnement inépuisable, des reconnaissances de pelotons de cavalerie et de compagnies de fantassins. C'est ensuite le panorama de la colline de Noisseville et de Sainte-Barbe, en deçà de la rivière, du côté de Metz, point culminant de ravins et de bas-fonds, par où se fit la seule tentative sérieuse de l'armée de Bazaine pour percer la ligne d'investissement; un autre de Grimont et du fort Saint-Julien, qui domine la rive droite de la Moselle et tient fièrement l'entrée du ravin de Vallière et de la route de Sarrelouis. Rezonville, au nom douloureux, nous montre son clocher à la croix branlante, et son vieux calvaire dont le soleil couchant illumine le Christ de pierre d'un rayon rouge de sang, comme il le fut peut-être le soir même de la bataille, au-dessus des morts et des mourants : symbole tragique de l'immortelle


LE CLOCHER DE REZONVILLE EN 1870



En Batterie

Artillerie de la garde (1870)

ironie de la nature sur les œuvres de l'humanité.



GRANDE RUE DE REICHSHOFFEN

Plus loin, de cette ferme de la Gruyère, au sommet du coteau, par ce chemin qui descend vers la rivière en une courbe pittoresque, le 31 août, le général Legrand s'est lancé à la tête de sa division, l'épée haute, jetant d'une voix retentissante son fameux cri : au sabre! au sabre! pour culbuter les régiments allemands. Cette bâtisse énorme, à laquelle conduit une allée de hauts peupliers longeant le ravin, représente la ferme de Saint-Hubert devant Gravelotte, où le 80ᵉ de ligne résista héroïquement, en leur faisant subir des pertes immenses, contre des troupes dix fois supérieures en nombre, et munies d'artillerie.

Dans la grande rue de Reichshoffen, l'artiste a dessiné et peint la célèbre auberge des « Trois Cigognes », aux imposants réverbères de fer forgé, les logis à encorbellements, à pans de bois sculptés. Ces murs à demi écroulés, percés de meurtrières, calcinés, sont tout ce qui reste de la ferme de Saint-Privat, qui vit l'effondrement d'une partie de la garde



CROQUIS PRIS DANS LA GARE DE FORBACH

prussienne, de la brigade de Kessel, sous le feu foudroyant des soldats de Canrobert, que purent seules déloger du village, sans réussir à convertir la retraite en fuite et sans faire perdre ni un drapeau, ni un



SAINTE-MARIE-AUX-CHÊNES

canon, les 250 pièces d'artillerie de l'ennemi. Une aventure plaisante arrive là aux deux artistes voyageurs. Un matin, pendant qu'ils prenaient des croquis, un gendarme allemand, pensant avoir affaire à des espions, s'approche d'eux et demande leurs carnets. Avec une gravité comique, Pandore se mit à les feuilleter, tournant en tous sens les pages, et impuissant à y reconnaître quoi que ce soit, prit le parti de les rendre. Pendant ce temps, à la dérobée, les faux délinquants l'avaient malicieusement caricaturé.

Après ces pages émouvantes, vient une vue, dans la verdure, de ce joli village de Sainte-Marie-aux-Chênes, si cruellement bombardé, le 18 août, par le XIIe corps allemand. Puis, c'est Bazeille, où le 31 août et le lendemain, la brigade Martin des Pallières et l'infanterie de marine luttèrent héroïquement contre les Bavarois; le Calvaire d'Illy, Floin, la porte de Balan; et, enfin, Sedan, dont la capitulation livra à l'ennemi vainqueur 514 canons, 70 mitrailleuses, 12000 chevaux et 83000 soldats!



CROQUIS POUR « LA CHARGE DU 9e CUIRASSIERS »

Ces voyages ont fourni à Detaille les matériaux pour de nombreux tableaux; quatorze ont été exécutés pen-

dant ces vingt années; et, d'autres, restés encore à l'état de projet dans des cartons, ne tarderont pas, sans doute, à voir le jour.



COMMANDANT PIMONT DE HONNAVILLE

Dans cette série, plus encore que dans la précédente, son imagination et son talent ayant acquis par le travail et l'étude plus de maturité et d'ampleur, l'artiste a cherché à résumer ses impressions et ses visions. Aux notes recueillies sur place, aux souvenirs évoqués, sont empruntés les éléments et le cadre de la composition, toujours prise ainsi sur le vif; mais, l'idée génératrice est de montrer, sous la forme la plus saisissante, une phase, toujours variée, de ce grand drame aux cent actes divers, synthèse lui-même des manifestations infinies de l'âme héroïque d'une nation et des caprices de la fatalité.

« Par le « Combat dans les jardins de Wœrth », le premier tableau



DESSIN POUR « LA CHARGE DU 9e CUIRASSIERS »

en date, 1874, j'ai voulu, me dit-il, représenter le contraste des champs de fleurs sous le soleil le plus souriant, avec les blessés et les morts que

vient d'y semer la guerre. » En 1874, également, il peint et expose au Salon son tableau célèbre « La Charge du 9e Cuirassiers à Morsbronn », auquel pourraient servir d'épigraphe les vers de Déroulède :

En avant! Tant pis pour qui tombe;
La mort n'est rien. Vive la tombe!
Quand le pays en sort vivant!
En avant!

Page épique de l'histoire de ce régiment, gigantesque épisode des



MAISONS DE MORSBRONN
DESSIN POUR « LA CHARGE DU 9e CUIRASSIERS »

charges légendaires de Reichshoffen, dont le peintre ému a rendu, avec une vérité terrifiante, toute la tragique vision d'héroïsme surhumain!

Pour dégager le général Raoult, qui va se trouver débordé si les Prussiens dépassent Morsbronn, le général de Lartigue, commandant la 4e division de l'armée, vient de donner au général Michel l'ordre de jeter de la cavalerie au travers des assaillants. La brigade, composée des 8e et 9e cuirassiers, d'une partie du 6e lanciers, abritée dans un ravin au sud du Niederwald, s'élance tout entière, et charge à fond de train, les géants du 8e en tête, sous les ordres du colonel Guyot de la Rochère,



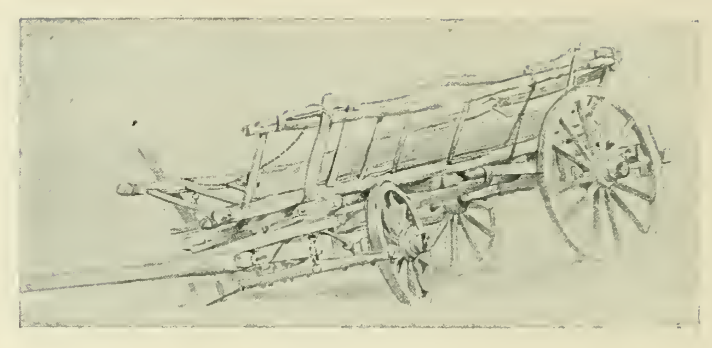
Charge du 9ᵉ Cuirassiers à Morsbronn

suivi par le colonel Waternau, trois escadrons déployés et le quatrième en colonne. Le commandant en chef crie à ces soldats : « Allez, mes enfants , comme à Waterloo! » Les batteries du village de Gunsted à gauche, l'infanterie de l'Albrechtshaüserhof à droite, et, en face, les bataillons sortis de Morsbronn, les couvrent d'une pluie de mitraille et de balles; ils sont décimés; mais, ceux qui restent sabrent les tirailleurs et culbutent une compagnie de pionniers. Ensuite, les uns contournent le village, les autres s'engouffrent dans la grande rue, comme une trombe. Toutes les maisons sont remplies de Prussiens; de chaque fenêtre et des créneaux improvisés, ils fusillent à bout portant les cuirassiers qui brisent leurs sabres contre les murailles, et s'écroulent sans pouvoir lutter. Le colonel Waternau a son cheval tué sous lui, et tombe dans une mare, d'où le maréchal des logis chef Ansart le retire sans blessure et le remet en selle sur une autre monture; le lieutenant-colonel est blessé mortellement. Au milieu du village, une barricade de chariots engerbés coupe la rue. Le lieutenant commandant l'avant-garde ne l'aperçoit qu'au moment de l'aborder; il fait sonner halte par son trompette; mais,



MAISON DE MORSBRONN
DESSIN POUR « LA CHARGE DU 9e CUIRASSIERS »

l'élan irrésistible de la charge précipite les uns sur les autres les malheureux cavaliers. Le colonel, le lieutenant d'état-major de stage au régiment et le commandant Pimont de



CHARIOT ENGERBÉ

Honnaville, dont le sabre est brisé, s'efforcent de rallier les hommes qui, sous les balles, poussent les cris de : « Vive le colonel! » Quelques officiers et cavaliers réussissent à franchir la barricade, et disparaissent vers Durrenbach et Walbourg; le plus grand nombre fut fait prisonnier.

Detaille a voulu que cet épisode de la Guerre de 1870-1871 revive dans son œuvre, avec toute l'émotion et toute la vérité d'un témoignage contemporain. Il a passé une semaine entière dans ce village; toutes les maisons de la voie sanglante ont été dessinées et peintes avec les cicatrices de la bataille, visibles encore. « Le même régiment caserné à ce moment à l'École militaire, me dit l'artiste, a été mis à contribution par moi, en hommes et chevaux pour me fournir les documents vivants. Il y avait encore là des sous-officiers et des cavaliers ayant pris part à la bataille, et la plupart des officiers qui commandaient la charge. J'ai donc pu recueillir l'impression toute vibrante dans les souvenirs, pour reconstituer avec exactitude le drame, en une première esquisse très poussée, faite sur place, qui a été achetée par le musée de Mulhouse. »



CROQUIS

Dans « L'alerte » et « En reconnaissance », Detaille a cherché la synthèse pittoresque et dramatique de ces prologues de bataille, au milieu de villages, hier paisibles et riants, où il semble qu'il y ait sur les choses une expression de l'émotion des scènes sanglantes qui s'y sont passées ou qui vont s'y dérouler.


CROQUIS

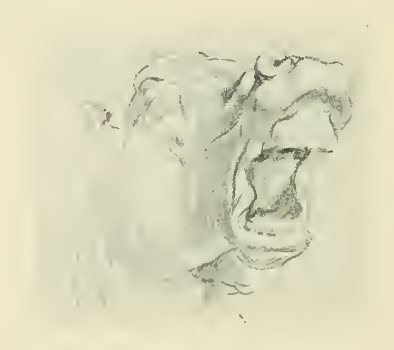
Un bataillon de chasseurs à pied fait une reconnaissance dans la grande rue d'un village, où des gendarmes et des hulans viennent d'avoir un engagement. Tous les volets des maisons sont fermés, toutes les portes sont closes. D'ici, de là, au-dessus des murs des jardins et des cours apparaissent des têtes effarées de paysans, qui se sont cachés, à la première apparition de l'ennemi, et se montrent timidement, comme des oiseaux après l'orage. Quelques-uns, plus hardis, se sont précipités pour secourir un gendarme blessé, et pour voir de plus près les hulans, l'un tué, l'autre assis au pied d'un réverbère, tête nue, soutenant douloureusement de la main droite son poignet gauche brisé. Un gamin montre le chemin, par lequel il a vu venir les Prussiens, à un jeune officier, qui contient de la main un vieux soldat de Crimée, prêt à s'élancer en avant. Un souvenir de Meissonier se rattache à ce tableau. Le maître en avait trouvé la composition fort dramatique et d'une grande originalité ; il s'intéressait à son exécution. Un jour, il voulut expliquer à Detaille comment il comprenait la figure du hulan tué ; il se coucha par terre sous un mannequin de cheval, et lui dit de faire un croquis, se déclarant prêt à tenir la pose pendant le temps nécessaire. Un visiteur, qui entra à ce moment, interrompit cette séance exceptionnelle, et ne fut pas peu ahuri en reconnaissant l'illustre artiste dans le modèle étendu au milieu de l'atelier.

L'autre toile représente des gendarmes qui viennent prévenir de

l'arrivée de troupes ennemies les officiers d'un détachement de mobiles, réfugiés dans les maisons d'un village contre une tempête de neige.

Le « Convoi d'ambulance », de 1878, est aussi une synthèse d'épisodes douloureux qui se sont fréquemment renouvelés pendant la guerre, et en montre une autre face émouvante. Une patrouille allemande a arrêté une ambulance civile au milieu d'un village, avec ses chariots ; ceux qui la dirigent, un médecin de campagne, un infirmier et deux brancardiers, en blouse, portant tous le brassard de la Croix Rouge, sont gardés à vue. L'officier qui commande la patrouille, freluquet tout frais émoulu de quelque université, raide et prétentieux, explique à un officier supérieur à cheval, accompagné de ses officiers d'ordonnance, les motifs qui lui ont fait violer ainsi la convention internationale de Genève. Avec la calme sérénité du devoir accompli, qui transfigure leurs humbles et naïves physionomies, les prisonniers attendent qu'on décide de leur sort.

En 1886, Detaille couronna son œuvre de la Guerre dans l'est, par l'exécution d'un vaste panorama consacré à la fameuse bataille de Rezonville.



CROQUIS
POUR « LA CHARGE DU 9e CUIRASSIERS »



L'Alerte



GRENADIERS DE LA GARDE

LE PANORAMA DE REZONVILLE

Le panorama de Rezonville, où Detaille eut également pour collaborateur Alphonse de Neuville, a été conçu et exécuté de la même façon que celui de Champigny. Après le choix définitif du sujet, les deux artistes partirent faire leurs études sur le terrain. Le gouverneur de Metz accorda courtoisement toutes les autorisations de séjour ; mais, Alphonse de Neuville, déjà fort souffrant de la maladie qui devait l'emporter peu après, dut interrompre son travail, et ajourner l'exécution de la partie dont il s'était chargé, et qui va de la halte des cuirassiers de la garde sur la grande route conduisant à Metz, au point extrême de la droite française, dans la direction de la ferme de la Gruyère et de Mars-la-Tour. La représentation de Rezonville même échut à Detaille. Ce n'est plus ici, comme à Champigny, une composition à immenses perspectives d'horizon, embrassant de nombreux points de la bataille; l'action se ramasse dans la périphérie relativement étroite d'un fond de village, mesurant à peine un kilomètre de développement.



GRENADIER DE LA GARDE

Il est sept heures et demie du soir. Après une lutte acharnée, l'armée française conserve les positions où elle a combattu toute la journée. Près de la vieille croix de pierre, au centre du village, le général Bourbaki, commandant en chef de la garde, et le maréchal Canrobert, qui dirige les opérations du 6[e] corps d'armée, suivis de leurs états-majors et de leurs escortes, se rencontrent pour conférer, et échangent un solennel salut. Dans les enclos, a fait halte une partie du premier régiment de grenadiers de la garde, de la brigade Jeanningros et de la division Picard; des soldats vont boire à une fontaine, remplir leurs bidons et ceux de leurs camarades. Dans le chemin à droite, au premier plan, les gendarmes de la prévôté du 6[e] corps surveillent l'évacuation, à dos de mulet, des blessés provenant



SOLDATS PORTANT LE COMMANDANT BOUSSENARD

des batteries de la garde; et, indiquent aux ambulanciers la direction à prendre. Des soldats d'infanterie de ligne et des chasseurs à cheval portent sur une civière un des aides de camp du maréchal Canrobert, le commandant Boussenard, qui vient d'avoir un bras enlevé. Dans la direction de Metz, à la gauche du village, au delà de l'ambulance sur laquelle flotte le drapeau à la croix de Genève, la route est couverte de blessés et d'isolés, regagnant péniblement les derrières de l'armée, où le 2e corps commandé par le général Frossard a été rallié. Les maisons de Rezonville sont en feu. Aux premiers plans de la composition des cadavres de fantassins, de cavaliers et de chevaux, des caissons éventrés de l'artillerie de la garde, les murs des jardins et des enclos croulant, montrent combien la lutte a été vive et sanglante.



GRENADIER DE LA GARDE



OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR





BATAILLE D





REZONVILLE

L'artiste lui-même a résumé avec précision l'objectif artistique poursuivi dans l'exécution du Panorama de Rezonville. « J'ai tenté, me dit-il, de montrer un champ de bataille dans sa réalité, sans poses conventionnelles, sans composition outrée, et sans aucune de ces invraisemblances enfantines que le public accueille avec trop de bonne foi. Chacun est à son affaire, sans s'occuper du spectateur, comme dans la plupart des scènes militaires. J'ai voulu que la poésie et l'impression se dégageassent d'elles-mêmes sans trucs ni artifices. J'ai voulu exprimer le silence, le calme du jour tombant; car, sur un champ de bataille, on cause peu; le bruit des détonations laisse très bien percevoir le silence. Au Panorama de Champigny, je préfère le Panorama de Rezonville, comme plus réel, et donnant mieux l'impression de la bataille telle qu'elle est. Je crois avoir laissé un document certain, en même temps qu'un tableau émouvant, où j'ai cherché à donner une impression de grandeur. En tant que document, il y a cependant une erreur; c'est peu de chose, mais je la livre aux critiques de l'avenir. Le peloton qui escorte le général Bourbaki appartenait à l'arme des dragons de la garde impériale; j'ai mis des chasseurs, sur la foi d'un renseignement erroné; il était trop tard pour corriger l'erreur, quand je m'en suis aperçu. »

Le Panorama de Rezonville fut exposé d'abord à Vienne, dans la Praterstrass, où il obtint un grand succès auprès du public et des militaires autrichiens; puis, à Paris, rue de Berri, dans une construction spéciale : le Panorama national. Après cette dernière exhibition, il a subi le même sort que le Panorama de Champigny.



CROQUIS



LA NOUVELLE ARMÉE



CROQUIS POUR « LA DISTRIBUTION DES DRAPEAUX »



ÉTUDE D'APRÈS NATURE POUR « LE RÉGIMENT QUI PASSE »

LA RECONSTITUTION DE L'ARMÉE FRANÇAISE
« LE RÉGIMENT QUI PASSE »
AUX GRANDES MANOEUVRES DE CORPS D'ARMÉE

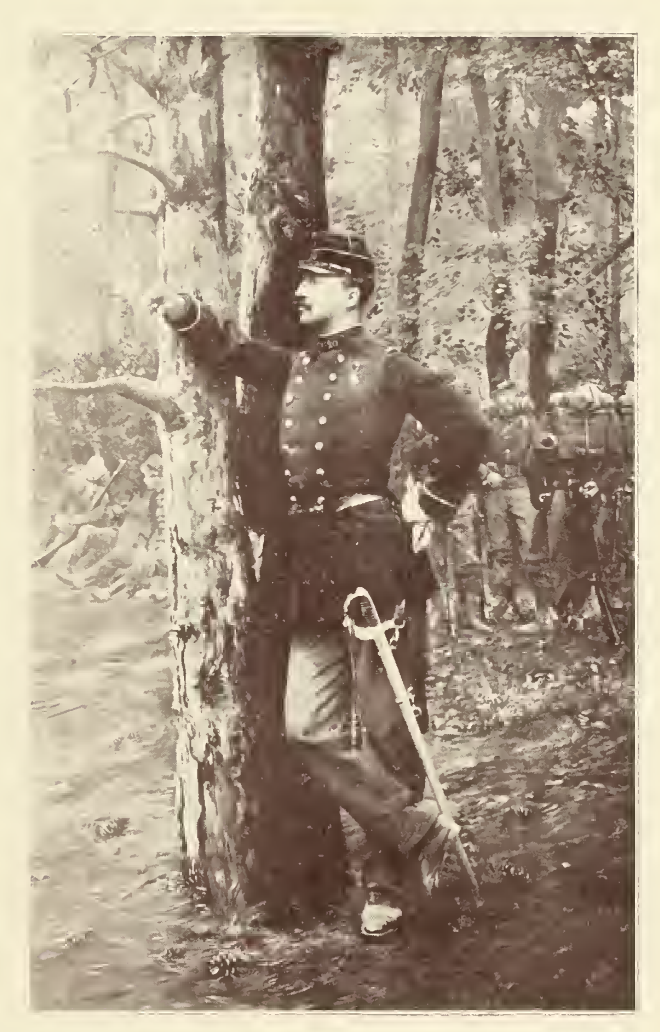
Le gouvernement de Thiers a entrepris la reconstitution de l'armée. Les cadres anciens n'existent plus; les vétérans de l'Empire ont été tués sur les champs de bataille, sont morts de misère dans les casemates des forteresses de l'Allemagne, ou ont pris leur retraite, après les fatigues et les souffrances éprouvées. Le patriotisme de la génération venue à la vie sociale, au milieu de la Guerre et de la Commune, lui a fait accepter avec dévouement et entrain les charges militaires. Des écoles réorganisées ont essaimé de nombreux officiers, instruits, ardents; et, le pays verse à pleines mains, sans compter, l'argent nécessaire pour ce grand œuvre national, que le vainqueur surveille d'un œil inquiet, et tente d'arrêter par ses provocations incessantes. On revoit bientôt dans la rue de nouveaux soldats, de belle allure, bien équipés. A ce spectacle qui réjouit son cœur de patriote, l'artiste songe, après tant de pages douloureuses consacrées aux désastres du passé, à allégoriser, en un tableau réconfortant, l'armée nouvelle. En 1874, il peint : « Le régiment qui passe ».

Par un jour de fin d'hiver, où le soleil pâle perce à peine la brume

épaisse, et ne peut fondre la neige qui couvre le sol et les toits des maisons; près de la Porte Saint-Martin, mémorial glorieux du passage du Rhin par Louis XIV, défile un régiment. Derrière les tambours, tête haute, fier visage, bien pris dans leurs uniformes neufs, marchent les recrues. Les rangs sont alignés, sans flottement; les pas marquent la cadence avec vigueur et souplesse. Groupés le long des trottoirs, contre les parapets des rampes, les Parisiens regardent les troupiers. Ce n'est plus la curiosité qui se lit dans les yeux et dans l'attitude de cette foule de bourgeois, d'ouvriers, de femmes et d'enfants, plus attendrie que joyeuse; c'est le recueillement ému devant l'apparition grandiose de la patrie renaissante. Du colonel aux tambours, le peintre a fait des portraits de toutes les premières figures de son tableau. Un régiment n'a-t-il pas sa physionomie, son âme, par l'unité de sentiments militaires, d'ambitions patriotiques, par l'entrain et l'aisance dans l'allure et la tenue, que sait donner à ceux qu'il commande le chef qui les aime, les comprend et s'en montre fier? L'armée n'a-t-elle pas eu, elle aussi, sa révolution sociale? Être soldat n'est plus un métier, c'est un devoir civique que tout Français doit remplir. L'armée est la nation elle-même, qui s'instruit dans la science de la guerre, dans la pratique de l'énergie physique et morale, pour se défendre et se faire respecter. Le peintre militaire doit donc être désormais non plus un simple peintre de genre, exclusivement préoccupé des uniformes et des équipements, mais un peintre de caractère, apte à faire des visages le reflet de la pensée.

En voyant ce tableau, le public sentit immédiatement tout ce que l'artiste y avait mis d'intentions élevées; le lendemain, « Le régiment qui passe » était populaire. Tous les tableaux qui vont suivre, dans cette série de l'Armée nouvelle, auront ce même ton de patriotisme discret, montrant, sans fanfaronnade comme sans timidité, les progrès de la reconstitution de notre armée; et, toujours, l'esprit, la bonne grâce, avec une pointe de sentiment, ajouteront un charme délicat, une poésie tendre, à ce que le talent de plus en plus sûr et affiné du peintre fera admirer sans réserve : l'ingéniosité naturelle dans la composition, l'exactitude et la précision dans les types, dans les costumes et dans

les mille détails techniques des diverses formes de dispositions et de groupements. C'est que l'artiste aura peint, d'après les sensations éprouvées, d'après les documents recueillis par lui-même, à la caserne, sur le terrain, dans les cantonnements, ayant vécu de la vie militaire, ayant pris une part active aux opérations et aux travaux représentés. Grâce à ces conditions spéciales, il a pu voir combien il y a de grandeur et de noblesse dans le prosaïsme de cette vie, accepté joyeusement, accompli avec conscience; combien le paysan, l'ouvrier, le négociant, instruits, dégourdis et débrouillards, les fils de la bourgeoisie et de l'aristocratie, bien élevés, élégants et fiers, au Champ de Mars, faisant l'exercice avec entrain et gravité; pendant les grandes manœuvres, infatigables pousse-cailloux, cavaliers intrépides, alpins hardis, sont des types plus pittoresques, plus originaux, que le loustic de cabaret, le bouffon de la chambrée, le troubadour de la permission de dix heures, le hussard fourrageur, le marmiton de bivouac, le brisquard et la vieille culotte de peau, d'Horace Vernet, de Charlet et de Bellangé.



PORTRAIT DE DETAILLE EN SOUS-LIEUTENANT DE CHASSEURS, PAR LEMEUNIER

En 1876, Detaille avait été nommé sous-lieutenant de réserve au 20e bataillon de chasseurs à pied; à ce titre, il fit les grandes manœuvres

du 3e corps d'armée, qui avaient pour terrain les plaines de l'Eure. Ce n'est point un officier amateur et de parade. Pendant tout le mois qu'elles durent, il remplit les fonctions de son grade, dans toute la plénitude des devoirs, des responsabilités et des fatigues qu'elles imposent, avec une conscience, une habileté et une bonne humeur qui lui attirent le respect affectueux de ses soldats et l'estime déférente de ses chefs. Ses carnets en témoignent. Il y a de tout là-dedans, de la statistique, de la topographie, de la stratégie et de l'art. Le sous-lieutenant, sérieux, avisé et plein de sollicitude pour ses hommes, écrit des informations techniques de ce genre : « Gonpillers : 349 habitants, bâti en étage sur le coteau ; jardins clôturés, maisons en descendant sur la plaine. Ressources : vaches, 120 ; mulets et chevaux, 62 ; moutons, 200 ; poules, 22 ; chariots, 48 à deux roues, 2 à



CROQUIS DES MANOEUVRES DU 3e CORPS



CROQUIS DES MANOEUVRES DU 3e CORPS

quatre roues; citernes, 16 et puits 7. Bonne position au-dessus du village pour l'action. Retraite par la route de Septeuil carrossable. » Et, il indique nettement, dans une vue panoramique, les rivières, les routes



Le Régiment qui passe



CROQUIS DES MANOEUVRES DU 3e CORPS

et les sentiers. Ensuite, l'artiste reprenant ses droits, croque ici un cavalier luttant avec sa monture qui ne veut point se mettre à l'eau, là un attelage embourbé, ailleurs une plantureuse matrone normande, la silhouette fuselée d'un clocher, etc. Après cela, on lit cette note vibrante : « Réception fraternelle faite par le bataillon de chasseurs à Dreux. Toasts, chants patriotiques, visite à la Chapelle de Dreux ; et dîner improvisé à Aussigny, rendu aux officiers du 17e, avec fanfares, illuminations, etc. » Quelques feuillets plus loin, à la réflexion humoristique que la bataille donnée sous les yeux du maréchal de Mac-Mahon ressemble par trop à une revue, succède la mention d'un magnifique coucher de soleil ; et, une série de dessins montrent les réserves sous bois faisant la sieste, le maréchal Canrobert au milieu



CROQUIS DES MANOEUVRES DU 3e CORPS

des soutiens couchés, la pose des fils télégraphiques sur les arbres dans les champs, l'attaque d'un village à la baïonnette ; et vingt autres incidents et faits, esquissés ou commentés, selon qu'ils contiennent

une leçon professionnelle, un renseignement artistique, ou qu'ils doivent rester à l'état de souvenirs d'une intéressante période de la vie.

De ces manœuvres, Detaille rapportera les sujets de cinq tableaux, dont les éléments constitutifs ont été ainsi cueillis à la volée, au cours d'une marche, pendant une halte; médités le soir, au gîte de l'étape, pendant les nuits à la belle étoile, contre une meule de blé; tableaux qui sont chacun une sorte de résumé des opérations, non point simplement dans ce qu'elles ont d'artistique comme combinaisons originales de formes et de couleurs, groupements pittoresques de masses militaires, etc., mais, dans le caractère physique et moral que donnent aux officiers et aux soldats l'organisation nouvelle et l'esprit nouveau de l'armée.

C'est, en 1876, « L'Observatoire du moulin », épisode d'une journée de bataille. Le commandant d'une reconnaissance est monté sur l'échelle d'un moulin haut perché sur la colline, pour observer avec sa longue-vue la situation de l'adversaire; le capitaine, resté au bas, cherche aussi à s'en rendre compte; et, le lieutenant assis sur le gazon pointe sur la carte les indications que lui donne le commandant. Le même site pittoresque fournira le cadre à une autre composition représentant un thème peu différent, quoique divers. Au pied du moulin, un général, accompagné d'officiers étrangers, écoute les explications du commandant d'une batterie d'artillerie, qui, du haut du tertre, tire à toute volée. Une compagnie de fantassins attend, en faisant la sieste dans l'herbe, l'ordre de marcher. A gauche, au premier plan, des paysans, des ouvriers et un peintre portant sur son dos tout un attirail de campagne, parasol, boîte à couleurs et chevalet, regardent curieusement le groupe des officiers étrangers.

La peinture de mœurs ne perdra point ses droits au milieu des préoccupations de la tactique nouvelle. De cette année 1876 date « Le barbier du bataillon », un fin croquis de la vie en plein air des grandes manœuvres. Le bataillon du 20e chasseurs à pied bivouaque; les soldats préparent la soupe du soir. Deux officiers ont réclamé les bons offices du barbier; c'est, le lendemain, jour de revue. L'un est aux mains de l'opérateur, qui fonctionne avec toute la gravité que comporte le grade des

clients; l'autre, assis sur des cantines, roule une cigarette, en racontant à son camarade une histoire dont il sourit; le narrateur est l'artiste lui-même en uniforme de sous-lieutenant.


FEUILLE DE CARNET DE MANŒUVRES

Dans le « Souvenir des grandes manœuvres », peint en 1879, on voit des tirailleurs faisant le coup de feu entre des meules de blé, sous les ordres d'un capitaine qui indique les opérations à un officier autrichien à cheval. Des paysans se sont hissés sur une meule pour contempler le spectacle militaire, qui paraît les intéresser fort, à leur attitude d'attention minutieuse et de naïf ébahissement.

Deux années après, fut exposé, à la Société des aquarellistes, « Le maréchal Canrobert aux grandes manœuvres du 3e corps », épisode mentionné avec soin par Detaille dans son carnet de route, à la date du 12 août, devant Drocourt. « Le maréchal Canrobert et le général Lebrun, accompagnés de leurs officiers d'ordonnance, passent en break sur la route, se rendant à l'entrée du village où ils vont monter à cheval. Ils traversent le groupe des officiers étrangers. » Dans ce tableau, plus expressivement encore que dans aucun de cette série, Detaille fait la démonstration irréfutable de la valeur du principe d'esthétique qu'il a adopté comme base de sa manière : Prendre les choses, les hommes et les

événements par leur côté le plus simple est encore le meilleur moyen pour en obtenir la forme la plus grandiose et la plus vraie. Est-il, en effet, un épisode de cette figuration de la guerre qui soit moins sensationnel d'apparence, qui ait autant de simplicité, pour ne pas dire de banalité ; et, qui même, par les personnages en cause, l'un illustre, l'autre appartenant à la haute hiérarchie officielle, devait faire sourire tous les spectateurs de médiocre imagination? Or, l'artiste a tiré de cette simplicité, de son contraste avec la solennité traditionnelle qu'évoque la pensée de la représentation de ce sujet par un peintre militaire classique, l'effet le plus saisissant, qui éveille aussitôt une foule d'idées ingénieuses, originales et élevées. Il est vrai que cette manière hardie exige une sûreté et une délicatesse d'esprit et de main peu communes, sans lesquelles la composition verserait immédiatement dans une grotesque puérilité.


PAGE D'ALBUM

En 1880, ce sont également deux tableaux de grandes manœuvres qu'il expose, manœuvres faites dans le Limousin, l'année précédente, sous la direction du général de Galliffet. Dans l'un, il a peint le général et les officiers étrangers assistant au défilé d'un régiment de chasseurs à cheval; dans l'autre, un bataillon d'infanterie faisant une halte au sommet d'un coteau, thème à mettre en relief, par des types finement observés, l'énergie et l'intelligence des sous-officiers et des officiers réservistes et territoriaux.

Entre temps, il a exécuté cinq autres tableaux : « Le retour de la promenade militaire (Saint-Germain) », « L'exercice à pied de la carabine », « Le poste d'ambulance à la revue de Longchamps », « Le billet de logement » et « Son ancien régiment » : études origi-



Souvenir des grandes manœuvres



Dr LIOUVILLE



COMMANDANT FAYET

nales de mœurs militaires, et pittoresques fantaisies.

Après la guerre, les régiments réorganisés n'avaient reçu, pour tous drapeaux, que de simples fanions en laine, sans franges ni cravates, ni ornementation : l'armée était en deuil. Mais, quand l'œuvre de reconstitution fut achevé, en 1879, le gouvernement décida que de nouveaux drapeaux seraient distribués, chacun portant dans ses plis l'inscription des batailles et des combats glorieux auxquels le régiment a pris part. La Fête nationale du 14 juillet était choisie comme date, et l'hippodrome de Longchamps pour théâtre de cette cérémonie. Detaille fut chargé de représenter, en un grand tableau destiné au Musée national de Versailles, « La Distribution des drapeaux ». Il prit pour sujet le moment de la cérémonie où le grand État-major de l'armée, maréchal Canrobert en tête, se range devant la tribune officielle, pour saluer le Président de la République, les Présidents de la Chambre des Députés et du Sénat, les ambassadeurs des Puissances étrangères et les représentants des grands Corps de l'État. Sur la piste de l'hippodrome sont



GÉNÉRAL PITTIÉ



UN DÉPUTÉ



M. MADIER DE MONTJAU



GÉNÉRAL ZENTZ

groupées, à droite, les délégations des régiments d'infanterie, à gauche celles des régiments de cavalerie. Les tribunes du public forment le fond du tableau. La composition ne manquait pas de caractère, par cette idée sociale et politique de l'hommage rendu par les plus hauts chefs de l'armée à la représentation nationale, incarnée dans le Président de la République élu par elle, en présence des ambassadeurs de tous les pays, témoins de cette consécration solennelle du relèvement militaire de la France; elle semblait la plus ingénieuse pour donner, dans un document historique, satisfaction à toutes les exigences de l'étiquette et du protocole. Le tableau, exposé au Salon de 1881, fut très critiqué. Detaille, loyalement, reconnut qu'il s'était trompé : Le document historique avait dévoré l'œuvre d'art. Il détruisit le tableau, dont il ne reste plus aujourd'hui, dans son atelier, qu'un seul fragment, le groupe des généraux, conservé comme pièce iconographique, toutes les figures étant des portraits, exécutés d'après nature, avec une admirable précision.



GÉNÉRAL OSMOND



LE MARÉCHAL CANROBERT
(DISTRIBUTION DES DRAPEAUX)

Il faut ajouter à cette série de « L'armée française nouvelle », « Les funérailles de Pasteur », du Salon de 1897 : le



M. LOCKROY



M. MAGNIN

bataillon des chasseurs de la garnison de Paris défilant devant le Président de la République et les délégations des grands Corps de l'État; « Les Victimes du Devoir », exposé en 1886. Au sujet de ce beau tableau, dont l'État a fait l'acquisition, et qui, à l'Exposition universelle de Bruxelles, de cette année, a valu à son auteur la Grande médaille d'honneur, Detaille me dit : « Après avoir célébré l'armée de la guerre, j'ai voulu rendre un hommage artistique à l'armée du devoir, au dévouement et au courage des pompiers et des gardiens de la paix, qui, chaque jour, risquent la mort dans les catastrophes et les sinistres, pendant que, dix pas plus loin, la vie de Paris continue calme et sans émotion. Pour la composition, je me suis documenté en me faisant prévenir toutes les fois qu'il y avait quelque part un grand incendie; c'est forcé à déclarer, mais j'y allais toujours en grande hâte. J'ai ainsi assisté, entre autres, à l'incendie des décors de l'Opéra, rue Richer, où j'ai été témoin d'actes qui m'ont rempli d'admiration et de respect pour le pompier qu'on caricature dans les revues de théâtre et dans les vaudevilles, pour le gardien de la paix que la foule est toujours prête à écharper; j'ai fait en outre de nombreuses études dans toutes les casernes de pompiers, dessinant et



GAMBETTA
(DISTRIBUTION DES DRAPEAUX)

peignant chevaux, voitures, pompes à vapeur et à bras, soldats et officiers, portraiturant le colonel Varigault, le capitaine Marix, le capitaine adjudant-major Brulé, et les fonctionnaires de la ville de Paris qui assistent généralement aux grands incendies, le préfet de la Seine, M. Poubelle, le préfet de police, M. Lépine, le chef de la sûreté, M. Goron, etc. Toutes ces peintures, comme les précédentes, sont des « Choses vues », dans le but de continuer à peindre l'histoire de mon temps, l'œuvre que j'ai entrepris, et qui me tient fort au cœur. »



PREMIER CROQUIS POUR « LES VICTIMES DU DEVOIR »

La conception de l'idée, la vision du sujet, dans « les Victimes du devoir », ont été si nettes, si précises, que la représentation a atteint une vérité et une intensité de vie, qui font de ce tableau une des productions les plus originales et les plus caractéristiques de l'École française contemporaine.

Enfin, dans « le Rêve », de 1886, Detaille symbolisera magnifiquement, par une composition de haute et poétique inspiration, l'âme de l'armée nouvelle. Sur le champ de manœuvres, vaste plaine dont les blés mûrs ont été moissonnés, les soldats dorment en longues files, près des faisceaux de fusils et du drapeau roulé sur les baïonnettes. Dans le ciel étoilé une apparition se dessine : des fantassins qui chargent en chan-



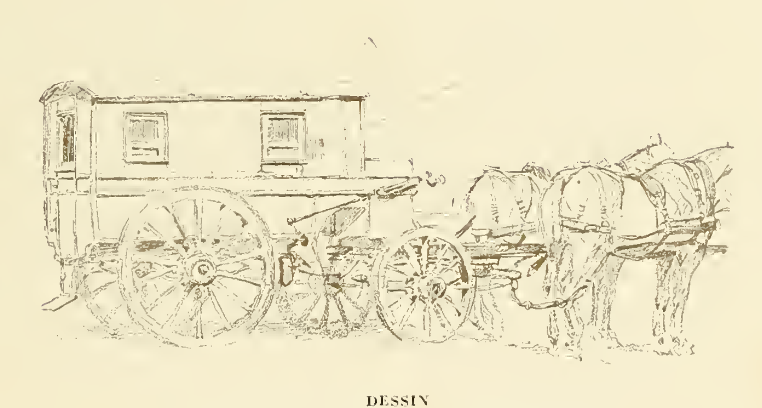
Les Victimes du devoir

tant, des drapeaux qui frissonnent dans le vent au-dessus des têtes.... Est-ee....

La grande revue d'honneur
Que dans les Champs-Élysées
A l'heure de minuit
Passe le César qui n'est plus?

Non! C'est... l'espérance qui fait battre tous les cœurs; c'est... la foi qui illumine tous les visages; c'est... ce que Dieu tient dans sa main; c'est... demain!

L'année prochaine, l'artiste nous montrera dans une grande composition — allégorie autant que page d'histoire — le réveil : L'armée française passée en revue à Châlons par l'Empereur de Russie : la France replacée par l'alliance d'un grand souverain et d'un grand peuple au premier rang des nations.



DESSIN

POUR « L'AMBULANCE DE LA REVUE DE LONGCHAMPS »



CIRQUE SUR LE « KLÉBER »
PAGE DE CARNET
(CAMPAGNE DE TUNISIE)



PAGE DE CARNET DE CAMPAGNE

LA CAMPAGNE DE TUNISIE

En 1881, poursuivant l'application de son système des études prises sur le vif, des impressions ressenties au contact immédiat des hommes, des choses et des événements, Detaille demandait au Ministère de la guerre l'autorisation de faire la campagne de Tunisie. On l'attacha à la brigade Vincendon du corps expéditionnaire, comme officier à la suite de l'État-major. Parti de Paris, le 9 mai, il arrivait à la Calle, le 14; et, de là, le lendemain, en compagnie du peintre Berne-Bellecour, et escorté par un détachement de spahis, il rejoignait la brigade au camp de Roum-el-Souk.

Par ses carnets remplis de notes, de croquis et de dessins, pendant la campagne, comme pendant les voyages précédents, on peut suivre pas à pas, à travers le pays des Khroumirs, l'artiste, qui travaille sans répit, sous la suggestion irrésistible d'un spectacle merveilleux, constamment renouvelé; et étudier ainsi, de nouveau, la genèse artistique de son œuvre.

Le camp de Roum-el-Souk fournit matière à de nombreux dessins : des vues panoramiques, un convoi de chameaux chargés de caisses


ABDULLAH BEN SAAD

d'approvisionnement, le café arabe après le déjeuner, les travaux de défense du camp avec les boîtes à biscuit, — ce qui lui fait donner par les troupes le nom plaisant de « Biscuitville ». Entre Roum-el-Souk et Sidi-Abdallah, sur le pommeau de sa selle, il croque, d'un trait rapide et précis, tout ce qui passe à portée de son crayon, tout ce qu'il aperçoit présentant un caractère plastique, une originalité de forme et de couleur. Sidi-Abdallah est un marabout fameux dans toute la Tunisie. A son entour devaient, pensait-on, se concentrer toutes les forces de l'ennemi. Dans son journal de campagne, inédit, un jeune officier décrit ainsi ce marabout : « C'est une petite kouba capable de contenir deux ou trois hommes y compris le mort. Le tombeau du saint est éclairé par une petite lampe (éteinte d'ailleurs), couvert par le drapeau vert du prophète et gardé par un vieillard qui nous considère avec calme et tristesse. Je lui fais dire par mon spahis qu'il n'a rien à craindre, pas plus les violences pour lui que les profanations pour celui qui repose sous sa garde. Il croise ses mains sur sa poitrine et s'incline profondément. » Un dessin nous montre le pittoresque marabout.

La brigade quitte Sidi-Abdallah pour Aïn-Draham par un temps épouvantable, dont l'artiste se console en esquissant les silhouettes étranges des cavaliers et des fantassins courbés sous la pluie torrentielle et sous les rafales d'une brise glacée.

MOHAMED BEN BOUSSA
3e SPAHIS, 6e ESCADRON



Le Rêve

(Musée national du Luxembourg)



AU CAMP D'EL-ATTATFA

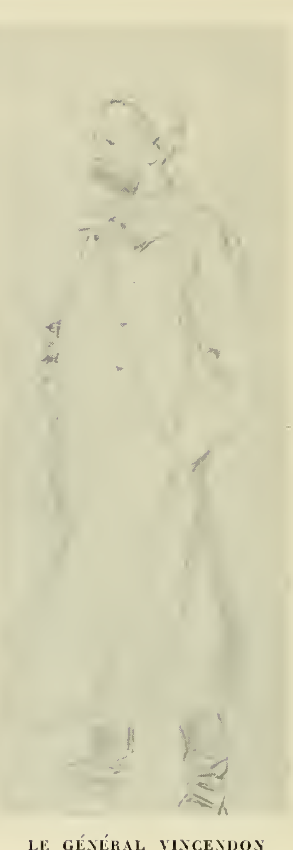
A l'arrivée au cantonnement, le général fait allumer par l'artillerie de grands feux, autour desquels se pressent les soldats et les officiers du 7e chasseurs à pied, « la tête et le cou enveloppés de mouchoirs, comme au siège de Paris », note Detaille au bas de la page représentant cette scène, qui évoque à son imagination le souvenir de tant de visions analogues, qu'il fixa si souvent sur ses carnets, aux postes avancés de Châtillon, du Bourget, de Joinville et d'Avron. Le lendemain, le ciel s'est rasséréné et attiédi; il dessine le porte-fanion du général Vincendon, M. de la Geneste, juché sur un haut rocher, sous les yeux d'un Khroumir qui paraît le contempler avec une respectueuse admiration.

Suit un feuillet de notes où l'artiste, à l'esprit éveillé, à l'œil pénétrant, se montre à l'affût du moindre détail intéressant de paysages, d'hommes et de choses : « Partis du camp de Aïn-Draham après une nuit de pluie et de vent qui a failli emporter la tente. Passé à travers une forêt de chênes. Le lichen a poussé sur l'écorce; et, dans le lichen, des fougères ont pris racine. Arbres énormes. Route impraticable. Beaucoup de vent et très

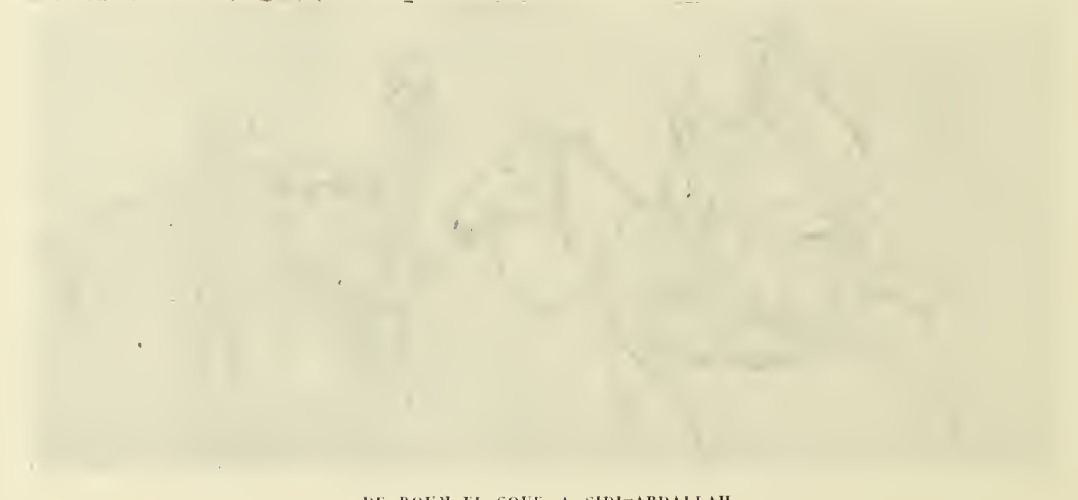


LE COMMANDANT GUERRIER

froid. Nous arrivons à 11 heures à El-Attatfa. Un vent épouvantable. Impossible de rien distinguer au milieu de la bourrasque. L'intendant Enjalbert, avec qui nous avons fait route, nous présente au général Vincendon qui nous invite à déjeuner avec le commandant Guerrier, le capitaine Cherfils, le capitaine de Villebon du 7e chasseurs à pied, Thétard du 4e hussards, Ben Amor Cheick, le capitaine Cussac, le lieutenant Chollet, chef du goum. On transporte les tentes dans un endroit plus abrité. Le général Caillot vient au camp et veut



LE GÉNÉRAL VINCENDON



DE ROUM-EL-SOUK A SIDI-ABDALLAH

nous emmener avec lui. Les zouaves viennent faire la route. Le général Vincendon en chechia et petite capote cause avec eux; ils le prennent

pour un des leurs. Musique joue. Dîner très gai avec général et son État-major. Au début, on amène des prisonniers khroumirs conduits par des



AU CAMP D'OULDJ-SOUK

hussards en shako. » Detaille fait le portrait du général Vincendon en ce costume fantaisiste, et celui du commandant Guerrier, chef d'État-major, vêtu de la même façon. Il veut dessiner les figures de ces Khroumirs, d'une physionomie superbe; mais, les prisonniers s'y refusent; ils se cachent le visage dans leurs burnous; et, les soldats doivent leur tenir la tête et les mains pendant qu'on les portraicture.



AU CAMP D'EL-ATTATFA

A la date du 14 mai, composition fort plaisante, dont le journal de l'officier fournit l'explication : « Nous campons à El-Attatfa, jolie sitau-

tion, entre deux mamelons boisés, où le perdreau rouge se rencontre en masse. Le général nous permet d'en tuer un ou deux. Ceci améliore l'ordinaire, ainsi que la venue de quelques Arabes, mis en confiance par un prix très rémunérateur, et qui viennent nous vendre des légumes, des poulets, des moutons, du miel, et même du beurre. Ce dernier, verdâtre, m'est présenté dans un vieux morceau de burnous qui semble avoir servi de mouchoir à plusieurs générations. L'Arabe qui me le vend prend mon hésitation pour une crainte d'empoisonnement; et, pour me rassurer, il plonge dedans un doigt noirâtre, le lèche, et recommence à plusieurs reprises la même opération. »

La vie au camp d'El-Attatfa n'est ni monotone ni banale. « La chasse et les arts occupent nos loisirs, rapporte ce même journal; toutefois nos crayons conservent une réserve discrète en présence de ceux de nos hôtes, MM. Detaille et Berne-Bellecour. Nous avions déjà notre Académie des Lettres avec MM. Paul Bourde (du « Temps »), Farcy (de « la France » et Farmann (du « Standard »), et nous voilà avec une Académie des Beaux-Arts. Nous pensons sérieusement à organiser un Salon et des conférences académiques, quand nous apprenons que nous allons quitter notre camp pour marcher vers le nord. » On s'occupait d'art, en effet, à El-Attatfa. Un soir, un colonel demande à Detaille la permission de lui présenter un soldat de son régiment, dont les dessins font l'admiration générale, et que, pour son compte personnel, il goûte fort. Le jeune dessinateur montre à l'artiste quelques-uns de ses travaux. « Ce n'est point mal, dit Detaille; que comptez-vous faire quand vous aurez quitté le régiment? N'entrerez-vous pas à l'École des Beaux-Arts? — Jamais de la vie, mon lieutenant, répliqua le soldat; j'irai carrément sonner chez M. Detaille; on le dit si bon garçon



CAPORAL TUNISIEN DÉSERTEUR



Marche de la Brigade Vincendon
(Expédition de Tunisie)


LE CAMP DE ROUM-EL-SOUK

qu'il ne me refusera pas ses conseils. » Devant ce compliment spontané, Detaille sourit; le colonel part d'un éclat de rire; interloqué tout d'abord, le soldat resta ahuri quand on lui apprit que l'officier, à qui il montrait ses dessins et qui ne les trouvait pas mal, était le maître même dont il espérait recevoir, un jour prochain, les leçons.

La colonne Vincendon quitte El-Attatfa, le 19 mai, et arrive, par un très beau temps, à Ouldj-Souk. Le carnet de l'artiste, à cette date, fait mention d'un incident qui faillit devenir pour lui tragique : « Beaucoup de brouillard. Temps froid. Déjeuner à la hâte. Arrivée de nouveaux Khroumirs. Le temps se lève. Départ de la brigade. Je monte un cheval du commandant Guerrier. Bride mal ajustée. Le cheval s'emballe sur un ravin. Je peux le jeter de côté à temps. La selle se défait. Tout réparé. Chemin difficile. On le trace à mesure à coup de pioches et de serpes. Arrivée devant une montagne. Les Khroumirs réunis envoient deux ou trois émissaires qui viennent faire leur soumission. Nous allons à cheval avec Bartholi et Thétard dans les gourbis qu'ils ont abandonnés. » Ces gourbis

forment le sujet d'un croquis au-dessous de cette note. Pendant le déjeuner de l'état-major, au nouveau campement, se passe une scène



SUR LE PONT DU « KLÉBER »

pittoresque que Detaille dessine immédiatement : « Les muletiers viennent réclamer. Le général les calme en leur promettant que dans trois jours ils seront renvoyés. Ils se précipitent tous sur le général en lui embrassant les vêtements. » Je trouve dans le journal d'officier le récit de ce singulier incident : « La surveillance des convois demande un soin particulier, si l'on songe à la quantité considérable de mulets qui constituent le seul mode de transport et cela dans les conditions suivantes : Chaque bête a un conducteur, tous deux sont réquisitionnés et payés un franc par jour, et encore! Tous les cinq jours, la somme totale est remise par moitié aux deux Arabes commandant les deux groupes du convoi ; puis, comme chacun de ces groupes se subdivise en dix fractions, chaque chef de fraction reçoit la paye de ses hommes et remet à chacun d'eux ce qui lui revient. Il n'est pas besoin de connaître depuis longtemps les autorités arabes pour être fixé sur la façon dont la solde des malheureux convoyeurs traversera ces deux terribles épreuves; elle arrive au but dans un état lamentable. L'Arabe ne se

plaint pas, mais il cherche à s'en aller. Aussi la troupe qui le garde a-t-elle une mission qui se rapproche bien plus de celle du gendarme que de celle du soldat. »

Detaille met à profit la halte de plusieurs jours dans ce camp pour dessiner de nombreux types d'officiers et de soldats, de fantassins, de cavaliers, de muletiers, de chameliers; et prendre des croquis de paysages et des vues panoramiques de la région.

Le 21 mai, la colonne lève le camp. « Parti à cheval avec le général Vincendon, écrit l'artiste sur son carnet; les malades sous escortes ont été dirigés sur Tabarka. Dans la plaine, tapage assourdissant de grillons et de cigales. Passé cours d'eau; les chevaux boivent. Grande cavalcade de tous les officiers montés de la brigade, spahis et hussards. A la Calle, le 88e nous reçoit comme des sauveurs. Il était comme bloqué. Allé chez les mercantis. Pris bain de mer. Tout l'état-major se met à l'eau. Déjeuner sur la plage très gai. Nous faisons nos adieux

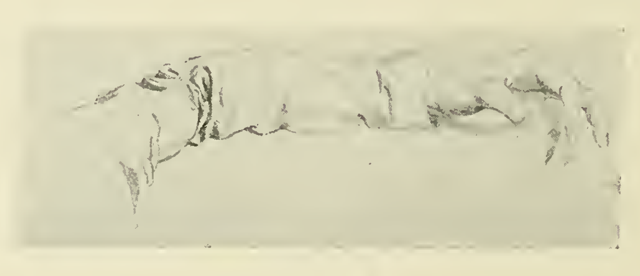


SUR LE PONT DU « KLÉBER »

et nous frétons une tartane. Parti dimanche de la Calle. Embarqué sur le « Kléber ». Temps très beau. Mouillé la nuit à Bizerte. » Et, ces notes

sont illustrées de croquis et de dessins de toutes sortes : Paysages de Bizerte, flotte française au mouillage à la Calle, le pont du « Kléber », train en feu de Bizerte à la Goulette, etc. Peu de jours après, Detaille rentrait en France, par la voie de Bône et Marseille. Le gouvernement le promut au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur, avec la mention spéciale au décret : « Services artistiques rendus pendant l'expédition. »

Malgré l'amas de notes et de documents recueillis, cette campagne de Tunisie ne figure dans l'œuvre de Detaille que par trois aquarelles : « Halte de la brigade Vincendon », « le Port de Bizerte », « Spahis et gendarmes maures », et par une grande toile : « Bataille dans les rues de Sfax », qui fut exposée, en diorama, à Vienne, en même temps que le Panorama de Rezonville. « Je n'ai pu mettre à profit cette expédition comme je l'aurais voulu, m'avouait un jour l'artiste; j'ai eu le tort de superposer mes impressions; et, au retour, de me laisser séduire par les panoramas. J'avais à cœur d'apprendre à peindre et à me débrouiller sur de grandes surfaces; je voulais réparer de suite l'échec de « La distribution des drapeaux » ; et, au milieu de toutes ces préoccupations, la Tunisie a été un peu oubliée. Je pensais la reprendre plus tard; la Russie et l'Autriche me l'ont fait oublier de nouveau. C'est pour moi un remords. »



ÉTUDE DE BRAS



Bizerte



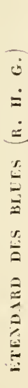
LES ARMÉES ÉTRANGÈRES



PIPER DU 42e HIGHLANDERS



EN ANGLETERRE
AU CAMP D'ALDERSHOT. — LONDRES
L'ILE DE WIGHT


ÉTENDARD DES BLUES (R. H. G.)

Après avoir montré, dans la série que je viens de décrire, la renaissance de l'armée française, l'artiste a voulu étudier les armées étrangères. Il fait pour cela, de 1879 à 1884, des voyages en Angleterre, en Autriche et en Russie, d'où il rapporte des compositions qui tiendront une place importante dans son œuvre.

Le premier de ces voyages a été celui d'Angleterre, en mai-septembre 1879. « Auparavant je suis allé en Angleterre, me déclare-t-il, mais je n'y avais pu faire que des croquis rapides, inutilisés; je ne compte pas un voyage fait à l'âge de cinq ans, avec mon père et ma mère, pendant lequel je barbouillais de dessins notre passeport. » Pendant les grandes manœuvres annuelles, il fut, au camp d'Aldershot, l'hôte du corps d'officiers du premier bataillon du Rifle brigade, commandé par S. A. R. le duc de Connaught.

Avant d'analyser les tableaux exécutés pendant cette cam-

pagne artistique, ne serait-il pas utile d'esquisser l'état, à ce moment, de la peinture militaire dans l'École anglaise?

Pour qui étudie l'histoire moderne de cette école, la pénurie de peintres militaires de valeur est une surprise. Dans le catalogue général des œuvres de maîtres, on ne trouve guère que « La mort du général Wolfe », par Benjamin Wœst; « La mort du général Pearson », par Copley; « L'entrevue de Wellington et de Blücher à la Sainte-Alliance, après Waterloo », par Maclise; mais, ce sont là surtout des compositions traitées à la façon des tableaux d'histoire par des artistes qui ne se sont point fait une spécialité des scènes militaires, et n'ont point étudié sérieusement le soldat, ni dans ses uniformes, ni dans ses mœurs. Le catalogue de la section anglaise de l'Exposition universelle de 1889 ne fait mention que de trois peintures de cette catégorie, signées de noms, peu connus : John Charlton Wels et André Gow. Le peintre le plus apprécié en ce genre est une femme : miss Thompson. Les artistes célèbres n'ont guère fait choix de sujets se rapportant à l'armée que pour les composer au point de vue philosophique et social. C'est « Dernière Revue » d'Herkomer, qui représente les invalides de Chelsea, assis en ligne sur les bancs de leur chapelle; et dont la scène du vieux soldat tâtant le bras à son voisin qui baisse dolemment la tête sur sa poitrine et laisse tomber sa main inerte sur ses genoux, comme s'il venait d'expirer, caractérise l'inspiration; c'est l'allégorie sentimentale du « Guerrier heureux » de Watts, que résument philosophiquement les vers placés en épigraphe au bas du tableau :



A PARKUST BARRAKS

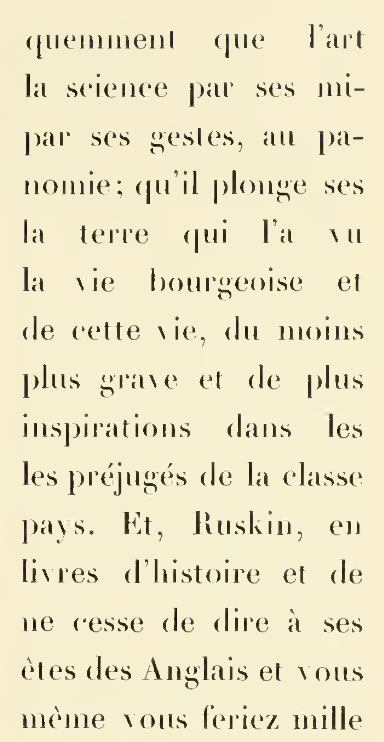
Il n'est pas vaincu, celui qui tombe sur le champ de bataille
Et consent à mourir, ne consentant pas à se rendre;
Dont la mort ne peut troubler le cœur constant,
Fidèle à sa foi, à son devoir, à son amour.



Leurs Altesses Royales le Prince de Galles et le Duc de Connaught
au Camp d'Aldershot



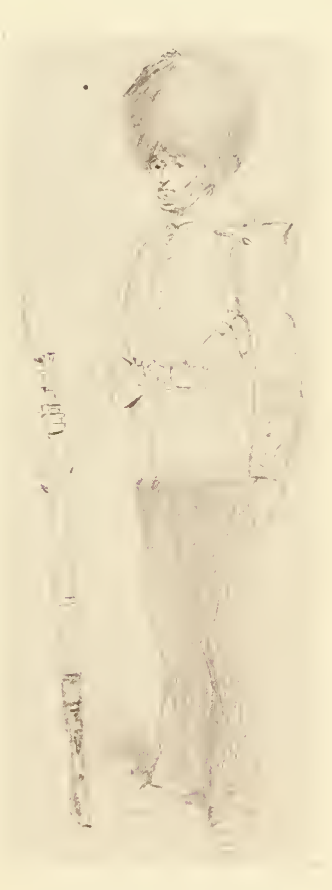
A PARKUST BARRAKS



On a écrit éloquemment que l'art anglais tient à tout : à la science par ses minuties, à la psychologie par ses gestes, au patriotisme par l'autonomie; qu'il plonge ses racines, bien loin, dans la terre qui l'a vu naître, qu'il est issu de la vie bourgeoise et familiale, des rêveries de cette vie, du moins en ce qu'elles ont de plus grave et de plus recueilli; qu'il puise ses inspirations dans les idées, les sentiments et les préjugés de la classe la plus intellectuelle du pays. Et, Ruskin, en maintes pages de ses livres d'histoire et de ses traités d'esthétique, ne cesse de dire à ses compatriotes : « Vous êtes des Anglais et vous ne pouvez pas, quand même vous feriez mille fois mieux que vous ne faites, produire quelque chose de bon en dehors de ce que vos cœurs anglais vous inspireront, et de ce que les cieux de l'Angleterre vous enseigneront. » Or, ce qui est la forme la plus active, sinon la plus féconde, de la vie, la guerre, semble être resté inconnu ou dédaigné dans l'art anglais, si largement ouvert à toutes les autres ma-



A LA TOUR DE LONDRES



A LA TOUR DE LONDRES

nifestations humaines, et qui, à son sommet, compte des philosophes et des poètes d'une haute valeur : Watts, Burne Jones, Holman Hunt, Madox Brown, Leighton, et Dante Rosetti.

La cause de la pénurie de peintres militaires en Angleterre ne serait-elle pas dans cette particularité sociale, — antithèse caractéristique de ce qui a été l'origine même de notre école de peinture militaire, si brillante, — que l'armée n'y est pas la nation, mais une simple agglomération de volontaires et de mercenaires? Le recrutement se fait exclusivement par le volontariat et surtout par le racolage. L'écharpe



GÉNÉRAL A. ELLIS



TENUE DE MANOEUVRE DES LIFE-GUARDS

de service en sautoir, à sa casquette ou sur sa toque, signe distinctif de sa fonction spéciale, un nœud de faveurs, bleu, blanc et rouge, qui

flotte coquettement au vent, un élégant stick à la main, le sergent racoleur arpente le trottoir aux abords des casernes et des public-houses. Manœuvres, ouvriers, paysans, qui n'ont pas de travail, à qui la vie civile est trop cruelle, accostent le beau sous-officier, par sa belle mine, enseigne vivante des joies et des satisfactions que réserve l'état militaire. A la première taverne, le contrat est bien vite conclu; et, la recrue nouvelle, en denier à Dieu d'engagement, touche le shilling de la reine. Wellington disait : « Il n'y a que la plus vile classe qui entre au service. » Les idées se sont un peu modifiées depuis 1811 ; il ne s'attache



S. A. R. LE DUC DE CONNAUGHT



GRANDE TENUE DES LIFE-GUARDS

plus au métier de soldat le mépris qu'il était jadis, dans l'aristocratie et la bourgeoisie, de bon ton d'afficher. Cependant, aujourd'hui encore,

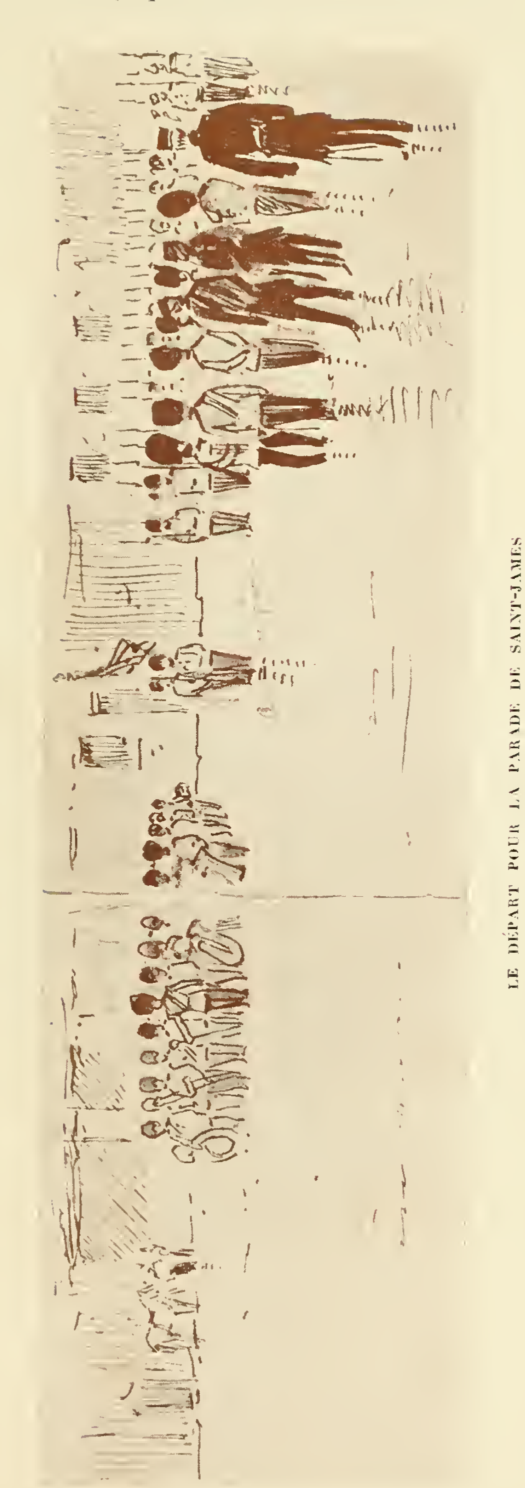
les punitions corporelles les plus humiliantes, telles que la fustigation avec le chat à neuf queues, sont en usage, alors qu'elles ont disparu de tous les codes militaires du monde. Il y a une autre raison. Les batailles et les combats n'ont jamais eu, en notre temps, pour théâtre le sol de la patrie; la guerre n'y a point revêtu le caractère de la défense du foyer; toujours, elle a été ou une guerre de mercenaires et d'alliés, comme en Portugal et à Waterloo; une guerre de lutte contre des colonies révoltées, les États-Unis, le Canada, les Indes; une guerre commerciale : l'Égypte, le Soudan, l'Afrique du Sud, etc. A leurs souvenirs ne se rattachent donc point les idées de dévouement, d'héroïsme et de foi patriotique, qui, en France, entraînent et font palpiter tous les cœurs.

De sa constitution spéciale, de ses habitudes et de ses mœurs, l'armée anglaise tire une originalité de physionomie et de caractère, bien faite pour attirer un peintre militaire. Ces soldats qui se sont engagés, sans qu'il soit entré, jamais ou fort rarement, dans cet acte, d'autre objectif que celui d'échapper à la misère; sans mobile de patriotisme, puisque la patrie n'est point menacée; sans ambition de gloire, la carrière d'officier est pour ainsi dire fermée pour eux, subissent, du confort dans lequel ils entrent et de la discipline qu'ils reçoivent, une transformation physique et morale, qui n'est pas un des sujets d'observation et un des spectacles les moins intéressants qu'offre cette nation. Le pensionnaire du workhouse, l'habitué des sordides tavernes devient, du jour au lendemain, le « Tom Atkins », bien tourné, portant avec élégance et fierté son uniforme coquet, calotte sur l'oreille, la taille serrée par le ceinturon aux belières levées, séduisant les filles de boutique et les servantes. Avec l'instinct pratique de l'Anglais, il s'est pris à aimer ce qui lui assure un certain bien-être; et, avec la conscience professionnelle qui est le fonds moral de la race, il s'y adonne tout entier. L'exemple constant de chefs d'une irréprochable dignité de vie, de correction dans la tenue, a développé en lui le goût des exercices physiques, et le sentiment de l'orgueil. Leur sollicitude l'entoure de tous les soins matériels de nature à le rendre souple et vigoureux,



Les Scots-guards revenant de l'exercice

énergique et fier. C'est ainsi qu'on en a fait le soldat, dont le maréchal Bugeaud, qui s'y connaissait, a pu dire : « L'infanterie anglaise est la première du monde, » en ajoutant, il est vrai, avec malice, au témoignage du duc d'Aumale : « Elle est peu nombreuse, heureusement ».



LE DÉPART POUR LA PARADE DE SAINT-JAMES

En dépit de la beauté des types qu'on trouve dans cette armée, de l'originalité et de la fantaisie pittoresque des uniformes conservés par ce culte des traditions qui, en Angleterre, s'allie toujours à la préoccupation du progrès, l'École anglaise n'a pas accordé encore une grande attention à la peinture militaire, parce que cette école en est avant tout à un art d'intimité, de sentiment, d'intentions subtiles et même mystérieuses, alors que la représentation des collectivités, de la vie extérieure et active, n'est possible qu'avec le naturalisme, la franchise et la simplicité. Et, c'est ainsi que revient à un artiste français le mérite d'avoir, le premier, représenté l'armée anglaise avec vérité, en une série de compositions d'une haute valeur d'art.

Pendant son séjour au camp d'Aldershot, Detaille exécuta de très nombreux croquis, dessins et esquisses à l'aquarelle : Vues d'ensemble de troupes à l'exercice, paysages

de camp, manœuvres, types d'officiers et de soldats, détails d'uniformes, d'équipement, de matériel, etc., qui se sont résumés dans le tableau : « Life-guards aux manœuvres d'Aldershot ». Avant le départ de leur hôte, les officiers du bataillon du Rifle brigade ont tenu à conserver de leur spirituel et aimable camarade de camp un souvenir d'art. Ce bataillon possède un livre d'honneur où sont inscrits les noms et titres de tous ceux qui l'ont commandé depuis sa formation, les faits d'armes qui l'illustrent, avec des dessins originaux représentant les tenues successives du corps. Detaille, gracieusement invité à mettre son nom sur ce livre, a accompagné sa signature d'une aquarelle figurant un soldat du bataillon.



CROQUIS A HYDE-PARK

LE QUAI DE DOUVRES

Après les manœuvres d'Aldershot, de retour à Londres, l'artiste se consacra à l'étude de la vie de garnison dans la grande cité. Ses carnets sont remplis de croquis et dessins exécutés dans la caserne des Scott's-guards, à Hyde-Park, à Regent's-Park barraks, à Parkust barraks, etc. Aux Scott's-guards, c'est le départ pour la parade de Saint-James, la réunion des tambours, des fifres et des pipers, la rentrée du

drapeau. A Regent's-Park barraks, il analyse, avec une minutieuse précision, uniformes, équipement, harnachement des Life-guards, dessinant, jusqu'aux plus minuscules détails, toutes les pièces. On ne feuillette que pages de brides, de mors, de gourmettes, de selles, de casques, de ceinturons, de



SUR LA TAMISE



PAGE D'ALBUM

sacs et de tonnelets. Les pipers et les Highlanders de Parkust barraks lui fournissent matière à de nombreux croquis et esquisses, fourmillant de notes, avec toutes les parties, si compliquées et si diverses, comme nuances et dispositions, suivant les clans, de leurs pittoresques uniformes. Puis, ce sont les musiciens de Trafalgar square et de la Tour de Londres, qu'il croque finement en quelques coups de crayon, alertes et expressifs, avec les types les plus caractéristiques de la foule, — hommes, femmes et enfants, bourgeois et ouvriers, — qui les écoute avec plaisir ; et, à Hyde-Park, les cavaliers, les amazones, les promeneurs et les désœuvrés, dont il note, avec esprit, les aristocratiques physionomies.

De ces études sortiront trois tableaux : « Les Scott's-guards revenant de l'exercice », « La Tour de Londres », « Un bureau de recrutement près du Parlement ».

Ensuite, l'île de Wight, Cowes, le centre

de la vie mondaine d'été, l'attirent; ses carnets nous en montrent les coins plaisants, la rade avec les nombreux yachts à l'ancre, les promenades et les parcs pleins d'une foule élégante; mais, ici comme là, l'armée a toutes ses préférences; et, de cette excursion il rapporte « Les Highlanders à l'île de Wight », et « Le piper du 42e Highlanders ».

Enfin, en 1896, il peint les portraits équestres de L. A. R. le prince de Galles et le duc de Connaught, dirigeant les manœuvres d'Aldershot. « J'ai eu l'intention, me déclarait l'artiste, répondant in petto aux critiques professionnelles dirigées contre la composition de cette toile, de faire un portrait comme j'entends ce genre, un portrait se mouvant dans un milieu réel, au lieu de la convention du fond noir. »

Le prince de Galles a offert la toile à la reine Victoria pour son jubilé; et, par une délicate attention, la reine a décoré l'artiste, au titre de soldat anglais, de la médaille de ce jubilé.

Tous les tableaux de cette série ont eu du succès en Angleterre, bien que l'esthétique et la manière de Detaille soient l'antithèse de celles des artistes anglais. On a été surpris sans aucun doute, mais charmé en même temps, d'une peinture aussi animée, aussi suggestive, sans qu'il y entre ni sentimentalité, ni philosophie; claire, éclatante, tout en présentant des qualités de finesse et d'harmonie peu familières au public, mais auxquelles il n'est point resté insensible par suite de son goût instinctif pour la couleur; et, qui surtout montre une exacte et intense vision de la vie militaire anglaise, dans son originalité et dans sa grandeur.



SAC ANGLAIS

La Tour de Londres



AU CAMP D'ALDERSHOT



ÉTUDE DE CHEVAL



DRAGON AUSTRO-HONGROIS

A VIENNE

L'ARMÉE AUSTRO-HONGROISE

En 1883, Detaille faisait un voyage de deux mois à Vienne, pour étudier l'armée austro-hongroise.

Cette armée comprend trois grandes divisions : 1° l'armée commune qui se recrute sur tout le territoire de l'Empire, en conformité avec la loi de recrutement votée par les Délégations; 2° la landwehr, formant des unités destinées à renforcer l'armée commune en temps de guerre, et qui se compose elle-même de deux portions très distinctes : la landwehr autrichienne recrutée dans les pays de la couronne, la Cisleithanie; et la landwehr hongroise, ou honved, formée des contingents de la Transleithanie; 3° le landsturm, divisé en landsturm austro-

hongrois et landsturm tyrolien, qui n'est appelé sous les drapeaux qu'en temps de guerre, et sert à compléter aussi bien l'armée commune que la honved ou la landwehr.

Par suite de son recrutement dans des régions si différentes de climats, de races, de costumes, de mœurs et de traditions, cette armée présente une diversité de types et d'uniformes bien faite pour tenter un peintre militaire.



8e HOUZARDS

La garnison de la ville de Vienne, en raison de son caractère de capitale politique de l'Empire, et de siège de la cour impériale, contient tous les types des divers corps de l'armée commune; l'artiste pouvait donc borner à la capitale ses études. Le ministère de la guerre s'empressa gracieusement de lui donner toutes les autorisations pour travailler dans les casernes, sur les champs de manœuvres, pour assister aux parades et aux cérémonies diverses du « Champ de Mars », le camp viennois, notamment à l'imposante



TAMBOUR
DU RÉGIMENT MOLINARI



SOLDAT
DU RÉGIMENT MOLINARI



LEIBGARDE
INFANTERIST

messe dominicale en plein air. De leur côté, les officiers, avec la meilleure grâce, mettaient le plus grand empressement à lui fournir des modèles, à faire poser fantassins et cavaliers, par groupes et individuellement. Il a pu ainsi exécuter une série importante de dessins et d'esquisses de soldats du 8e houzards, des régiments de dragons et de hulans, du 38e hongrois, régiment Molinari, du 31e valaque et hongrois; et le portrait du major de Walzel.



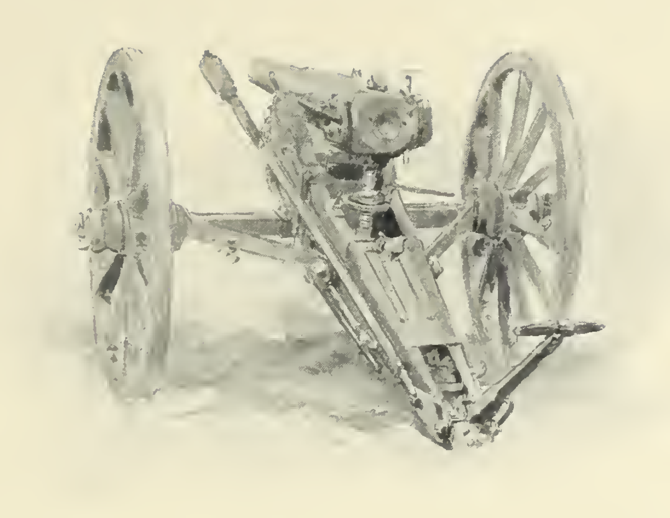
LEIBGARDE
REITER

Cependant, cette campagne d'études n'a pas été suivie de l'exécution de tableaux s'y rapportant; elle n'a pu encore servir qu'incidemment au peintre, en lui fournissant des types ethnographiques pour les troupes autrichiennes qui figurent dans la « Sortie de la garnison d'Huningue ».





ÉCOLE NICOLAS DE CAVALERIE



PIÈCE RUSSE

EN RUSSIE
AU CAMP DE KRASNOÉ-SÉLO
LES GRANDES MANOEUVRES DE L'ARMÉE RUSSE

En 1884, Alexandre III invitait Detaille au camp de Krasnoé-Sélo; son grand-père avait fait à Horace Vernet le même honneur. Pendant un mois et demi, l'artiste fut l'hôte du Tsar; en cette qualité, il l'accompagnait partout, aux exercices du camp, aux grandes manœuvres qui nécessitaient de longs et pittoresques déplacements loin des voies ferrées, des campements sous la tente, des repas en plein air et sous des hangars improvisés. On avait aménagé pour lui un appartement dans le pavillon des demoiselles d'honneur de la Tsarine, contigu à la salle à manger impériale du camp. Le Tsar avait ordonné que son « peintre militaire » eût à disposition tout ce qu'il pourrait désirer comme éléments d'études, soldats, chevaux, canons, etc. Empressés à plaire à l'Empereur et à l'artiste, les chefs de l'armée faisaient stationner ou défiler devant lui, à son gré, même souvent en exagérant gracieusement les désirs exprimés, des régiments de fantassins, des sotnias de cosaques, des batteries d'artillerie. « Dans de telles conditions, je travaillais beaucoup, me dit-il; je n'avais comme moments officiels que les déjeuners et les dîners; on se couchait de bonne heure au camp. »



FEUILLE DE CARNET DE MANŒUVRES

De ce voyage, Detaille a rapporté en France les éléments de plusieurs tableaux et aquarelles qu'Alexandre III s'était réservés, et qui sont tous actuellement dans les appartements privés de la résidence impériale de Gatchina, sauf les « Cosaques de l'ataman », placés dans un salon du Palais d'hiver, à Pétersbourg. Les nombreux dessins et études ont été réunis en un volume : « Les grandes manœuvres de l'armée russe », publié en 1886, qui forme à vrai dire un ouvrage militaire complet, par la représentation technique des types divers de tous les corps de cette armée.

Ici, c'est le bataillon des tirailleurs de l'Empereur à l'exercice dans une clairière de forêt. Au premier plan, un officier indique de son sabre à un peloton un point à occuper sur la gauche. Appuyés contre un épaulement en terre, des soldats ont ouvert le feu; au fond, à travers les bouleaux blancs, des troupes défilent. Séduit par l'originalité de l'allure et de la physionomie de ces soldats d'élite, l'auteur a tenu,

BOUDJOUCK



FEUILLE DE CARNET DE MANŒUVRES



Le Retour au Cantonnement, Cosaques de l'Ataman
Camp impérial de Krasnoé-Selo

dans les pages voisines, à préciser les particularités caractéristiques de types et de groupes : tirailleurs à l'exercice du tir couché, sous les ordres de deux officiers qui jugent à la lorgnette la portée des coups; série de figures de tirailleurs, de cosaques, de chevaliers-gardes, de chasseurs, de tambours du régiment Izmailowski, aux expressions les plus variées de bonté naïve, de mystique gravité, de fierté juvénile, et d'énergique résolution.



Là, c'est une charge sous bois des lanciers de la garde; ailleurs, l'alerte donnée aux cosaques de la garde du régiment de l'ataman, composition originale par l'ensemble des détails pittoresques. La sentinelle avancée a mis le feu à la gerbe de paille piquée dans une perche au sommet de la colline. A ce signal d'approche de l'ennemi, deux trompettes sonnent l'alerte. De toutes les isbas, au-dessus desquelles flottent au vent les tresses de paille indiquant le nombre des chevaux qui y sont enfermés, les cavaliers affairés sortent, tirant avec énergie leur monture, et se rallient devant l'officier qui gourmande les retardataires. Puis, il représente l'Empereur, suivi de son état-major et escorté de ses cosaques, examinant attentivement, du haut d'un tertre, une manœuvre de cavalerie dans la plaine; et, ensuite, la parade religieuse du régiment Preobrajenski.



Sur la route poudreuse du haut plateau, sans arbres, ponctué à gauche de quelques isbas, s'avance, au pas libre des chevaux, une sotnia de cosaques. En tête sont les chanteurs, fiers gaillards au teint bronzé, le fusil en bandoulière. En s'accompagnant de cymbales, du



TYPES DE GARDES A CHEVAL



AU CAMP DE KRASNOÉ-SÉLO

« boudjouck » et de tambours de basque, ils chantent joyeusement, excités par leur chef qui bat la mesure avec le poing, pour leur imposer encore plus d'entrain et de vigueur. Le chant est une passion du soldat russe; il aime à exprimer ainsi ses sentiments, ses souvenirs et ses rêveries. D'abord, c'est un thème vague, aux paroles indécises, à la mélopée flottante; peu à peu, sous l'effet de la griserie, de mélancolique, tendre et traînant au début, le chant s'anime, prend de l'accent, et s'élève bientôt aux improvisations les plus fougueuses. Quand la sotnia défile devant la « datcha » d'un chef supérieur, l'officier, sabre au clair, ordonne un hymne de guerre; et, les cavaliers, qui jusque-là se laissaient bercer par les rêveries de leurs camarades, exécutent une hardie et brillante fantasia.



COSAQUE DE LA GARDE

Ces chanteurs, une autre composition nous les fait revoir rangés en cercle, sur la place de Begounitzi, devant le front du camp. Les manœuvres de la journée sont finies. On a mangé le « stchi »; les chevaux sont aux piquets ou dans les granges. Il est de tradition d'organiser à ce moment-là des danses et des chœurs. Un accordéon, un tambour de basque et le « boudjouck » enrubanné du régiment accompagnent les chanteurs.

L'artiste, qui est un paysagiste, a fort bien rendu dans ces tableaux le paysage et l'atmosphère des environs de Pétersbourg en cette saison de l'année, où la nature réunit les tem-


FEUILLE DE CARNET DE VOYAGE

pératures et les végétations de l'été et du printemps, et semble ainsi avoir hâte de regagner en activité et en exubérance, pendant le court espace de temps qu'elle vit, les heures perdues dans son long sommeil glacé. Les arbres et les prairies ont la fraîcheur et l'éclat des verdures nouvelles; l'air filtré par les grands bois, que les vents agitent, est aussi pur que limpide; et, la lumière a la clarté éblouissante des cieux d'Orient. Krasnoé-Sélo se trouve entre Tsarkoé-Sélo et Gatchina, sur cette ligne circulaire de collines et de vallées ombreuses, qui forment à la capitale une ceinture d'émeraude. Mais, la physionomie topographique en est moins souriante. Il n'y a plus de parcs immenses, œuvre de nature et d'art, plus de fraîches forêts. Les collines, ornées de simples bouquets de bois, sont couvertes de files de tentes, blanches, divisées par quartiers. Les plateaux ont été convertis en champs de manœuvres, en polygones d'artillerie; leur herbe est roussie par le soleil, rasée par les souliers des soldats, par les sabots des chevaux et par les roues des affûts de canon. Au camp est annexée une ville, où logent les officiers, ville de briques et de bois, sur laquelle les fleurs et la verdure mettent un peu de gaieté : Mars ceint de guirlandes de cytise et de chèvrefeuille, couronné de pampres, par les mains de Flore! Le paysagiste ne pouvait rester insensible à cette nature; il en a rendu toute la poésie.

Quant au peintre militaire, il a fait là œuvre de haute originalité. En Russie, le costume national du paysan a été le prototype de l'uniforme du soldat : kaftan en gros drap, vert, gris ou jaune, serré à la taille par une ceinture de laine ou de cuir,


GRENADIER DU RÉGIMENT PAWLOSKI

larges braies dans de vastes bottes, et bonnet d'astrakan. On lui a adjoint la capote grise; et, en campagne, la casquette plate remplace le bonnet



BATTERIE A CHEVAL DE LA GARDE

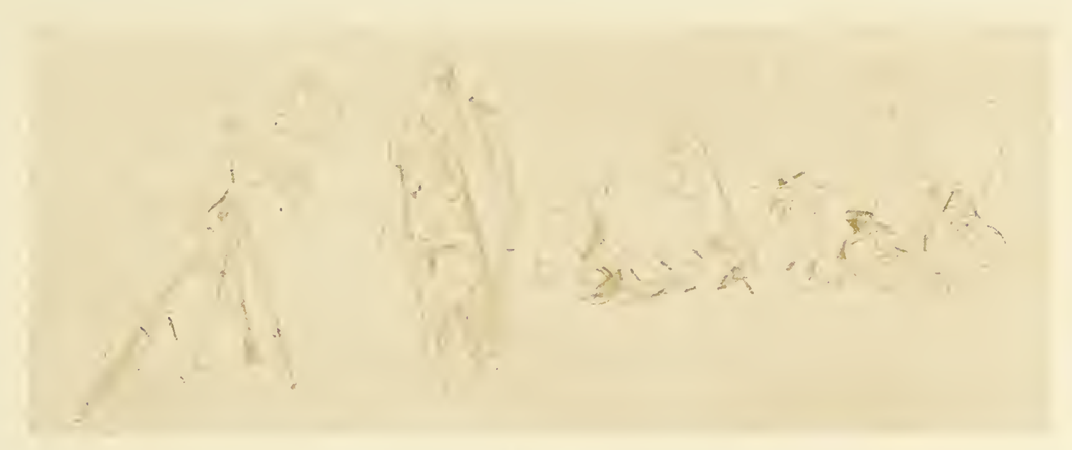
fourré. Les régiments ne se distinguent entre eux que par la couleur du col de la tunique, des pattes d'épaule, des passepoils et du ceinturon; la garde seule a les signes distinctifs des galons de laine au col et aux manches, et l'étoile de la garde au bonnet. Trouver là des ressources de variété de



BATTERIE A CHEVAL DE LA GARDE

formes et de couleurs n'était point un problème qui pût préoccuper notre artiste. La cavalerie possède différents types de montures : le cheval des

steppes, le cheval du Don, des races caucasiennes célèbres, Kabarda et Karaball. Peindre dans leur allure exacte, avec les nuances précises de



LA GARDE DE L'ÉTENDARD DES CHEVALIERS-GARDES

leur robe, tous ces types nouveaux, ne présentait point pour lui non plus de difficultés professionnelles. Mais, donner du soldat russe une représentation qui, dégageant avec netteté de certaines formules traditionnelles sa personnalité, nous le fît connaître tel qu'il est au physique



LA DANSE AU BIVAC DES TIRAILLEURS DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

et au moral, devait paraître une entreprise périlleuse. Comment y a-t-il réussi? L'opinion des Russes eux-mêmes sur ce point est la plus pré-

cieuse, celle qu'il importe de citer. « Il est inutile d'entrer ici dans l'appréciation du talent du fameux peintre de batailles, écrivait un critique anonyme des « Khoudojestvenny novosti » (les Nouveautés artistiques), à l'apparition de l'ouvrage sur les grandes manœuvres de l'armée russe, de parler de son dessin admirable, de son habileté, de son goût à travailler au crayon et au pinceau, de son aptitude à représenter les allures des hommes et des chevaux; tout cela est trop connu. Les croquis de la nouvelle publication se distinguent par les qualités



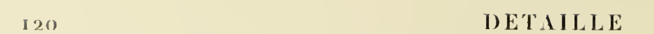
CANTONNEMENT DES COSAQUES DE LA GARDE
RÉGIMENT DE L'ATAMAN

ordinaires de l'auteur du « Salut aux blessés », de « En retraite »; quant à nous Russes, c'est son rare esprit d'observation et la discipline très développée de son œil et de sa main qui nous intéressent, car ils ont donné à l'artiste le moyen de traiter si hardiment, avec tant de précision et de fidélité, la nature et la vie de modèles qu'il avait étudiés pour la première fois et en aussi peu de temps. » Le savant auteur du « Grand dictionnaire des artistes russes du XIe au XIXe siècle », Nicolas de Sobko, me déclare être resté toujours surpris de voir un peintre étranger représenter si exactement le soldat russe sous tant d'aspects divers, sans jamais lui avoir donné les traits ni l'allure d'un soldat français. « A ce

point de vue, ajoute-t-il, le peintre des grandes manœuvres de l'armée russe est de beaucoup supérieur au meilleur peintre militaire russe actuel, Samokisz, qui se montre plus français que lui dans les soldats de son pays. »

ÉCOLE A FEU

Dans l'école russe contemporaine qui présente une si grande originalité, un caractère si nettement national, en même temps que des tendances naturalistes fort accentuées, la peinture militaire tient une place restreinte. Des artistes de grande valeur, avec le sentiment instinctif de ses beautés et de ses harmonies, étudient la nature sous tous ses aspects, expriment avec vérité sa poésie rude et sauvage, dans la vaste solitude des steppes, sous les ciels sombres d'automne, au milieu des neiges; ils peignent, avec une émotion communicative, les forêts de sapins couvertes de givre, les coins de clairière où croupissent des eaux épaisses aux pieds des bouleaux dénudés, les dégels aux reflets glabres, et les buées montant des prés humides au





printemps. Le peuple a les tendresses des peintres de genre, qui prennent un intérêt passionné à rendre sa physionomie si expressive, et qui apportent, dans leurs minutieuses analyses des types et dans leurs descriptions des costumes, une conscience ayant quelque chose de religieux par sa sévérité. L'armée si pittoresque, si étroitement liée à la vie nationale, n'a inspiré jusqu'ici que quelques spécialistes, dont aucun ne l'a comprise et représentée comme le fera le peintre français.

Je disais un jour à l'artiste qu'en Russie, comme en Angleterre, les compositions qu'il avait consacrées aux armées de ces deux pays l'y faisaient considérer pour ainsi dire, par les artistes eux-mêmes, et par les écrivains, comme une sorte de fondateur de la peinture militaire de leurs Écoles d'art; il me répondit vivement : « Je ne pense pas cela; je crois seulement les avoir intéressés en faisant très juste, et en rendant bien l'impression de ces pays et des types de leurs armées. Je me suis identifié avec ce que j'avais sous les yeux. Je suis devenu Anglais ou Russe, mais avec ma vision à moi, Français. »



GARDE A CHEVAL



Le Bivouac des Tirailleurs de la famille Impériale



A TRAVERS L'HISTOIRE

DE

L'ARMÉE FRANÇAISE



CHASSEUR A CHEVAL

ESSAI D'UNIFORME (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, 1880)



ÉTUDE DE CUIRASSIER (1880)

« L'ARMÉE FRANÇAISE »

Les publications spéciales sur l'armée française, d'un caractère artistique, par des peintres ou des dessinateurs de valeur, sont fort rares. Horace Vernet et Eugène Lami firent paraître en collaboration, sous la Restauration, deux volumes d'uniformes militaires de cette époque et du premier Empire, en planches lithographiques, très précieuses comme documents; puis, vinrent les suites de Bellangé et de Lalaisse, qui présentent un grand intérêt à ce même point de vue. De retour de la campagne d'Italie, Meissonier avait formé le projet d'entreprendre une série de compositions qui montreraient sous leurs physionomies et aspects divers, les officiers et les soldats de l'armée du second Empire. Une seule a été ébauchée : Des troupiers de l'infanterie de ligne, dont un sergent-major fait l'appel avant le départ du cantonnement. L'artiste avait arrêté le sujet d'une deuxième : La batterie d'artillerie de la garde

impériale, commandée par le général Mellinet. Le projet ne reçut pas d'autres suites. Meissonier y pensait fréquemment et regrettait de n'avoir pu le réaliser. Napoléon avait pris tout entière son imagination; l'épopée artistique, rêvée, dont il a pu exécuter quatre chants superbes « 1805 », « Iéna », « Friedland » et « 1814 » l'absorbait; les pensées, les méditations et le travail qui ne lui étaient pas consacrés ne paraissaient plus au peintre qu'une distraction et un repos.

L'honneur était réservé à Detaille de faire le premier sur l'armée française moderne un ouvrage d'art, dans toute l'ampleur de conception, avec toutes les qualités de précision et d'exactitude, qu'exige un sujet aussi vaste et aussi grandiose. L'artiste avait eu une première idée : celle d'un ouvrage d'une forme et d'un caractère presque exclusivement techniques. Dans des scènes fort simples, tirées de la vie réglementaire de l'officier et du soldat, il se proposait à la fois de représenter les travaux, les uniformes et les armes des différents corps; à cette synthèse de l'allure et de la physionomie, d'ajouter leur analyse scientifique, en dessinant, sur une page annexe, toutes les pièces séparées des différentes parties du vêtement, de l'équipement, du harnachement, de l'outillage et du matériel; et, ensuite, de faire un simple « rappel des ancêtres ». Mais, en méditant sur le but de l'œuvre : faire connaître et aimer l'armée, il comprit bien vite que, pour l'atteindre, la science la plus impeccable ne serait pas suffisante; qu'il devrait, en même temps qu'il en montrerait l'extérieur, révéler l'âme du soldat, aussi bien pour la période contemporaine que pour le passé. De tout cela, l'idée recevait une forme nouvelle, plus élevée, et ouvrait à l'artiste des sources d'inspirations plus fécondes.

Ce vaste projet a été réalisé. En 1883, paraissait « l'Armée française », en deux volumes de format in-folio, contenant, dans le texte, écrit par Jules Richard, trois cent quarante-six dessins, et, hors texte,

soixante aquarelles, reproduites avec une fidélité parfaite, par les procédés les plus perfectionnés. L'artiste avait consacré à la préparation et à l'exécution de l'ouvrage quatre années.

Il m'a exposé ainsi sa méthode de documentation : « J'ai cherché à faire vivre les troupes dans les milieux donnant un intérêt historique et pittoresque à leur groupement et à leur action; par exemple, pour le premier Empire, la plupart des sujets représentés ont pour cadre des paysages d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, de Russie; pour le règne de Louis-Philippe, de Belgique, d'Algérie; pour la période de Napoléon III, de Crimée, d'Italie, du Mexique. Autant que possible, les compositions ont été traitées en tableaux et non en motifs d'illustration. Pour la période contemporaine, la documentation a été facile, le travail allait tout seul : je n'avais qu'à dessiner et à peindre d'après nature les troupes mises à ma disposition. Pour le passé, il m'a fallu compiler des monceaux de pièces, relire les règlements militaires, feuilleter les estampes, et surtout étudier l'iconographie qui est une source abondante de renseignements. Sur les armées de Napoléon, j'ai eu la bonne fortune d'avoir en communication de précieuses images, enfantines, naïves, faites, avec une conscience et une minutie extraordinaires, par un bon bourgeois allemand, qui avait eu l'idée de dessiner les types de soldats de toutes les troupes françaises, défilant dans sa ville, pendant les campagnes d'Allemagne, d'Autriche et de Russie; collection unique que possède la bibliothèque du grand-duc de Saxe-Weimar. A partir de la Restauration, la recherche des types d'uniformes, d'armes et de matériel, devint relati-





vement plus facile, les règlements sont formels et reçoivent partout une rigoureuse exécution. »

L'œuvre commence au moment où les premières guerres de la Révolution introduisent dans l'armée, par le recrutement des volontaires et par les levées en masse, des éléments nouveaux qui vont en transformer les idées, le caractère et la physionomie : c'est une armée nouvelle, l'armée de la nation.

En tête du premier chapitre consacré à l'État-major, l'artiste nous fait voir ce que furent les grands chefs des armées de la République et les officiers qu'ils avaient sous leurs ordres, ainsi que les soldats spéciaux qui les escortaient. C'est, ici, un guide d'état-major, en bonnet d'oursin surmonté d'un haut plumet, chevauchant sous bois, la carabine sur la cuisse droite; là, un représentant du peuple aux armées, à cheval, dont le costume exubérant, — habit à larges revers serré à la taille par une écharpe, chapeau à plumes en bataille, penché sur l'oreille, — avive l'air hautain; puis, un groupe d'officiers supérieurs de 1799, général de division et adjoint aux adjudants généraux, aux figures martiales, quoique la tenue soit d'une républicaine simplicité. L'Empire a amené, avec les victoires et la fortune, plus de luxe et d'éclat dans les armes et les uniformes; une allure de crânerie triomphante qui ne messied point aux héros de Montenotte, d'Arcole et de Rivoli, comme en témoigne cet état-major qui galope à travers champs, le long d'un ruisseau, écharpes et pelisses flottant au vent, sabretaches et sabres recourbés battant les flancs des chevaux richement harnachés. Deux jeunes gens, bien découplés, à la mine fière, à la taille svelte, coquettement serrée dans un habit coupé avec élégance, l'un à pied, l'autre à cheval, et causant ensemble, représentent dans leurs tenues réglementaires les élèves de l'École de cavalerie de Saint-Germain, en 1806. Une demi-page est consacrée à l'épisode de la Défense de la barricade de la barrière du Trône, le 4 février 1814, par les élèves de l'École polytechnique, qui eut là vingt blessés, deux tambours tués et six prisonniers. On voit ensuite,

engoncé, solennel, un général de la Restauration, à pied, se dirigeant vers le pont-levis d'un fort, qu'escortent ses deux officiers d'ordonnance, du corps d'État-major, écrasés, en leur uniforme étriqué, sous un shako monumental. Plus loin, l'état-major d'une brigade de l'armée d'Afrique a fourni le sujet d'une pittoresque composition. Des officiers en petite tenue de camp, les uns sont couchés dans l'herbe; d'autres étudient à la lorgnette la topographie du terrain environnant; un capitaine cause avec un chef arabe à cheval. Viennent ensuite un officier du corps royal d'État-major à cheval, et des élèves à pied de l'École spéciale militaire, en tenue de manœuvre. Un guide d'État-major à cheval, lancé à fond de train, et un soldat de l'escadron des guides, caractérisent la période militaire de 1848 à 1851. Pour le second Empire, sont représentés des généraux travaillant dans leurs cabinets, passant des revues d'inspection. La Guerre de 1870-1871 se synthétise dramatiquement dans un groupe d'officiers, tristement pensifs, rangés autour d'un feu maigre de bivouac par une glaciale nuit d'hiver. Des élèves de l'École polytechnique, faisant l'exercice du fusil et du canon, un officier breveté, de 1876, résument la période contemporaine, et terminent la série des types historiques de l'État-major.

En tête de l'Histoire de l'Infanterie, l'artiste, fort spirituellement, met en façon d'épigraphe artistique la traduction au crayon du fameux proverbe : « Tout soldat français a dans sa giberne le bâton de maréchal ». Relativement à 1789, période de paix et sorte de préambule de chapitre, il n'y aura comme sujets que parades des gardes du roi, des régiments suisses, scènes de joyeuses beuveries et de fraternisation bruyante entre gardes nationaux et soldats du régiment colonel-général. Un fier grenadier de 1794, appuyé sur son fusil, marque le début des temps héroïques, qu'allégorise expressivement une composition qui représente de vieux soldats de la 23e demi-brigade montrant l'inscription patriotique du drapeau à un jeune tambour. Alors, marchent sous la pluie, impassibles, superbement dépenaillés et débraillés, les volontaires de Sambre-et-Meuse, qui vont faire le coup de feu, en tirailleurs derrière les arbres et les meules de blé, à l'entrée d'un village; les soldats de



TROMPETTE DE CHASSEURS D'AFRIQUE

l'armée d'Italie acclament le vainqueur d'Arcole et de Montenotte. Puis, on ne voit que grenadiers de 1806, 1812, 1813, tannés, balafrés, graves et majestueux sous leur haut bonnet à poils, défilant, l'arme au bras ou sur l'épaule, en ligne ou à rangs rompus, pour la parade, la revue ou le combat. Ensuite, les régiments d'infanterie de la Restauration, aux drapeaux fleurdelisés, sont passés en revue par les princes de la maison royale; mais, dans les sacs est cachée la cocarde tricolore, qu'au retour de l'île d'Elbe ils vont arborer de nouveau. Après une page qui montre en une halte, pendant l'expédition d'Afrique, le régiment d'infanterie légère, lourd képi africain au front, avec le couvre-nuque de toile blanche, capote retroussée, pantalon rouge dans la guêtre, et large cartouchière de drap au ventre; viennent, représentés sous tous les aspects, dans toutes les allures, dans la caserne, au repos, en marche, à l'assaut, aux tranchées, sous la neige, sur le champ de bataille, aux avant-postes, précédés des sapeurs barbus, colossaux, les troupiers de Crimée et d'Italie; les soldats des régiments de marche et des bataillons de mobiles, de 1870-1871, aux physionomies si douloureusement pittoresques dans la diversité et dans la fantaisie des compléments d'uniformes destinés à les protéger contre la neige et le froid. Et, ce chapitre se clôt par une étude spéciale des chasseurs à pied, qui embrasse toutes les transformations de costumes, et les grands épisodes de l'histoire de cette troupe d'élite, sa création en tirailleurs de l'expédition des Portes-de-Fer en 1839, les « vitriers » populaires défilant sous les yeux des Parisiens enthousiastes, la Défense héroïque de Sidi-Brahim, et les combats de la Loire, de l'Est et de Paris, où elle a figuré.

Quelles compositions, originales, vibrantes, a inspirées encore la cavalerie, dont l'uniforme si brillant dans la variété des dispositions,


CLAIRON DE CHASSEURS A PIED

dans l'éclat des couleurs, semble être la floraison des vertus d'audace, d'énergie et d'héroïsme, qui caractérisent ce corps d'élite, toujours aux premiers rangs des grandes batailles. Les aînés sont : un beau colonel de dragons de 1789, sans moustaches, frisé et musqué, à l'élégant habit à la française, que militarise le fier casque sans visière, à la crinière flottante et au panache hardi; les hussards de Saxe, à l'allure martiale, qui visent au prestige sur les cœurs féminins, avec le dolman, la pelisse et le haut shako d'une allure si cavalière. Mais, la parade fait rapidement place à la bataille; la promenade du cours La Reine, aux marches forcées. Apparaissent les chasseurs à cheval de 1796, sabrant l'ennemi; les hussards de l'armée du Rhin, chevauchant sous la neige; les dragons de l'armée d'Égypte à dos de dromadaires, campés sur le sable, aux pieds des Pyramides et du Sphinx; les carabiniers, les chevau-légers et les lanciers polonais des charges impétueuses dans les plaines d'Allemagne et d'Autriche, les cuirassiers géants de Milhaut et de Kellermann. L'artiste nous montre, ensuite, dans l'inaction de la paix, mais se consolant de la gloire absente par l'orgueil des riches uniformes, les carabiniers de Monsieur, les hussards de 1822, les lanciers d'Orléans, de 1830; les cavaliers du second Empire; et les nouveaux dragons, cuirassiers et chasseurs, qui défilent graves et imposants, dans leurs uniformes sévères, sous les yeux des Parisiens émus.

Dans un troisième chapitre, les corps spéciaux d'Afrique ont fourni matière à des dessins qui sont autant de pages historiques émouvantes : Pour les zouaves, le combat dans les rues de Constantine, en 1837; le combat du col de Médéah, en 1841; les zouaves à l'assaut en Crimée, l'inauguration du théâtre des zouaves, au siège de Sébastopol, sous le feu des batteries russes; zouaves et highlanders, à la cantine, à Balaklava;


CARABINIER DE LA GARDE IMPÉRIALE (1867)

l'arrivée à Paris du 2e zouaves, de retour de la campagne d'Italie; le 1er zouaves à la bataille de Wœrth; pour les tirailleurs algériens, avec leur fameuse nouba et un type de sergent porte-fanion, l'épisode de cette même bataille : la mort du capitaine Deschamps, frappé d'une balle au moment où il vient de répondre à son sergent-major : « Les enfants du désert n'obéissent pas au chef qui descend de son cheval devant l'ennemi ». Vient ensuite une scène pittoresque : l'entrevue d'un chef arabe et d'un colonel de chasseurs d'Afrique, avec ses officiers et un interprète, dans la cour d'honneur d'un palais algérien. Parmi les hauts faits de la Légion étrangère, l'artiste choisit l'affaire des héros de Camaron, au Mexique (avril 1863), et le siège de Tuyen-Quan, au Tonkin, où deux compagnies formant un effectif de 8 officiers et 390 soldats, sous les ordres du chef de bataillon Dominé, ont lutté pendant 36 jours, contre 20000 Chinois. Sur les bataillons d'Afrique, il y a trois compositions variées : un bataillon défilant par un col, une corvée de travailleurs, et le combat de Couraya, dans l'expédition du général Trézel contre Bougie. Deux sujets résument l'héroïsme chevaleresque, de tradition dans les chasseurs d'Afrique : La charge du plateau d'Illy, le 31 août 1870, sous le commandement du général de Galliffet, après la mort du brigadier Tillard et la blessure du divisionnaire Margueritte; le combat singulier du capitaine Morris, à la Mafrag. Le 12 septembre 1833, une tribu défendait un gué de cette rivière; le capitaine Morris, à la tête de ses chasseurs, força le passage. Admirablement monté, l'officier français s'était lancé seul en avant dans le ravin contre le chef de la tribu, qui le provoqua en combat singulier. Les adversaires, sous les yeux des deux troupes,

en vinrent aux mains. Le chef arabe était un géant. Après des prodiges de force et d'adresse, le capitaine Morris le tua et donna ensuite l'ordre de charger; les chasseurs sabrèrent tout. Les spahis sont représentés dans leur charge célèbre de Taguin, sous le commandement du duc d'Aumale (1843).

Au chapitre de l'artillerie, neuf compositions font connaître avec précision, en des scènes tirées de l'histoire des plus fameux sièges, Anvers, Sébastopol, Paris, des campagnes du premier Empire et du second, toutes les transformations successives du matériel, de la balistique, des uniformes, les types d'officiers et de soldats des diverses divisions de l'arme, artillerie à pied, artillerie à cheval, artillerie de siège, artillerie de campagne, artillerie de montagne, sous les régimes qui se sont succédé.

Huit grands dessins, dont les sujets sont pris dans les annales du génie, pendant les guerres du premier Empire, les diverses expéditions d'Algérie, les campagnes de Crimée, d'Italie et de France, donnent la figuration des travaux techniques à ces périodes historiques : mise en état de défense d'une tête de pont, écrénelage d'une ferme, réparation d'un ouvrage avancé après une sortie de l'ennemi, établissement des fascines, ouverture d'une brèche, d'une sape pleine, etc.; et, dix autres montrent ce qu'étaient, en tenue de campagne, en tenue de ville et en tenue de parade, les sapeurs de la garde de Napoléon, les tambours des mineurs de 1824, les sapeurs du génie du second Empire, les élèves de l'École polytechnique et ceux de l'École de Metz.



OFFICIER DE HUSSARDS (1867)

Apparaissent ensuite les gendarmes, dans les nombreux changements de



OFFICIER
DES GRENADIERS DE LA GARDE

leur destination, de leur uniforme, de leur équipement et de leur armement, depuis les lanciers-gendarmes envoyés en Espagne par Napoléon, jusqu'aux audacieux éclaireurs des armées de la Guerre de 1870-71, qui, la veille, escortaient placidement les voleurs et les vagabonds; les pompiers, si éloquemment dénommés les « Soldats du devoir »; l'intendance; et, enfin, l'armée de mer, dont les troupes variées sont représentées en seize dessins, sur les vaisseaux, et sur les champs de bataille de nos colonies.

Toutes ces compositions, à les analyser sous le rapport de l'esthétique, montrent avec quelle fermeté l'artiste a exécuté l'idée qu'il avait prise pour objectif de son travail : animer, dans le sens le plus élevé du terme, la représentation des types des divers corps de l'armée, aux différentes périodes de leur histoire moderne. Dans le choix et dans l'exécution des sujets, il ne s'est pas préoccupé de l'anecdote curieuse, pittoresque, émouvante, ni du fait ou de l'événement de nature à éveiller la sensation de preuves exceptionnelles de bravoure, d'audace, d'héroïsme, et autres vertus militaires; il les a exclusivement considérés et étudiés au point de vue des éléments essentiels d'une psychologie du tempérament et du caractère, de la puissance d'action



GENDARME DE LA PRÉVÔTÉ DU 6e CORPS (1870)



Les funérailles de Pasteur

physique et morale, résumés dans la manifestation historique qui lui en a paru la synthèse la plus expressive.


ÉTUDE PEINTE

Ce même point de vue l'a guidé, sans le moindre écart, dans la composition des hors-texte, consacrés à l'armée réorganisée après la guerre. N'y cherchez point ce que d'autres, instinctivement, par la certitude du succès, y auraient mis, des scènes de genre, des traits de mœurs, matière abondante de fantaisie, d'esprit, d'humour et de sentiment; vous éprouveriez de la déception. Dans cette partie, l'artiste paraît avoir cherché à réaliser, avec plus de résolution encore que dans la première, son programme d'un ouvrage de technique militaire. Ce ne sont que pages dont les titres pourraient être extraits littéralement des « théories », des ordonnances, règlements et prescriptions sur le service de place, sur le service en campagne, etc. : « Conseil de revision », « Le bureau du sergent-major », « L'arrivée à l'étape », « Escorte d'ambassade à l'Élysée », « État-major du ministre de la guerre », « Grandes manœuvres », « Peloton de cavalerie », « Construction de pont de fascines », « Mise en batterie par l'artillerie à cheval », « Inspection des magasins de vivres », « Tirailleurs indigènes en colonne », « Remonte de cavalerie », etc., etc. Vous pouvez passer la revue la plus minutieuse; tout, dans l'uniforme, dans l'armement, dans le matériel, est impeccable comme exactitude, ordre et tenue réglementaires; le détail, en apparence, le plus insignifiant, a été exécuté sur nature, correspond, par sa place et par sa destination, à un besoin sinon à une prescription. La physionomie caractéristique de l'officier et du soldat, de chaque arme, n'est pas moins minutieusement étudiée; il semble que, même sans l'uniforme, on pourrait aisément assigner à tous les per-

sonnages celle à laquelle il appartient, tant, dans l'allure, le geste et le visage, il y a une expression vivante de l'influence qu'elle exerce sur les habitudes, les mœurs et les idées.

Cette précision, qui, à l'opinion unanime de la critique et des amateurs, constitue une des formes les plus saisissantes du talent de Detaille, n'est point le résultat d'une vaine ambition de virtuosité exceptionnelle;



ATELIER DE DETAILLE

elle procède de principes d'esthétique et de morale, dont il s'est fait une loi, dès ses débuts. Ayant choisi un genre de peinture, conforme à ses goûts et à son idéal, il s'y est consacré exclusivement, corps et âme : La pratique sérieuse d'un art, d'un métier, demande un homme tout entier. A l'école de Meissonier, et par son exemple, il a appris qu'un artiste véritable doit avoir l'à peu près en horreur, qu'il n'est rien qui ne mérite d'être étudié, bien exécuté, et ne donne une satisfaction; que la conscience est la première des vertus dans une profession. Cette éducation élevée, un tempérament porté naturellement à une méthode

de travail précis, minutieux et régulier, une mémoire d'une plasticité rare, où tout s'imprime et se conserve avec une netteté prodigieuse, lui faisaient acquérir rapidement la connaissance parfaite des choses et des institutions militaires. Son atelier est devenu un musée d'uniformes et d'armes, collectionnés non par snobisme et pour l'ostentation, simplement en vue de lui servir de documents authentiques pour ses études.



COUR DE L'ATELIER DE DETAILLE

Il préside « La Sabretache », société, fondée par Meissonier, qui a pour but la conservation de tous les souvenirs historiques de l'armée française; et, il a contribué, par ses dons et par ses conseils, à l'organisation du Musée de l'armée, annexe et complément du Musée national d'artillerie des Invalides.

Mais, à côté du savant, qui, au point de vue du costume et de la science militaires, a fait de ce grand ouvrage sur l'armée française

un monument impérissable, il y a : un historien évoquant suggestivement le passé, dont il a pénétré le mystère par ses études patientes, par une intuition profonde de tout ce qui touche à la guerre; un artiste, à l'imagination féconde, au goût délicat, expert dans son métier de peintre, qui sait ordonner habilement les groupes pittoresques de personnages, les faire mouvoir d'une vie intense, dans un cadre de paysages superbes. Et, ainsi, toutes ces compositions, si précieuses pour les écrivains présents et futurs, sont et resteront admirées également par ceux qui n'y recherchent que des jouissances artistiques, le plaisir de l'esprit et la joie des yeux.



ÉTUDE DE PIÈCE D'ARTILLERIE



HUSSARD EN TIRAILLEUR (1813)

LES SOLDATS DU PREMIER EMPIRE
« LES CAVALIERS DE NAPOLÉON »

Les peintres, dont elle a enflammé l'imagination, ont donné à l'épopée napoléonienne des formes très diverses. Après avoir esquissé le Bonaparte d'Arcole au masque tragique, pétri d'ambition ardente, David peint, dans la splendeur de l'apothéose, l'Empereur nouveau, au visage césarien, sacré par la main d'un pape dans la vieille cathédrale des rois. Gros et Girodet l'ont auréolé de gloire sur les champs de bataille. Par Raffet, Napoléon est entré dans le cycle nébuleux des légendes héroïques; et, Meissonier, historien psychologue, a voulu montrer le soldat de fortune à l'aurore, au zénith et au déclin de sa carrière : 1796, 1807 et 1814, Castiglione, Friedland et la Campagne de France. Detaille apportera à la figuration artistique de cette épopée une note nouvelle; Meissonier ne pouvait qu'inspirer à son élève le culte de celui qu'il avait toujours aimé, dont, à vingt ans, il suivait les cendres, du Pecq



aux Invalides, au premier rang de la foule enthousiaste. Mais, tout en admirant, à son exemple, le grand capitaine qu'il peindra en quelques tableaux, il s'éprend passionnément des héros modestes, inconnus, de ses batailles gigantesques, de ceux qui ont combattu et sont morts obscurément pour lui. Ce ne seront point cependant les cuirassiers de Géricault, qui semblent échappés de quelque panathénée nouvelle d'un temple à la Victoire impériale, ni les grognards picaresques de Charlet qui pestaient sans cesse contre le Petit Caporal et le suivaient toujours; il fait revivre, de leur vie simple de devoir militaire, ces fils de paysans et d'ouvriers, conduits, par l'universelle contagion et par la force des choses, aux vertus qui conquièrent le monde et fondent les empires.

Jusqu'ici, en effet, on ne trouve dans cette série de peintures historiques que trois compositions dont le César moderne soit le personnage principal : « Bonaparte en Égypte », du Salon de 1878, « Bonaparte en Italie », qui date de 1889, et « Napoléon recevant un messager », terminé cette année, et non encore sorti de l'atelier. Dans le premier tableau, le plus caractéristique de tous, on présente les étendards enlevés et les prisonniers gardés par des soldats du fameux régiment des dromadaires, au jeune général en chef de l'armée d'Égypte, qui a à ses côtés Kléber, Desaix, Caffarelli jeune, le général Dumas de la Pailleterie — le grand-père d'Alexandre Dumas, — Bessières, commandant des guides, Monge et Berthollet. Ce tableau provoqua de nom-

DESSINS POUR
« LE COMBAT ENTRE LES COSAQUES
ET LES GARDES D'HONNEUR »
(1869)

breuses et vives critiques. Detaille y paraissait avoir renoncé à sa manière si personnelle, pour amalgamer confusément les procédés de Gros, de Gérard et d'Horace Vernet, dans ce qu'ils ont de plus conventionnel. Le groupe des généraux, des soldats et des prisonniers est un prétexte à la réunion des types divers d'uniformes et des spécimens de toutes les races et de toutes les castes de l'Orient; sur le premier plan, comme dans les tableaux militaires de l'Empire, sont disposés méthodiquement des cadavres de chevaux et de cavaliers indigènes, des armes et des objets de harnachement, destinés à des effets de natures mortes, étudiés avec amour, et de nus peints suivant les rites de l'Académie. « Bonaparte en Égypte » fut une erreur, avouée franchement, on le verra plus loin, mais de celles qui honorent encore par la conscience professionnelle de l'artiste et par l'ambition de viser à un but élevé.



Le nombre des autres tableaux qui mettent en scène des soldats de la République et de l'Empire n'est pas moindre de quatorze.

Ce sont, chronologiquement : 1875, « Avant l'action » ; 1890, « La Charge du 4e hussards », et « L'État-major d'une division de grosse cavalerie »; 1892, « Un convoi de prisonniers autrichiens » ; 1893, « Vive l'empereur ! » ; 1895 « Le renseignement », « Chez le curé du village », « Le Départ du cantonnement » et



DESSINS POUR
« LE COMBAT ENTRE LES COSAQUES
ET LES GARDES D'HONNEUR »
(1869)

« La Sortie de la garnison d'Huningue »; 1897, « En marche ».

Le plus important est « La Sortie de la garnison d'Huningue ». Il représente la fin glorieuse du fameux siège, en 1814, de la petite ville alsacienne, dont la garnison de 4500 hommes et les habitants armés résis-



ÉTUDE POUR « LA SORTIE DE LA GARNISON D'HUNINGUE »

tèrent héroïquement, pendant plusieurs mois, aux attaques incessantes d'un corps de blocus, fort de 32 000 hommes, composé des régiments autrichiens Kolovrath et Coloredo, de chasseurs tyroliens, de dragons de la Tour, de cavaliers et fantassins hongrois, hessois, wurtembergeois, bavarois, badois et bâlois, sous le commandement supérieur de

l'archiduc Jean. Napoléon avait confié la défense de la place au général Barbanègre, vieux soldat de la République, que sa bravoure, pendant les guerres de l'Empire, avait fait distinguer. Barbanègre disposait, au début du siège, de 4 bataillons de garde nationale, 2 compagnies du 1er d'artillerie, quelques soldats du génie et du train, 5 gendarmes et 50 douaniers, formant un effectif de 4500 hommes. Pendant la défense, sur cet effectif, 1700 paysans alsaciens et suisses désertèrent, impuissants à résister au mal du pays, qu'entretenait habilement l'ennemi, en faisant chanter par les postes avancés le « Ranz des vaches ». L'archiduc Jean, malgré les renseignements recueillis auprès des déserteurs, ne pouvait croire à une aussi faible garnison. Les assiégés, il est vrai, se multipliaient sur tous les points de la place, dans les ouvrages avancés, et employaient les ruses les plus ingénieuses pour faire croire qu'ils étaient fort nombreux. La garde de la batterie Custine, la plus proche des lignes ennemies, se relevait à la brune; et, pour qu'elle ne parût point ce qu'elle était, très restreinte, il était recommandé aux hommes de ne pas couvrir leur chef de file, de marcher sur un seul rang, ce qui donnait l'étendue d'un bataillon complet par le flanc. Vers une heure du matin, on faisait battre la diane. Quand Barbanègre, contre l'assentiment du Conseil de défense, traita de la capitulation, il exigea que la garnison défilerait avec les honneurs de la guerre devant l'archiduc Jean et le général comman-



ÉTUDE POUR
« LA SORTIE DE LA GARNISON D'HUNINGUE »



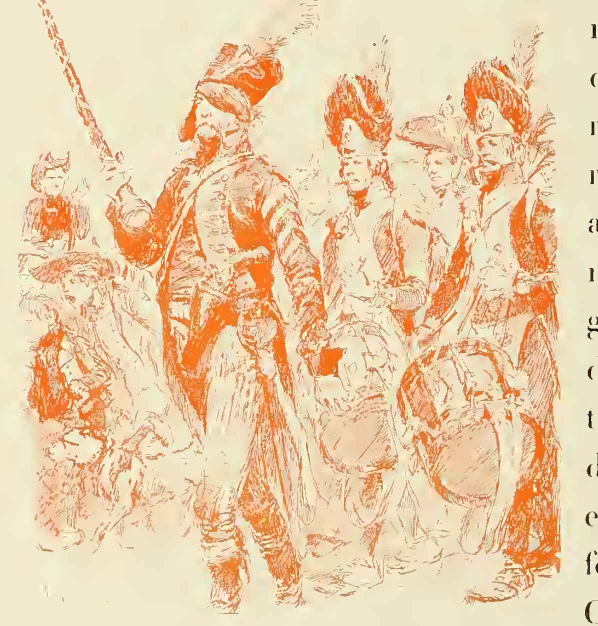
ÉTUDE POUR
« LA SORTIE DE LA GARNISON D'HUNINGUE »

dant le blocus. Les officiers conservaient leurs épées; les soldats devaient déposer leurs armes après le défilé, et être dirigés sur l'armée de la Loire pour leur licenciement. Quant aux gardes nationaux, ils rentraient dans leurs foyers. « Aux sons de la musique des régiments Coloredo et Kolovrath, raconte un des officiers du siège, dans un curieux et peu connu mémoire, nous sortons d'Huningue en traversant les 32000 hommes qui formaient l'effectif des troupes du blocus, présentant les armes; ceux-ci, étonnés de notre petit nombre, exprimaient leur admiration, surtout pour les artilleurs qui s'étaient montrés si bons pointeurs. Après le défilé, on nous fit descendre à côté de la route entre Bourglibre et Bourgfeld et on visita les sacs de nos soldats, afin de leur reprendre les cartouches. »

L'exécution de ce tableau a été fort laborieuse par les recherches que l'artiste a dû faire pour donner à la composition à la fois un cadre exact comme topographie, et la précision iconographique exigée par les personnages historiques qui y figurent, tant du côté des assaillants que des assiégés. Après la reddition, Huningue fut démantelée; Detaille



a retrouvé aux Invalides un plan en relief minuscule, qui lui a permis, en s'aidant d'observations sur le terrain, de reconstituer la porte de sortie et les remparts. Une enquête minutieuse auprès des membres des vieilles familles de la ville, entre autres celle du général Hartung, lui a fait découvrir dans leurs papiers et leurs collections les portraits des principaux défenseurs de la place; les archives et les bibliothèques de Vienne ont fourni ceux des chefs autrichiens. Ce tableau a été offert au Luxem-



bourg dans les conditions suivantes : Un riche amateur, qui a voulu garder l'anonyme, avait résolu de faire don d'une œuvre de Detaille à ce musée; il choisit « Vive l'empereur! ». L'artiste qui n'était point très satisfait du tableau et avait fort hésité à le vendre, ne cédant qu'à des instances pressantes, décida, quand il apprit qu'on le destinait au Luxembourg, de le remplacer, un jour prochain, par un autre. Alors, il exécuta « La Sortie de la garnison d'Huningue », qu'il avait en projet; et, cette belle et originale composition terminée, il proposa de l'échanger contre « Vive l'empereur! ». A tous les points de vue, elle était bien supérieure et valait le double pour le moins. La proposition fut immédiatement acceptée; après le Salon de 1895, le nouveau tableau entrait au Musée national des artistes contemporains. Le musée de Sydney a acquis récemment « Vive l'empereur! », complètement remanié, après son retour dans l'atelier.


DRAGON DE LA GARDE (1807)

Je fais mention de cet incident, comme un exemple, à ajouter à celui de « La Distribution des drapeaux », de conscience et d'amour-propre d'artiste, en cette fin de siècle qu'on dit, en ce métier, ainsi que dans les autres, avoir engendré tant de scepticisme et de cupidité.

La publication des « Cavaliers de Napoléon » est une démonstration plus saisissante encore de l'unité qu'il y a dans l'œuvre de Detaille. Il a pu réunir trente et une compositions, faites à diverses périodes, entre d'autres travaux, très différents d'inspiration; elles forment un ensemble superbe, complet, définitif; et, un écrivain qui s'est consacré avec succès à l'époque napoléonienne, Frédéric Masson, y a joint un texte d'une allure lyrique,


OFFICIER DE GRENADIERS A PIED DE LA VIEILLE GARDE

où sont célébrées la gloire et les vertus militaires des compagnons fameux de l'Empereur. Quelle variété offrent ces compositions, variété à la fois cherchée en vue d'une forme nouvelle pour chacune d'elles, et obtenue par la représentation fidèle de la vérité historique! La connaissance parfaite de la vie militaire de l'Empire, que l'artiste a acquise par une étude approfondie des Mémoires du temps, où Parquin, Drack, Combes, Ségur, Marbot, etc., ont écrit l'histoire de ces cavaliers, en des pages vivantes qui resteront comme celles où Villehardouin, Joinville et Montluc immortalisèrent leurs ancêtres des croisades et des guerres de religion, — étude complétée et fortifiée par l'intuition de toutes les choses qui touchent à l'armée moderne, — lui a permis de reconstituer, avec la plus minutieuse exactitude, non point seulement comme physionomie extérieure — simple affaire d'uniformes et d'équipements, — mais dans leurs habitudes et leurs mœurs, — question, plus difficile, de psychologie sociale, — ces héroïques et presque fabuleux soldats, au milieu de leurs chevauchées épiques à travers le continent.



ÉTUDE DE PAYSAGE
POUR LE TABLEAU « LES GENDARMES D'ORDONNANCE »

Une des premières compositions représente un escadron de cavalerie traversant un village alsacien. L'officier demande son chemin à deux habitants qui fument tranquillement la pipe à la porte de leur maison. Les cavaliers ont tous une figure jeune, aux traits déli-



Sortie de la garnison de Huningue
1815
(Musée national du Luxembourg)



cats, et sont d'une rare élégance dans leur brillant uniforme : coiffure ornée d'une aigle et d'un plumet blanc sur le pompon, surtout avec aiguillette et trèfle en argent, sabre à demi courbe, petite carabine et paire de pistolets. On n'a point devant soi évidemment des fils de paysans et d'ouvriers. C'est, en effet, un escadron du corps des gendarmes d'ordonnance, de 1807, dont les hommes et les officiers se recrutaient dans les plus illustres familles de l'ancienne aristocratie; il a compté dans ses rangs des d'Arenberg, Charrette, Choiseul et Sourdis, des princes de Salm, Monaco, et Savoie-Carignan; un Montmorency-Laval l'a commandé. La cavalerie, dans ce corps plus particulièrement, par l'émulation de l'héroïsme et de la gloire, par la communauté des dangers et des souffrances, a fait la fusion des deux éléments de l'armée de Napoléon : l'ancienne noblesse d'épée qui avait conservé les traditions du culte des armes, du goût du cheval, des élégances et du bon ton; et le peuple, qui apportait là une virilité et une intelligence supérieures, avec l'ambition irrésistible de conquérir les premiers rangs dans la nation.

La page suivante nous montre la noblesse nouvelle, celle de l'Empire, plus mâle, mieux trempée, et plus hardie que l'ancienne, au sang rouge plus bouillant que le sang bleu, dans les types de cavaliers et d'officiers d'un groupe du 1er régiment des gardes d'honneur (1813), en halte dans une plaine. Cette troupe d'élite ne reçoit que des fils de membres de la Légion d'hon-



ÉTUDE POUR LE TABLEAU
« ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DES COTES D'OCÉAN »


ÉTUDE
D'APRÈS LA TENUE DU COLONEL MARBOT
7e HUSSARDS

neur, des corps électoraux, des conseils généraux et municipaux, les héritiers des barons, comtes, ducs et princes d'hier, qui s'équipent et s'habillent à leurs frais; et, Napoléon leur a donné un uniforme à la fois imposant et pittoresque : pelisse flottante, pantalon à la hongroise, shako avec pompon et plumet, sabretache à l'aigle impériale; uniforme destiné à faire valoir les qualités physiques exceptionnelles qu'il exige des candidats.

Veut-il mettre sous nos yeux les cuirassiers et les carabiniers, la grosse cavalerie, dont la puissance est dans la solidité, la vigueur et la force de résistance, l'artiste ne choisira pas, comme on pourrait s'y attendre par l'accoutumance, les charges où ces masses énormes n'apparaissent plus que des trombes humaines, sujets propices aux dramatiques compositions; il préfère des scènes de repos, de campement, où peut être tentée une physiologie précise des types de soldats et d'officiers, étudiés avec minutie. Alors, il peint une cour de ferme des bords du Rhin, où deux cuirassiers, prêts à quitter le cantonnement, l'un à cheval, l'autre à pied, causent avec les paysans, pendant que leurs montures s'abreuvent; puis, il représente un autre cuirassier qui fait boire des chevaux dans le Niémen. Un escadron de carabiniers (1810) attend impassiblement l'ordre d'appuyer les troupes en action; et, un peu plus loin, un régiment, au moment de franchir la frontière, salue le poteau qui porte le nom


DRAGON (1820)



ÉTUDE POUR LE TABLEAU
« LES GENDARMES D'ORDONNANCE »

« d'Allemagne », et acclame par des cris joyeux son entrée sur le sol ennemi. A leur stature élevée, à leur corpulence vigoureuse, à leur air martial, quoique plein de simplicité et de bonhomie, à leurs uniformes sévères — ici, la cuirasse en cuivre rouge et le casque grec enchenillé; là, le casque à cimier de cuivre, à bandeau de peau noire et crinière flottante, les bottes fortes et les gants à crispins — ce sont bien, tels qu'on les avait rêvés, les cavaliers de Nansouty, d'Hautpoul, de Kellermann et de Milhaut, qui, à Iéna, Eylau, Eckmühl, Essling, Wagram et Waterloo, chargeaient si impétueusement les carrés d'infanterie ; les cavaliers ancêtres glorieux des héros de Reichshoffen et de Morsbronn.

Après les cuirassiers et les carabiniers, viennent les grenadiers à cheval de la vieille garde, d'une si majestueuse allure sous leurs hauts bonnets d'oursins à cocarde, et dont Bessières, Ordener, Walther, Lepic et Guyot avaient fait les cavaliers les plus audacieux, les plus énergiques, des armées de l'Empire. C'est dans une de leurs équipées fameuses, la charge d'Eylau, que Detaille les a représentés. Lepic vient de recevoir l'ordre de contenir les masses d'infanterie russe qui débordent le cimetière. Une batterie ouvre le feu contre



HUSSARD (1820)



HUSSARD (1813)

ses hommes; sous l'ouragan de fer, quelques-uns se penchent sur l'encolure des chevaux : « Haut les têtes! crie le colonel; la mitraille n'est pas de la m...; et, il commande la charge. Les grenadiers tombent sur l'infanterie qu'ils sabrent, se jettent sur une batterie d'artillerie qu'ils enlèvent; et, dans leur élan impétueux, vont se perdre au milieu des réserves. On crie à Lepic de se rendre; il reforme le régiment en colonnes serrées, lui fait tourner bride; et, les grenadiers reviennent vers les troupes françaises à tel fond de train qu'on ne distingue plus les uniformes, et qu'on les accueille à coups de fusil, les prenant pour de la cavalerie ennemie. L'empereur salue, de ces mots et du nouveau grade qu'il lui confère, Lepic et ses cavaliers : « Je vous croyais pris, général, et j'en avais une peine très vive. » — « Sire, répondit Lepic, vous n'apprendrez jamais que ma mort. » Le soir, en dînant chez l'Empereur, Lepic trouva sous sa serviette un titre de comte et une somme de 50 000 francs, qu'il fit distribuer aux grenadiers.

L'artiste nous montre ensuite ces mêmes dragons, dans une autre scène plus calme, où l'on a le loisir d'étudier leur uniforme et leur physionomie. C'est un petit poste dans une clairière de forêt. Les deux cavaliers qui le composent sont descendus de leurs montures; l'un, assis sur un tronc d'arbres coupés, fume paisiblement sa pipe; l'autre s'est débarrassé de son casque, de sa carabine, et sommeille étendu dans l'herbe. Napoléon avait ordonné, le 20 prairial an XII, que chaque régiment de dragons des divisions de Compiègne et d'Amiens comprît deux compagnies à pied, à côté des deux escadrons à cheval; et, plus tard même, au moment de la levée du camp de Boulogne et de l'entrée en campagne du côté de l'Allemagne, il organisa une division de dragons à pied, forte de 7 200 hommes, à la tête de laquelle fut mis le général



haut les têtes!
(Le Colonel Lepic à Eylau)

d'infanterie Baraguay d'Hilliers, division qu'on monta ensuite avec les chevaux pris aux cavaliers prussiens. On voit une compagnie de ces fantassins tiraillant, à l'entrée d'un bois, sous les ordres d'un officier qui, du sabre, leur indique la direction. Puis, c'est une « Inspection d'un escadron du 4e dragons (1805) sur le champ de bataille » ; et une « Charge des dragons de l'Impératrice, à Saint-Dizier (1814) ».



TROMPETTE DE HUSSARDS (1813)

Les chevau-légers polonais de la garde impériale (1808) fournissent le sujet d'une composition pittoresque en même temps que dramatique. Un escadron se prépare à entrer en ligne sur le champ de bataille, d'où reviennent des camarades et des officiers blessés, à qui l'on indique la direction de l'ambulance. Comme dans les gardes d'honneur et les gendarmes d'ordonnance, les simples soldats de ce régiment sont aussi nobles que les officiers, dont le colonel est un comte de Kiasinski, d'une des plus illustres familles de Pologne. Leur uniforme, inspiré des anciens costumes nationaux, présente une haute fantaisie de combinaisons et de couleurs, et met, aux groupes, des silhouettes d'un caractère romantique : kurka bleu de roi, à revers, parements et retroussis cramoisis, avec ornements d'aiguillettes d'argent; pantalon bleu, à bandes cramoisies; schapska cannelé et carré depuis la forme que timbrait un soleil de cuivre portant au centre un N couronné, et agrémenté de chaînettes, de cordonnets et d'un haut plumet blanc. Les chevau-légers polonais ne s'en faisaient pas moins tuer fort crânement, par exemple au défilé de Somo-Sierra, sur la grande route de Burgos à Madrid, dans une charge sous le feu de seize pièces de canon et de la mousqueterie de 13 000 hommes. Vient ensuite une « Halte d'un détachement du 3e régiment de chevau-légers-lanciers (1813) », régiment formé avec des dragons qui lui donnent leur uniforme, que spécialiseront

simplement un nouveau casque à chenille sans plumet et la lance à flamme tricolore.

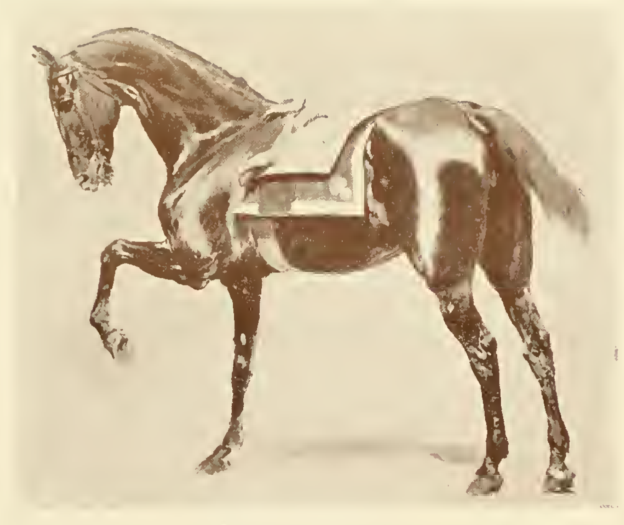
En trois pages superbes, « Escadron du 5e hussards attendant l'ordre de marcher (1813), » « Hussards en éclaireurs (1809), » « Charge du 12e hussards (1806), » l'artiste a résumé le caractère et la physionomie des merveilleux cavaliers de cette arme, dignes d'être commandés par Murat, Lassalle et Montbrun, qui accomplirent tant de prouesses héroïques, folles d'audace et de fantaisie, et dont l'uniforme brillant et original — pelisse et dolman, haut shako avec plumet, sabretache battant la jambe — était devenu si populaire que tous les cavaliers s'ingéniaient à avoir l'air « hussard ».

Et, la série se termine par les chasseurs à cheval, dont l'histoire, a dit si justement Frédéric Masson, est celle même de Napoléon, d'Arcole à Waterloo. « Guides ou chasseurs — ce qui est la même chose — l'ont accompagné partout; il n'est pas un combat auquel il a assisté dont ils n'aient pris leur part; il n'est pas une fête à laquelle il se soit rendu où ils ne l'aient escorté. Ils sont de sa vie extérieure, de sa vie militaire, les perpétuels et les nécessaires témoins; et, dans cet empire colossal dont il est le souverain, surtout dans cette armée immense dont il est le chef, c'est cette troupe qu'il se réserve à lui-même, qui est sa chose à lui, dont il entend demeurer personnellement le maître; et de la façon la plus éclatante, il l'affirme et le proclame puisque, en campagne, il ne porte que son uniforme. » Aussi, dans les quatre compositions : « Halte d'une brigade de chasseurs (1809), » « Reconnaissance sous bois par les chasseurs (1809), » « Chasseurs à cheval (1806), » « Escorte de l'Empereur », et « Charge du 20e chasseurs (1812), » est-on immédiatement frappé des types aux figures fines et intelligentes, à la tenue d'une sévère élégance, qui caractérisent ce corps spécial de haute élite, dont les simples cavaliers sont presque tous décorés de la Couronne de fer, de l'Aigle d'Argent, les maréchaux des logis officiers de la Légion d'honneur.

« J'attribue aux études spéciales nécessitées par l'ouvrage sur l'armée française et aux lectures des Mémoires militaires du premier

Empire, que j'ai faites sur les éditions originales bien avant que la mode en ait été créée par le succès de Marbot, l'inspiration des tableaux tels que la « Sortie de la garnison d'Huningue », et la suite des « Cavaliers de Napoléon ». Tout ce qui dans cet ordre de sujets a été exécuté précédemment, le « Combat entre les Cosaques et les Gardes d'honneur », de 1869, mon premier essai dans le genre historique, quand je cherchais ma voie que les événements allaient me tracer, et le « Bonaparte en Égypte », de 1878, suggéré par mes stations au Louvre devant les Gros et les Géricault, c'est-à-dire tout ce qui n'appartient point à une idée d'ensemble, préconçue et longuement méditée, ne sont pour moi que des essais accidentels, presque toujours malheureux. En lisant ces Mémoires, et surtout le curieux Manuel de cavalerie de Brack, j'ai cherché à m'identifier avec la vie intime du soldat; j'ai cru deviner ce qu'ils faisaient, la tournure qu'ils avaient. J'ai eu cette vision, à force de m'hypnotiser sur ces souvenirs si vivants de la Révolution et de l'Empire; et j'ai cherché à la rendre dans cette série de tableaux. »

Cette déclaration, pleine de franchise et de netteté, explique le caractère et la portée de l'œuvre de Detaille consacré à l'armée française du passé.



ÉTUDE DE CHEVAL





Aux bords du Niémen



PAGES HUMORISTIQUES







L'HUMOUR DANS L'ART. — UN OEUVRE INTIME

De tous temps, les artistes les plus illustres, par délassement à leurs travaux et à leurs études, ont eu le goût des compositions humoristiques, des jeux d'esprit, et des réunions corporatives joyeuses. On a de Léonard de Vinci des caricatures de vieilles gens étonnantes. Sur le rideau du théâtre du Vatican, pour la représentation des « Suppositi » de l'Arioste, Raphaël peignit Fra Mariano tourmenté par les diables; et, Marc Antoine a gravé, d'après un dessin de lui, la « Stregozza » (la Caresse) qui semble échappée de « La tentation de Saint Antoine », de Callot. Botticelli et le Sodoma raffolaient des facéties carnavalesques. Au xvie siècle, la société du « Chaudron » réunit les peintres, les sculpteurs, les architectes et les orfèvres florentins, en des festins pantagruéliques, où l'imagination la plus folle se donne libre carrière dans la décoration de la salle et dans l'ordonnance du menu; on l'avait baptisée de ce nom parce que la première séance avait eu lieu dans une tente, en forme



de chaudron, où les convives paraissaient cuire dans l'eau bouillante. Une autre fois, André del Sarto y figura une reproduction du Baptistère, dont les colonnes étaient de saucissons, le pavé de gelée de viande; et, au milieu de l'édifice, des grives, des pigeons et des ortolans chantaient au lutrin en foie de bœuf, avec un antiphonaire de lazzagnes truffées. Le « Chaudron » et la « Truelle », compagnie rivale, ont été ainsi les prototypes des associations artistiques contemporaines : les « Pal'oignons » (soupe à l'oignon), réunion des anciens prix de Rome; et, les « Rigobert », banquet des peintres de genre et des peintres militaires.



De nos jours, à l'exemple des anciens, maints maîtres graves, aux œuvres sévères, n'ont point dédaigné de s'égayer à des charges plaisantes, à des gauloiseries pittoresques, à la caricature des modes et des mœurs.



Dans la peinture militaire, peut-être plus encore que dans les autres, la satire, l'ironie, l'humour paraissent avoir été cultivés avec succès, comme passe-temps, intermèdes, distraction et repos, et même parfois en travaux de longue haleine, que les biographes ne doivent point négliger sous peine d'inexactitude notoire.

Pendant la Restauration, on raille, on crible d'épigrammes acérées « nos



bons amis les ennemis », les Prussiens, les Cosaques et les Anglais. Carle Vernet se distingue dans cette guerre, et excelle à représenter les officiers de Wellington, raides comme des piquets, longs et minces comme des peupliers, ou obèses, trapus et apoplectiques; les soudards de Blucher, balourds, hirsutes et ahuris. Son fils, Horace, l'imite et n'est jamais en reste avec lui de gaieté et d'esprit; plus tard, parvenu à la gloire,



aux honneurs, il n'hésitera pas, dans des tableaux historiques, à s'abandonner à des envolées d'imagination fantaisiste; il peint le Juif de la « Prise de la Smala », l'officier du « Siège d'Anvers » qui allume son cigare au feu du bivouac, le zouave et le highlander, bras dessus, bras dessous, de la « Bataille de l'Alma ». Avec quelle verve de gaieté attendrie, émue, Charlet



allégorise le chauvinisme, le courage et l'entrain des grognards et des conscrits!

Detaille continue cette tradition. Le peintre du « Rêve », des « Victimes du Devoir », de « Champigny », de Rezonville », est un humoriste, qui, pour ses amis et pour lui-même, hors de l'atelier, dans l'intimité du foyer familial, aux heures de repos, a produit un œuvre d'une fantaisie charmante,



d'une gaieté spirituelle, qu'on pourra mettre à la suite de ceux de ses illustres prédécesseurs, sans que la comparaison soit à son désavantage.

Comme genre, manière et tour d'esprit, il ne procède d'aucun; tout y est spontané, original et personnel. L'humour semble bien être le terme exact à employer, pour définir avec précision le caractère de cet œuvre. L'artiste ne vise point à la satire; il dédaigne la caricature; et, s'il est malicieux, il n'a jamais l'intention de blesser, nuire ou déplaire. C'est la gaieté seule qui inspire et guide son crayon et sa plume, la bonne et franche gaieté gauloise, née du spectacle joyeux des travers et des excentricités des hommes et des choses, du contraste pittoresque de la réalité et du rêve, des antithèses sociales et chronologiques, et des féeries de l'imagination; la gaieté saine, bue aux sources limpides et fraîches de notre génie national.



Les types amusants et comiques qu'il représente tiennent, si on leur veut des ancêtres, de ceux qui se trouvent dans Rabelais, Béranger et Désaugier : Pichrocole, Jean des Entommeures, les Vieux de la Vieille et Roger-Bontemps. Grenadiers, cuirassiers, hussards ou dragons de la Révolution et de l'Empire, ils entrent dans les villes conquises, superbes, truculents et picaresques, gigantesques plumets au vent, sabretaches immenses brimbalant sur les cuisses, la pipe aux lèvres, le visage balafré rayonnant de

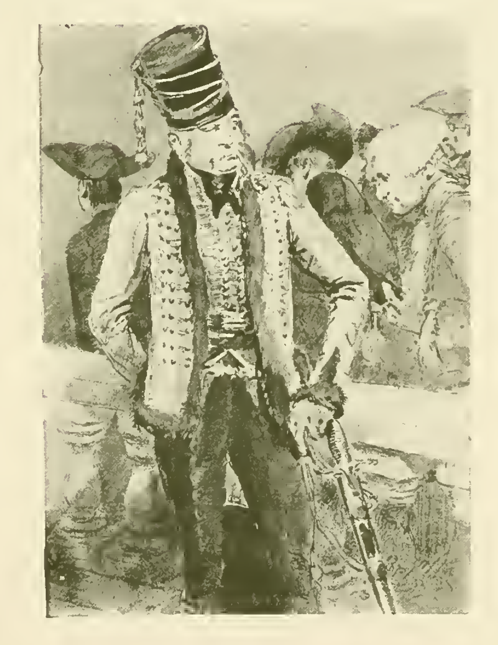






sourires vainqueurs à l'adresse des belles, et d'ironie goguenarde pour les nobles et pour les bourgeois; impassibles et majestueux, ils caracolent au travers des boulets de canon qui balayent et broient tout autour d'eux, mais les respectent. Les curés les confessent; et, ils rossent les moines qui ne veulent pas recevoir leurs billets de logement, ou célèbrent fraternellement avec eux, verre en main, la victoire.

Ce sont ensuite des scènes humoristiques de promenades, de soirées et de bals, où des généraux de Gérolstein discutent avec des colonels Ramollot, des coquebins à fières moustaches flirtent et dansent avec des Agnès mûres et des Célimènes sur le retour; puis, des adaptations ingénieuses, spirituelles, au monde militaire de l'éternelle et toujours plaisante lutte sociale des Gras et des Maigres, des Jeunes et des Vieux, pour la fortune, la gloire et l'amour. Mais, dans cet ordre d'idées, l'humoriste bifurquera fréquemment du côté du sentiment et de la grâce, enrichissant son œuvre de compositions d'une délicate originalité et d'une fantaisie exquise.



Il dessine un jour « Rêve d'Enfant ». Sur le berceau, la mère

avait mis la boîte des soldats de plomb; le marchand de sable a passé avant que l'enfant l'ait ouverte. Dans son sommeil, il rêve d'une bataille. Alors, les soldats de plomb quittent leur boîte, escaladent les collines de la couverture, en franchissent les vallons, et se mettent en position sur le haut plateau de l'oreiller. L'artillerie dresse ses batteries; l'infanterie se forme en carré, la cavalerie se déploie sur les ailes. La bataille s'engage; elle sera gagnée à coup sûr : Dans le ciel brille le soleil d'Austerlitz, irradiant le chapeau à plume blanche, les épaulettes et l'épée à glands d'or de général, suspendus à la flèche du berceau.

MARIUS VACHON

Paris, 1er octobre 1897.









CATALOGUE

DE

L'ŒUVRE DE DETAILLE

(P : Peinture à l'huile ; A : Aquarelle ; D : Dessin)

Les peintures à l'huile et les aquarelles dont le titre est en caractères de ce type sont celles que l'artiste a classées lui-même comme les plus importantes dans son Œuvre.

1867

SÉRIES D'ÉTUDES : NATURES MORTES, ACADÉMIES, PAYSAGES.

Intérieur de l'atelier de Meissonier à Poissy. P. Salon de 1867.

TROUPIERS DE LA GARNISON DE POISSY. A.

1868

Halte de tambours. Peint en 1867-1868. Salon de 1868.

INTÉRIEUR D'UN CAFÉ SOUS LE DIRECTOIRE. P.

Le renseignement. P.

Cuirassiers de la garde impériale ferrant leurs chevaux sur la route d'Antibes (Campagne d'Italie, 1859). P.

La lecture du bulletin de l'armée. P.

Cavaliers de l'époque Louis XIII. A.

1869

La lecture des journaux (1795). P.

Plan de campagne. P.

Les incroyables au jardin du Luxembourg. P.

Le repos pendant la manœuvre au camp de Saint-Maur. Peint en 1868-1869 Salon de 1869.

Un général du premier empire aux avant-postes. A.

Cavaliers (1797). A.

1870

Le moulin de Bagatelle, a Lonchamps. P.

Charge des gardes d'honneur contre les cosaques, en 1814. Peint en 1869-1870. Salon de 1870.

La lecture des affiches. A.

Un général au bivouac. A.

Jeune muscadin. P.

Le retour de la pêche. P.

1871

L'ordre de charger. P.

Chasseur saxon en vedette. A.

Champigny. A.

Un coup de mitrailleuse. A.

Défilé d'un convoi allemand sur la route de Pontoise. P.

Halte de cavalerie allemande a Triel. P.

Combat sous Paris. P.

Devant le parc de Villiers. A.

1872

Grenadier de la garde. P.
Artillerie à pied. P.
Artillerie à cheval. P.
Dragon. P. (Panneaux décoratifs pour l'hôtel du général Bertrand.)
La messe au camp de Saint-Germain. P.
Poste de chasseurs au quartier de Grammont. P.
Combat d'avant-postes. P.
Engagement de cavalerie. P.
Portrait du prince Auguste d'Arenberg. P.
Les frères de la doctrine chrétienne relevant les blessés sur le champ de bataille de Champigny. P.
Les vainqueurs. Peint en 1871-1872. Salon de 1872.

1873

La sortie du régiment de la caserne du quai d'Orsay. A.
Combat dans les jardins de Woerth. P.
Surprise d'un petit poste. A.
Vedette perdue. A.
En retraite. P. Tableau peint en 1872-1873. Salon de 1873.
Portrait de M. Rainbeaux, ancien écuyer de Napoléon III. P.

1874

Sapeurs d'infanterie. P.
Souvenir de Villers-sur-Marne. A.
Combat dans les rues. P.
En parlementaire. P.
Esquisse de la charge du 9e cuirassiers a Morsbronn. (Musée de Mulhouse.)
Charge du 9e cuirassiers, à Morsbronn. Peint en 1873-1874. Salon de 1874.
Revue d'inspection. A.
Régiment de cuirassiers entrant a Saint-Germain. A.
Une rue de Montmartre : Arrivée des troupes régulières (1871). P.
Surprise d'un chateau. P.

1875

Portrait du colonel Corot. A.
Sapeurs de chasseurs a pied. P.
Ambulance a la revue de Longchamps. P.
1er hussards (1830). P.
Combat dans un hangar crénelé. P.
Le régiment qui passe. Peint en 1874-1875. Salon de 1875. (Musée de Washington.)
Aux écoles a feu. P.
Village repris par les Français. P.
Souvenir du camp de Villeneuve-l'Étang. A.

1876

Le barbier au bivouac. P.
Lanciers de la garde. P.
L'interrogatoire des prisonniers. A.
En reconnaissance. Peint en 1875-1876. Salon de 1876.
Chasseurs a cheval en reconnaissance. A.
Les deux amis. A.
Gendarmes (tenue de guerre). A.
Petit poste de hussards (1870). A.

1877

Portrait du commandant Brissaud. A.
Le retour de la promenade militaire. A.
Souvenir des grandes manœuvres. P.
Observatoire dans un moulin. P.
L'alerte. P.
Salut aux blessés. Peint en 1876-1877. Salon de 1877.
Sapeurs d'infanterie. P.
Sous-officier d'artillerie porte-fanion. A.
1er cuirassiers (1820). P.
Caporal des mobilisés. P.
Avant la bataille. P.
Arrivée à l'étape. P.

1878

Portrait de M. de la Bouillerie, de l'escadron de Saint-Cyr.

Bonaparte en Égypte. Peint en 1877-1878. Salon de 1878.

Les attachés militaires aux grandes manœuvres. P.

Le maréchal Canrobert et le général Lebrun aux manœuvres du 3e corps. A.

L'inauguration de l'Opéra. D. (Musée du Luxembourg.)

Retour d'une reconnaissance de cavalerie. A.

1879

La division Faron à Champigny. Peint en 1878-1879. Salon de 1879 (Musée de New-York).

La Tour de Londres. P.

Scot's guards, retour de l'exercice. P.

Life-guards aux manœuvres à Aldershot. P.

Piper du 42e highlanders. P.

Porte-étendards des horseguards. A.

Le parlementaire. P.

Fifre des grenadiers guards. A.

Tambour des scot's guards. A.

8e hussards anglais. A.

1880

Défilé de cavalerie aux grandes manœuvres. P.

Halte d'un bataillon d'infanterie. P.

Dragons, l'exercice a pied. P.

La caserne de La Tour-Maubourg. P.

Le lieutenant de Villers a Morsbronn. P.

Sapeurs du génie. A.

Carabiniers de la garde. P.

Jacques Offenbach. A.

1881

L'attaque d'un convoi. P.
Bizerte. A.
Halte de la brigade Vincendon. Expédition de Tunisie. A.
Spahis et gendarmes maures. A.
Son ancien régiment. P.
Esquisse de la distribution des drapeaux. (Palais de l'Élysée.)
La distribution des drapeaux. Peint en 1880-1881. Salon de 1881. (Tableau détruit.)

1882

Quatre esquisses de la bataille de Champigny. A.
Panorama de la bataille de Champigny. P.
Aux grandes manœuvres. A.
Cavaliers des goums. A.
Clairons de la garde mobile. A.
Tirailleurs algériens. A.
Spahis. A.

1883

Panorama de la bataille de Rezonville. P.
Combat dans les rues de Sfax. P.
Défilé des prisonniers. P.
Portrait du major autrichien de Walzel. A.
Fantassins hongrois et hussards autrichiens. A.
Tambour du régiment Molinari. A.
A 400 mètres, a mitraille. P.

1884

Les cosaques de la garde de l'ataman. A.
Les chanteurs du régiment des chevaliers-gardes. A.
Charge sous bois des lanciers de la garde russe. A.
Officier des cosaques de l'Oural. A.
Les chasseurs de la garde. A.

Les tirailleurs de la garde. A.
Cosaques de l'escorte particulière de S. M. l'Empereur de Russie. A.
Portraits de sous-officiers de la 1re compagnie de la garde russe. A.
Le front de bandière du camp impérial de Krasnoé Sélo. A.
(Ces neuf aquarelles appartiennent à S. M. l'Empereur de Russie.)
La bataille de Rezonville. Peint en 1883-1884. Salon de 1884.

1884-1888

L'ARMÉE FRANÇAISE : DEUX VOLUMES IN-FOLIO, AVEC 350 ESTAMPES EN NOIR ET 60 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE D'APRÈS AQUARELLES ET TABLEAUX. (Boussod, Valadon et Cie, éditeurs.)

1888

Portrait de Mme Offenbach. A.
GENDARMES DU ROI. A.
HUSSARDS (1835). A.
LE TIRAGE AU SORT. A.
TIMBALIER DU 4e CHASSEURS. A
CHEVRIER DU BÉARN. A.
Une batterie au Tonkin. A.
Le 4e hussards en reconnaissance. P.
Le rêve. Peint en 1887-1888. Salon de 1888. (Musée du Luxembourg.)

1889

RÉCITS DE GUERRE. A.
GRENADIER, RÉGIMENT DE LORRAINE. A.
HUSSARD DE LA GARDE IMPÉRIALE RUSSE. A.
SOUS-OFFICIER DE DRAGONS. A.
Le retour au cantonnement des cosaques de l'ataman. P.
La danse au camp des tirailleurs de la famille impériale. P.
(Ces deux tableaux appartiennent à S. M. l'Empereur de Russie.)
Bonaparte en Italie. P.

1890

Charge des cuirassiers de la garde à Rezonville. A
BATTERIE DE LA GARDE A REZONVILLE. A.

Portrait du prince Louis-Napoléon en lieutenant-colonel des dragons de Nijni-Nowgorod. A.
Portrait de Gustave Larroumet. A.
La revue d'honneur (carabiniers, 1867). A.
En batterie. P.
Officier de carabiniers. A.
Le défilé des cuirassiers de la garde. P.

1891

Charge du 4e hussards en 1807. P.
Officier du 7e cuirassiers. A.
Le 1er hussards en tirailleurs. P.
Vive l'Empereur! P. (Musée de Sydney.)
Trompette d'artillerie de la garde. A.
Chef d'escadrons du 7e hussards. P.
Lanciers de Nemours. A.
Portrait du général Appert. A.
Mise en batterie. A.

1892

Tête de colonne du 1er voltigeurs de la garde. P.
Petit poste de dragons. P.
A l'armée des côtes d'Océan. P.
Reconnaissance sous bois. P.
État-major d'une division de grosse cavalerie. P.
Sortie de la garnison de Huningue. Peint en 1891-1892. Salon de 1892. (Musée du Luxembourg.)
Marins de la garde. A.
Trompette de dragons. A.
Le défilé. A.

1893

Sur la grève. A.
Aux bords du Niémen. A.
Régiment de dragons franchissant la frontière. A.
La prise de l'étendard. A.

3e régiment des gardes d'honneur. A.
Chasseurs a cheval. A.
Charge des dragons de l'impératrice. A.
Chevau-légers polonais de la garde impériale. A.
Haut les têtes! Le colonel Lepic à Eylau. P. (Musée du château de Chantilly).
Route d'Allemagne. A.
Dragons de la division Nansouty. A.
L'Empereur au bivouac. P.

1894

Les victimes du devoir. Peint en 1893-1894. Salon de 1894. (Appartient à l'État.)
Le départ du cantonnement. P.
L'état-major d'une brigade de cuirassiers. A.
Halte de cavalerie légère. A.
L'arrivée au gîte. A.
Napoléon Ier. P.
Officier de cuirassiers enlevant un étendard. P.
Soldat du 93e highlanders. A.

1895

LL. AA. RR. le prince de Galles et le duc de Connaught au camp d'Aldershot. Peint en 1894-1895. Salon de 1895. (Château de Windsor.)
Trompette artilleur de la garde des consuls. A.
Grenadiers de la garde des consuls. A.
Le billet de logement. P.
L'estafette. P.
Au camp de Chalons (1857). P.
Revue à Lonchamps. (1867). P.

1896

La revue de Châlons. A. (Appartient à S. M. l'Empereur de Russie.)
Chasseurs de la garde des consuls. A.
Trompette des chevau-légers et des lanciers de la garde. A.
Chasseurs. D.

1897

Les funérailles de Pasteur. Peint en 1896-1897. Salon de 1897. (Appartient à l'État.)

Portrait du capitaine Carnot. A.

Le renseignement. A.

Le défilé. P.

Les cuirassiers a Satory (1852).

L'étendard du 1er chasseurs d'Afrique. A.

La revue de Châlons. P. (En cours d'exécution.)

A propos de cet essai de catalogue de son œuvre, l'artiste me déclare qu'il lui est impossible de retrouver les titres d'un grand nombre de figures à l'huile et d'aquarelles exécutées pendant la période de 1868 à 1880, et données à des amis, à des ventes de charité, à des œuvres de bienfaisance; il en a perdu le souvenir.

M. V.



TABLE DES CHAPITRES

TABLE

DES

GRAVURES HORS TEXTE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 30 Novembre 1897

PAR

A. LAHURE

IMPRIMEUR-ÉDITEUR A PARIS

M. JATTEFAUX, PROTE A LA COMPOSITION

M. OUIVET, PROTE AUX MACHINES

GRAVURES EN TAILLE-DOUCE DE DUJARDIN

ENCRES SPÉCIALES DE LA MAISON LORILLEUX